

Récits de confinement à Malakoff

Hauts-de-Seine 2020



Récits de confinement à Malakoff

Hauts-de-Seine 2020

Merci aux habitant.e.s de Malakoff qui ont participé aux récits de confinement, et à Florence Giacomelli, chargée de la valorisation de la mémoire et du patrimoine à la Mairie de Malakoff.

À la fin de l'année 2020, la ville de Malakoff a chargé trois membres du collectif La Colline* (Chantal Deltenre, ethnologue et écrivaine ; Olivier Pasquiers, photographe ; Fred Soupa, réalisateur) de collecter les témoignages de dix habitants de la ville sur les premiers mois de la pandémie du Covid 19, et de les photographier.

Avec l'aide la Direction des Affaires Culturelles, dix personnes de profils très différents – femmes et hommes d'âges, de professions et de situations diverses – ont été approchées pour un entretien d'une heure.

Tous les participants ont accepté que cet entretien soit enregistré, transcrit et mis en forme pour composer un récit de confinement destiné à être publié avec une ou plusieurs photographies faisant écho aux témoignages recueillis.

L'objectif de ce projet d'action culturelle était en effet de constituer une trace écrite et illustrée de la période qui marque le premier confinement en France en mars 2020, le déconfinement de l'été et la reprise de septembre, très vite marquée par de nouvelles mesures.

Chaque témoignage suit la même trame. Sont abordés en premier l'annonce et le début du confinement

en mars. Le mot lui-même *confinement* – terme venu du Moyen-Age et qui signifiait initialement délimitation géographique avant de désigner l'isolement d'un captif dans une prison – est questionné : comment les personnes témoins l'ont-elles perçue ? Comment ont-elles vécu les premiers jours de confinement ? Dans quel état d'esprit étaient-elles ? En quoi leurs usages quotidiens, en particulier les liens familiaux et sociaux, ont-ils été bousculés ?

L'entretien aborde ensuite la façon dont le premier confinement a été vécu, en particulier les stratégies et parfois même les ruses quotidiennes mises en place par chaque personne pour s'organiser, pallier aux manques, résister aux effets du confinement, à la menace de la maladie, et parfois aussi à la maladie elle-même. La perception du discours des autorités politiques, sanitaires ou autres, est aussi questionnée, ainsi que celle de toutes les mesures prises pour freiner la pandémie. L'entretien cerne aussi les conséquences du confinement sur les plans personnels, professionnels, familiaux, voire même sur les projets de vie dans leur ensemble.

La troisième et dernière partie de l'entretien porte sur la nouvelle du déconfinement, ce que chaque témoin a fait de la liberté retrouvée de se déplacer pendant l'été, et comment l'espoir, vite douché, d'un retour à la vie normale les touche encore avec les nouvelles

mesures de *couvre-feu* (autre terme interrogé) et les perspectives de reconfinement.

Tous les entretiens ont été réalisés en novembre et décembre 2020, période tout aussi incertaine que celle qui marque ce mois de mars 2021 où ces quelques lignes s'écrivent, un an quasi jour pour jour après le début du premier confinement, alors que la pandémie de Covid-19 est toujours d'actualité.

Cet ouvrage réalisé avec la participation d'un petit groupe de dix personnes, dans un espace géographique restreint (la ville de Malakoff) et à un instant T d'une pandémie mondiale qui n'a pas encore dit son dernier mot, n'a d'autre objet que de mettre en commun des expériences singulières de cette période troublée.

« C'est bon de nous voir tous ensemble ! » écrivait Louise, une des participantes en recevant les photographies de toutes les personnes ayant apporté leur témoignage. Dans cette période qui ne cesse de trancher dans le vif de nos liens, le vrai sens de ce livre est là : nous relier et peut-être, susciter de nouvelles prises de parole.

*La Colline est une Association loi 1901 créée à Montreuil en 2005. Elle intervient dans les champs croisés de l'Éducation Artistique et Culturelle (EAC), de la création et de la pédagogie.

www.lacollinedemontreuil.com



Anouck, 21 novembre 2020

Anouck

, 14 ans, est en 3^{ème} au collège Paul Bert de Malakoff. Nous la rencontrons chez elle, début décembre 2020, dans la maison où elle habite depuis cinq ans avec sa mère, psychothérapeute, et son frère aîné, étudiant âgé de 18 ans. Ses parents sont séparés, son père habite Châtillon où Anouck se rend régulièrement.

Au début, je me suis dit que c'était cool

Quand elle entend le mot « confinement » pour la première fois, Anouck ne réalise pas de suite ce qu'il signifie, mais elle se réjouit de ce qu'elle pressent comme une période de vacances : *« Je ne comprenais pas trop ce que c'était. Je me suis dit que c'était cool de se coucher et se réveiller à n'importe quelle heure, faire ce qu'on veut, pas de pression. »*

Quand on m'a dit que ce n'était pas les vacances, qu'il y avait des cours, j'ai mis un peu de temps à comprendre. C'est un mot que je ne connaissais pas avant, qui est entré dans notre vocabulaire. Il ne m'a pas marquée...

J'ai appris le confinement par la radio, France Inter peut-être, dans la voiture je crois ; mais surtout par les réseaux sociaux, par des messages de

copains, copines ; des textos qui disaient : 'On est tous confinés'. A partir de mardi, quand on a su que toutes les écoles, les collèges, les lycées étaient fermés, on a éclaté de joie. On n'est pas repassés par l'école, on nous a envoyé des mails pour nous dire comment faire pour les devoirs... Le collègue le sentait venir, je crois. Ils avaient distribué pas mal de feuilles avant le début du confinement, pour ne pas être surpris. J'étais juste contente, mais bon...

Le discours est devenu une sorte de « meme » sur Internet (Un meme Internet est un élément ou un phénomène repris et décliné en masse sur les réseaux, ndlr), ça a beaucoup tourné. Le « meme » montrait une image ou une vidéo avec une tête, une ambiance. On peut y ajouter des commentaires, des figures, ce qui rend la chose encore plus drôle. Il y avait des « memes » avec la tête du président par exemple. »

Anouck précise toutefois d'emblée que la joie du début n'a pas duré : « Au début, ça pouvait être positif, puis ça s'est dégradé : on ne pouvait pas sortir, on ne pouvait rien faire. Vers la fin du confinement on en avait tous marre, je n'en pouvais plus. »

J'ai perdu mon rythme de vie

Dès le début du confinement, Anouck adopte un rythme en rupture totale avec le rythme scolaire : « *Je ne me levais plus la matin, à six heures trente, pour aller au collège ; je me couchais très tard ; j'ai perdu mon rythme de vie. Au début j'ai complètement arrêté de travailler. Toute ma journée a été décalée. Je ne parlais plus à personne non plus. C'était une forme de repli. J'ai passé le confinement dans ma chambre. Je me faisais un sandwich pour me nourrir. Je me suis mise à craquer sur les heures, midi, treize heures, quatorze heures... Je me levais entre 10 et 14 heures. Tout le monde était en train de travailler. Je me levais quand j'avais mon compte de sommeil...*

Il y avait deux cours de grec le matin à huit heures. C'était des cours sur Discord. On avait un serveur rien que pour ça... Tout ce que j'en ai retenu c'est qu'on restait une heure devant l'écran, les yeux en feu parce qu'on n'était pas réveillés et qu'il ne se passait quasi rien après qu'on ait demandé une fois ou deux fois si tel ou tel élève était là. Le prof envoyait coup sur coup de longs textes. C'était compliqué, c'était long, je comatais. On voyait juste ce qu'il envoyait. Mais quand même, je me levais pour ce cours, enfin je me mettais plus ou moins

à la verticale, j'étais à mon bureau, j'ouvrais mon ordinateur. Ce n'était pas en visio, je n'avais aucun effort à faire... Ce que j'aime dans le grec, c'est son alphabet et la mythologie. Le confinement ne m'a pas fait décrocher du grec. Il y avait une page drive avec des exercices, des traductions... Après le cours, je me recouchais.

Sinon je ne me levais pas. Je me réveillais vers 10h, puis je restais comater dans mon lit jusqu'à manger. Je déjeunais puis je retournais dans mon lit. Mon petit déjeuner c'était le déjeuner. Il y avait tout le monde à la maison. Maman, pas tout le temps, mais mon frère était là. Lui travaillait beaucoup... Donc je ne dormais pas jusqu'à 14h, mais je restais dans mon lit, sur mon téléphone. Puis j'émergeais, je sortais de mon lit vers 14h. J'étais bien, j'étais au maximum, même si je n'avais pas l'énergie de quelqu'un qui sort, qui travaille.

Peu à peu, elle se cloître dans sa chambre, rideaux tirés, jusqu'à ne même plus s'apercevoir du temps qu'il fait, sauf par tweets interposés : « Je ne me souviens plus du temps qu'il faisait. J'ouvrais à peine mes volets parce qu'en face, il y a une dame qui passe son temps à la fenêtre. Sur Instagram, je voyais qu'il faisait beau dehors. Mais bon, on était confinés. J'ai le souvenir des tweets mais pas du temps qu'il fait. »

Seul point positif au repli d'Anouck : une plus forte hygiène alimentaire, mais qui n'est pas sa décision même : *« Je mangeais bien. Pendant le confinement, je ne grignotais pas. Quand je m'ennuie, en général je grignote. Mais là, il n'y avait rien. À côté du collège, il y a une grande surface où tout le monde va acheter des sucreries. Ici, je m'ennuyais beaucoup, mais rien... On mangeait bio à la maison, comme d'habitude... »*

Entre weeb, Tik Tok et Discord

Accrochée à l'écran de son téléphone, Anouck se partage entre les mangas et Discord : *« Les journées passaient vite, je ne les voyais pas. Je passais entre dix et quinze heures sur mon téléphone tous les jours. On se partageait un ordinateur avec mon frère. Je n'avais qu'un vieux Mac qui ramait un peu. Alors je regardais des séries sur mon téléphone, des dessins animés, le shonen Naruto, des mangas adaptés en animation... J'ai fait une liste de deux pages avec tout ce que je voulais voir, des centaines de films... C'était une vie par procuration. Mon frère et ma mère me disaient : 'Arrête de vivre ta vie par procuration.' Je me suis enrichie de plein de choses. Ce n'est pas pour les petits enfants. Ça me faisait ressentir tout*

un panel de sentiments que je ne ressentais pas dans ma bulle. C'était plaisant. Il y avait le repli et le catalogue... J'ai fini Naruto... Kuroko basket, Full Metal Alchemist, Code-Geas, Jojo's Bizarre adventure... »

Elle s'immerge dans l'univers imaginaire de la culture japonaise actuelle, une autre façon encore de mettre à distance son environnement réel : *« Je découvrais des choses que j'avais envie de voir depuis longtemps, des weeb (le mot weeb désigne une personne occidentale qui se passionne pour la culture contemporaine du Japon et adopte des pratiques souvent de manière stéréotypée, ndlr). Je suis une weeb...*

Le visionnage à la chaîne, l'écoute en boucle comblent ses journées : *« J'ai aussi perdu beaucoup de temps sur Tik Tok. On défile, on défile... Il y a des petites vidéos qui ne dépassent pas une minute. Vu que c'est très court, on ne voit pas le temps passer, je pouvais bien rester quatre heures dessus par jour... »*

Pendant le confinement, la collégienne se partage aussi entre quelques lectures et musiques qu'elle écoute en boucle : *« J'ai lu des scans mangas... pas de vrais livres... Quand il y a une musique que*

j'aime bien, je vais la saigner, l'écouter en boucle, par exemple 'Take me to church' (chanson du chanteur-compositeur irlandais Hozier sur l'homophobie, ndlr). »

En dehors du visionnage passif de mangas et de vidéos sur l'application mobile de partage Tik Tok, Anouck entre dans un petit groupe de joueurs en ligne sur Discord : *« J'ai rencontré des gens sur Discord (logiciel conçu pour les communautés de joueurs vidéo, ndlr). Des gens que je ne connaissais pas. Je suis arrivée sur Discord via quelqu'un que je suivais sur un autre réseau social. Je me suis retrouvée dans un petit groupe de 10 personnes habitant un peu partout en France, l'une en Belgique. On ne s'est jamais vus, mais on s'est appelés vers la fin du confinement. »*

Elle se tient peu au courant de l'évolution de la pandémie, ne se sent pas réellement concernée par elle : *« Je ne me suis pas vraiment tenue au courant de l'évolution de la maladie. Ici, on n'a pas de télé qui passe en boucle les informations. Mon père, lui, a une grande télé en face du canapé, qui était tout le temps allumée. J'avais conscience que c'était grave mais ça ne me touchait pas directement. Dans mon entourage, à part ma grand-tante, personne n'a été touché. Elle a 99 ans et elle a survécu. C'est*

dément ! Moi, ça ne m'a pas touchée dans mon cercle proche. »

Je suis sortie une ou deux fois, pas plus.

Malgré le manque de contacts qu'elle exprime, Anouck ne sort quasi pas de chez elle sur toute la durée du confinement : *« Ce qui me manquait le plus c'était de rencontrer des gens, j'avais besoin de voir des personnes drôles, gentilles, attachantes... Je ne suis sortie qu'une ou deux fois. Une fois en milieu de journée pour aller faire un tour... Faire deux ou trois courses. Je ne sais plus pourquoi. Il faisait frais mais beau. Le ciel était bleu.*

Je me souviens être sortie pour aller chercher une boisson au Starbucks. Mais la boisson coûtait 4 euros, et je n'avais que 3 euros 80 sur moi. J'avais le seum...

Quand je suis sortie, je me souviens être passée par des petites rues transversales, diagonales... Je connais ma ville, je prenais les chemins que je connaissais bien. Rien n'avait changé : il y avait toujours autant de monde, mais pas autant de voitures... J'évitais les gens. Pas de risette aux

personnes que je connaissais. J'avais envie de rencontrer d'autres personnes que celles du collègue. Je voulais changer de vie... »

Tout en évoquant une sensibilité à l'environnement naturel, elle ne tente pas de renouer avec les impressions que lui offrait le dehors : *« Une fois que j'étais dehors, j'étais enthousiaste de sortir. L'air, le soleil, le ciel, sortir juste un moment au lever ou au coucher de soleil, sentir l'odeur de l'humidité quand on sort, c'est un plaisir que j'éprouvais avant le confinement. Je ne ressentais plus ce sentiment d'excitation et d'euphorie quand je sortais. Au fond, ça ne me manquait pas... »*

Avec ses proches, Anouck limite aussi les contacts : *« On a joué une fois à un jeu de société, Pandemic, un jeu en coopération pour éradiquer une pandémie. On a pris quelques repas ensemble avec des amis de maman qui ont des enfants du même âge que mon frère et moi. On était sur écran, on discutait, c'est tout... »*

Elle n'évoque qu'un contact au dehors pendant le confinement : *« Vers la fin du confinement, j'ai aidé Louise, une amie qui travaille au 'Lézard créatif' (boutique et ateliers de loisirs créatifs à Malakoff, ndlr), un endroit où on vient avec une idée qu'on peut réaliser là-bas. On est devenues très proches*

parce que Louise nous a donné un chat. Je suis allée l'aider à repeindre son appartement. Je n'étais pas enthousiaste, rien que l'idée de sortir, ça me fatiguait. J'avais la flemme. Le confinement, pour moi, c'était la flemme. Que ça ! »

Je me suis séparée de toute cette sphère scolaire

Rebutée par les cours en ligne et l'absence de contacts avec ses enseignants, Anouck lâche son programme scolaire : *« Il n'y avait pas de contact avec le collègue, sauf par la plateforme OZE (plateforme éducative lancée en 2017, ndlr), mais elle ne marche pas. On avait une chance sur deux de trouver nos cours. Donc on avait l'excuse de dire que ça ne marchait pas, ce qui passait très bien. Vu qu'il n'y avait pas de cours en visio, sauf avec le prof de physique-chimie, on n'a plus du tout eu de contact avec les profs. Pendant deux mois, je ne les ai ni vus ni entendus... Les exercices, les leçons à recopier, je ne le faisais pas... J'attendais que les corrections d'exercices sortent pour les faire, et encore de temps en temps. Ma mère s'en est rendue compte : elle m'a dit de refaire tous les exercices de maths. Il en arrivait tous les jours. Je l'ai fait, mais j'ai repris les corrections. Elle s'en est aussi*

aperçue. Je ne faisais rien, et au collège, personne ne m'embêtait. Entre le lit et le bureau, j'avais vite fait mon choix. Je me suis tout de suite adaptée à ce rythme-là : c'était mon week-end toute la semaine. Quoique non, parce que le week-end, en période normale, j'apprends mes cours. »

Anouck réalise que d'autres collégiennes dont elle est proche s'accommodent de ce rythme et de cette façon de travailler, mais de son côté, elle n'y parvient pas : *« J'ai des amis qui se levaient à 8 h et qui bossaient. C'était une grande famille qui avait mis au point un vrai cycle de travail comme au collège. Moi, je n'ai pas du tout eu ça... Les gens de mon collège je les trouvais immatures. Sur les réseaux sociaux, trop de groupes se sont créés d'un coup, sortis de nulle part : des groupes de classe, des groupes de grec, de latin, de français ont poppé un peu partout et ça m'a saoulée, ça m'a gavée : on s'envoyait des messages toute la journée. Il y avait trop de messages, j'ai quitté la plupart d'entre eux. Ils parlaient des cours... »*

Pendant le confinement, Anouck ne garde le lien qu'avec deux collégiennes avec qui elle travaille un peu en visioconférence : *« Avec mes amies, les deux Juliette, on forme une sorte de trio et on a travaillé ensemble en visio et j'ai gardé contact avec elles. La première Juliette, elle travaillait. L'autre,*

elle était un peu comme moi, mais elle bossait quand même. »

Le confinement devient pour la collégienne une expérience exclusive de repli et de refus aussi : *« Le confinement est devenu une bulle : je me suis séparée de toute cette sphère scolaire. J'ai repoussé le plus loin possible. Patauger dans le collège avant, ça me gavait déjà. Rester à y patauger alors que j'étais dans ma chambre, c'était pire... Tant que j'étais dans ma chambre, je ne voulais pas que ça entre dedans. Le confinement je l'ai passé seule. Je ne voulais pas de l'aide des autres... »*

Vers la fin de l'entretien, Anouck évoque toutefois sa professeure principale qui est venue plusieurs fois aux nouvelles, plutôt vers la fin du confinement, une initiative que l'adolescente a appréciée : *« Ma prof principale, prof d'histoire-géo, est vraiment exceptionnelle. Elle nous appelait pour voir comment on allait, comment ça se passait les cours, vers la fin du confinement. Elle racontait comment ça se passait au collège, demandait si j'avais des contacts avec d'autres élèves. J'étais heureuse de l'entendre... »*

Sa déscolarisation provisoire ne semble donc pas uniquement tenir à l'absence de contacts avec les enseignants et aux difficultés d'utilisation de la plateforme

pédagogique, même si ces conditions interviennent certainement.

C'était trop lourd à la maison

Au fur et à mesure que le confinement progresse, Anouck comprend qu'elle va mal : « *J'ai pris conscience de quand ça a commencé à aller mal, quand je commençais à descendre. Je me suis dit : je vais essayer de prévenir ça...* ». Mais elle ne parvient pas à sortir de ce qui se révèle plus tard une dépression qui la pousse à adopter un comportement auquel sa mère et son frère ne peuvent rester indifférents, ce qui exacerbe encore sa sensibilité et son mal-être du moment. Au moment de l'entretien, fin 2020, la jeune fille en parle avec franchise : « *L'ambiance à la maison, ce n'était pas simple. Je n'étais pas dans une période de grande stabilité. Je m'énervais facilement, j'étais sensible. Un rien pouvait me vexer. Mon frère, il a 18 ans, il ne faisait pas forcément attention. Il est en internat maintenant mais pas pendant le confinement. On était tous les deux et quand on n'est que tous les deux, on est en désaccord. On est très différents. C'était tendu. Déjà que moi j'en avais marre de lui, avec le confinement, c'était dur. Je préférais être dans ma chambre. Maman insistait pour passer, c'était le bordel... Je ne voulais pas sortir... Maman*

en avait marre aussi. C'était trop lourd à la maison... Avec le recul, je vois que j'étais irritable, déprimée, je ne m'en suis pas rendue compte tout de suite. »

Pendant le confinement, Anouck passe quelque temps chez son père à Châtillon, où elle ne parvient pas davantage à travailler, à se ressaisir : *« Chez mon père, c'est ma maison d'enfance. Mes parents sont divorcés, c'est comme ça. J'y suis allée quelques week-ends, un ou deux mercredis. Dans ma chambre, j'ai encore des meubles d'enfant, un bureau... Mais je n'ai pas travaillé dessus non plus. J'étais pareille. Je faisais la même chose là-bas qu'ici. »*

Le confinement s'est arrêté avec la colo

Ce n'est qu'à la fin du confinement qu'Anouck reprend goût à sortir : *« Vers la fin du confinement j'ai revu quelques copines ; on a fait pas mal de choses. Je suis sortie à La Vache noire (centre commercial à Arcueil, ndlr) avec une copine... Juliette – celle qui travaille beaucoup – m'a invitée à l'anniversaire de sa sœur. J'étais contente de voir des gens, de la revoir, elle... »*

À la reprise des cours au mois de mai, elle est soulagée mais elle peine à se remettre de la période dépressive qu'elle vient de traverser : *« J'étais contente de rentrer. J'avais pris conscience que le confinement n'avait pas été bénéfique pour moi. J'avais pris du retard. Le collège s'était organisé pour respecter les règles. On a deux entrées : les 5^{ème} et 6^{ème} entraient par l'arrière et les 4^{ème} et 3^{ème} par l'entrée principale. Il y avait juste un sens de circulation à respecter. On avait des box par classe, un pschitt à l'entrée, deux masques par jour... Il y avait confinement mais on était 500 sans masques à la cantine... Les cours ont repris ainsi : une seule journée de cours avec deux matières, deux heures de français le matin et deux heures de sciences, physique, l'après-midi. La semaine d'après on a repris normalement avec une salle qui nous était attribuée et les profs qui se relayaient. Les cours reprenaient, mais dans ma tête, j'étais une larve... Plus rien ne m'intéressait. Le contact avec les autres, parler, dessiner, rien alors qu'avant, je dessinais beaucoup... »*

Début juin, la mère d'Anouck emmène sa fille pendant une semaine dans leur famille au sud de la France : *« Début juin, maman a pris une semaine de congé et on est partis à Marseille chez mon oncle. »*

Mais pour Anouck, la véritable fin du confinement coïncide avec une colonie de vacances où elle a demandé à être inscrite, comme si un changement radical d'environnement était nécessaire pour la faire sortir de la période de repli assez douloureux qui a coïncidé pour elle avec le confinement : « *Pour moi, le confinement s'est arrêté avec la colonie au bord de la mer à Hourtin près de Bordeaux. La mer, la piscine, le jacuzzi... J'ai raté un jour à l'école. Je m'en foutais. La colo je voulais y aller pour ressentir à nouveau, ces plaisirs d'être dehors. Alors que je déteste me lever le matin, là-bas, j'avais décidé de me lever à 8h, je me couchais dans un hamac, j'étais bien, je prenais un bol d'air, l'air était bon, tout le monde émergeait après... Ils ont décidé de nous emmener à la mer, voir un coucher de soleil, il y avait des nuages, mais ce moment ensemble était cool. L'ambiance était bonne. J'ai rencontré des gens drôles et gentils, des gens de colo, ça s'est très bien passé. J'étais en colo.* »

La date réelle de la fin du confinement ne lui laisse aucun souvenir, comme si celui-ci n'avait pas incarné en soi une coupure dans son quotidien, alors qu'elle a traversé cette période en décalage total par rapport à avant : « *Je n'ai pas de souvenir de fin du confinement. Je n'ai pas vu le confinement comme une barrière. Moi, la barrière, je la contourne. Du coup le déconfinement... J'ai vu que ça reprenait*

petit à petit, à part dans les bars. Les gens ressortaient, mais ça ne m'a pas marquée en tant que déconfinement.

Un peu auparavant dans l'entretien, alors qu'elle évoque ses quelques sorties, Anouck réalise qu'elle ne se souvient plus très bien quand elles ont eu lieu, comme si cette période de confinement/déconfinement représentait un espace-temps où il est difficile de poser des repères précis : « *Mais c'était quand, se demande-t-elle, j'ai une distorsion du temps dans ma tête...* »

Anouck précise qu'après son retour de colonie de vacances, mi-juin, elle a revu ses « copains de colo », signe que pour elle les liens d'amitié dans un horizon élargi sont essentiels, ce qui se vérifie lorsqu'elle évoque le début du deuxième confinement : « *C'est le moment où je commençais à me faire un vrai groupe d'amis que j'adore, qui me convient... Je les voyais, on se revoyait, on sortait. Quand il y a eu l'annonce du re-confinement, ça ne m'a pas touchée directement vu que je peux encore sortir, aller au collège... J'ai besoin de garder les pieds sur terre, vivre ma vie, voir des gens...* »

21 novembre 2020



Sabrina et Nour Eddine, 11 décembre 2020

Sabrina^{et} Nour Eddine

ont quitté l'Algérie pour la France en 2018, avec leurs deux enfants, Sidra (5 ans et demi) et Imad Eddine (3 ans et demi). « Arrivés sans rien » comme le précise Nour Eddine, ils se retrouvent à la rue et au cours de l'hiver 2018, ils appellent le 115, le SAMU social, qui les oriente vers un des plus grands Centres d'hébergement d'urgence d'Île-de-France, aménagé en novembre 2018 dans l'ancienne tour de l'INSEE (Institut National de la Statistique et des Etudes) située à Malakoff. Réquisitionné par l'Etat, propriétaire des lieux, le bâtiment est reconverti par l'association Alteralia pour accueillir en hébergement temporaire plus ou moins 350 personnes sans domicile fixe.

Sabrina, Nour Eddine et leurs enfants sont logés dans un espace de 12 m², un ancien bureau ou un simple local administratif, sans fenêtre. Iyad, leur troisième enfant, naît en 2019.

La destruction partielle de la tour, sa réhabilitation en bâtiments ministériels et le réaménagement du quartier sont annoncés pour 2024. Mais les retards administratifs et la pandémie repoussent les échéances.

En décembre 2020, au moment où nous rencontrons Sabrina et Nour Eddine, en dehors du Centre d'hébergement interdit à toute personne extérieure, le couple et ses trois enfants résident toujours dans le même bureau, sans autre perspective de logement.

« Là-bas ce sont des bureaux qui vont bientôt être détruits, explique Nour Eddine. Dans cet immeuble il y a 350 familles, mais ils ont commencé à sortir les demandeurs d'asile, disant qu'ils n'avaient pas le droit de rester ici. Nous on reste... »

Le couple a déposé une demande pour un logement social en 2019, contact a été pris avec les Mairies de Malakoff, de Vanves, de Châtillon... *« Mais on nous a répondu que notre dossier n'est pas bon »* dit Nour Eddine qui occupe un poste de responsable cabine » dans une entreprise de tri des déchets à Issy-les-Moulineaux. Son épouse, titulaire d'un CAP en pâtisserie, n'a d'autre choix que de s'occuper des trois enfants.

Dans mon entreprise, l'administration était en télétravail, mais nous, on a continué

C'est d'abord à l'ambiance dans la ville et dans les transports en commun sur son chemin de retour depuis Issy-les-Moulineaux que Nour Eddine note le changement induit par le début du confinement : *« Pour moi, c'est le choc, le premier jour en sortant du travail, de ne voir personne dans les rues. Tout de suite les choses ont changé, parce que moi je travaille tard le soir; d'habitude il y a du monde dehors, et le premier jour, quand je suis sorti du travail à 22 h, il n'y avait rien, personne dans la rue... C'est mon horaire habituel : je commence à 13h30, je finis à 21 h, le temps de prendre une douche, je suis chez moi à 22 h. »*

L'annonce même du confinement, c'est sur son lieu de travail que Nour Eddine l'entend, et tout de suite il craint le pire : *« Je l'ai appris au travail, on n'a pas de télé... Au travail ils ont commencé à discuter, et même à l'INSEE, les femmes commençaient à en parler aussi. Ça a été un choc pour nous, car notre situation est compliquée. Quand on a annoncé le confinement, moi j'ai compris que tout allait fermer. »*

Mais le centre de tri des déchets ne ferme pas à Issy-les-Moulineaux, *pas plus que les services de ramassage des ordures ménagères. En revanche, tous les personnels ne sont pas requis de la même façon dans ce secteur après l'annonce du confinement : « On s'est posé la question : on travaille, on travaille pas ? Dans mon entreprise, Suez, toute l'administration était en télétravail, mais nous on a continué, on a travaillé tous les jours... »*

Rien ne change dans les conditions de travail des agents de tri, un travail à la chaîne que Nour Eddine évoque comme représentant de lui-même les conditions de distanciation réglementaire. *« Dans ma cabine, on trie les poubelles, le plastique, le carton et tous les déchets ménagers, en bas au deuxième sous-sol... Au travail ça n'a rien changé, parce qu'il y a une distance entre nous : en général, il y a à peu près un mètre vingt entre nous, toujours la distance d'un bac... »* Quoique l'espace ne bénéficie pas de fenêtres, il est aéré.

L'équipe prend garde à respecter les gestes barrières dont certains font déjà partie de son quotidien : *« Bien sûr, on travaille tous avec des masques, même en temps normal, puisqu'on travaille dans les poubelles, il y a des odeurs, de la poussière... Avant, on pouvait un peu tricher ; mais maintenant c'est*

strict, même à l'administration ils ont dû mettre le masque. Les chefs d'équipe, même si quelqu'un met le masque de travers, ils disent que c'est interdit ! On peut être renvoyé directement. Le gel, c'est obligatoire aussi. »

Dès le premier confinement, le virus touche plusieurs collègues de Nour Eddine qui prend peur : *« Il y en a deux au travail, ils ont attrapé le virus dès les premiers jours du confinement. Ils ont fait le test, c'était positif ; on a appelé le chef, il leur a dit de rester chez eux. Après quinze jours ils sont revenus. Il y a eu un manque de personnel, il a fallu faire appel à des intérimaires. Encore aujourd'hui, on garde la distance, c'est normal : on a eu deux collègues malades. Le confinement, c'était compliqué, tout le monde avait peur. Même moi, au début du premier confinement au mois de mars, j'ai pris quinze jours parce que j'avais peur d'attraper le virus et de le ramener à la maison, j'avais peur pour mes enfants et pour ma femme, et peur pour mes voisins au foyer.»*

Mais le travail à la chaîne ne tolère pas d'être interrompu : *« On est deux chefs d'équipe, on fait tout, si quelqu'un ne vient pas on est obligés de le remplacer pour ne pas laisser les postes vacants. Même si quelqu'un doit monter pour passer aux*

toilettes, on doit le remplacer parce que chaque fois que la chaîne s'arrête, on doit justifier. »

On ne se parlait pas, ce n'était pas comme d'habitude

Si ses conditions de travail ne sont guère modifiées pendant la période de confinement, les temps de pause sont organisés différemment : *« C'est juste au réfectoire, au moment de la pause de mi-journée, à 17h, que ça a changé, parce que d'habitude on mangeait tous ensemble, on discutait, on rigolait, c'était un moment spécial : on avait trente minutes de pause pour le repas, on en profitait. Avec le Covid, ils ont rallongé la pause à 45 minutes pour qu'on puisse tous venir à tour de rôle. On était cinq et il y avait trois tables. Moi j'avais ma place à côté du frigo, mon collègue avait sa place, chacun avait sa place. Là, on a fait une séparation, on a dû s'organiser, il ne fallait pas plus de cinq personnes ensemble. On était tous un peu stressés, on ne se parlait pas, ce n'était pas comme d'habitude. En tout on est dix-huit. Les autres, ils mangeaient dehors. Moi je monte toujours un peu à l'avance et je descends avant les autres pour préparer la chaîne, parce que je suis chef d'équipe. Avant, j'étais trieur. »*

Le port obligatoire du masque réduit aussi les échanges entre les agents sur un long temps de travail et des tâches pénibles : « *Dans notre travail, habituellement on se parle, parce que c'est vraiment fatigant. Imagine, sept heures debout, sans dire un mot ! En général, on ne parlait pas du virus, juste de la vie quotidienne. Pendant le confinement, on parlait du nombre de cas qui augmentait, des proches qui l'avaient attrapé... Il y avait un grand stress, le comportement des gens avait changé. Je n'ai pas les mots exacts pour expliquer, mais le changement tu le sentais, on ne parlait plus que de ça. Au premier jour, c'était comme un choc, on ne parlait que de ça. On avait déjà eu des virus, mais pas comme ça.* »

Deux mois et demi à rester comme en prison, dans une chambre où il n'y a rien

Au Centre d'Hébergement d'Urgence, les familles sont contraintes de rester dans les locaux exigus qui leur ont été attribués. Sabrina témoigne des conditions de ce confinement pour une famille de cinq personnes : « *Pour moi, le confinement, c'était de rester toute la journée dans une pièce de 12 m² où on habite*

à cinq personnes avec un enfant hyperactif et un bébé qui devrait sortir. Les enfants ne pouvaient plus aller à l'école. Mon enfant est hyperactif, il a cinq ans et demi, on dirait qu'il n'en a que trois. Les enfants, ils font les besoins dans le pot, et on ne peut pas sortir ; je dois vite aller nettoyer le pot et revenir... Deux mois, deux mois et demi à rester ici comme en prison, dans une chambre où il n'y a rien, ni télévision, ni frigo, toute la journée dans la chambre ou dans le couloir, avec seulement le téléphone portable et à ne penser qu'au Covid... Si j'avais une vraie maison ce ne serait pas pareil. J'aurais pu m'occuper de mes enfants, bien nettoyer la maison. Mais dans un bureau... »

Nour Eddine renchérit sur la promiscuité : *« Au centre, on mange ensemble, il n'y a pas de protocole comme au travail... Les autres personnes au foyer ne travaillent pas, ne sortent pas, il y a des femmes enceintes, plus de cent cinquante enfants, en tout on doit être aux alentours de cinq cents personnes, et je pense que je suis le seul à bosser à l'extérieur... Les chambres sont collées les unes aux autres. Comme il n'y a pas d'aération dans la pièce, il n'y a pas de fenêtre, on est obligés de garder tout le temps la porte ouverte pour aérer un peu la chambre. C'est comme des bureaux, on entend tout, ce n'est que du placoplâtre. »*

Le Centre d'hébergement est doté d'équipements collectifs, mais ils se dégradent rapidement pendant le confinement : *« Il y a cinq toilettes et cinq douches, sans eau chaude, pour tout l'étage, une centaine de personnes. On se connaît tous ici, tout est collectif, on va tous ensemble au réfectoire, on se croise à la laverie, dans les toilettes, dans les douches, et ça depuis deux ans. Mais pendant toute la période du confinement, les toilettes étaient très sales, bouchées, les gens qui travaillent ici ne venaient pas, c'était vraiment le service minimum, personne ne nettoyait les parties communes. C'était trop sale, et moi je n'ai pas le matériel pour nettoyer. »*

Pendant le confinement le service de restauration assuré par le Centre est pratiquement à l'arrêt, si bien que Sabrina ne parvient pas à nourrir correctement ses enfants en bas âge. *« Normalement, pour la nourriture, il y a un service qui nous apporte les plats. C'est l'association Alteralia qui s'en occupe, le département. On n'a pas le droit de faire la cuisine, dit Sabrina. Mais pendant le confinement ils ont quasi arrêté, il n'y avait que des pâtes et du riz, du riz et des pâtes, ce n'était pas bien cuit. Pour manger il fallait faire la queue, parfois pendant longtemps, la nourriture n'arrivait pas, presque tous les jours en retard, on était collés les uns aux autres. Tous les restaurants étaient fermés, on n'a pas le droit de cuisiner dans le centre... Les agents*

de sécurité, s'ils sentaient de la nourriture, ils allaient frapper à toutes les portes et si tu préparais de la nourriture en cachette, ils avaient le droit de la prendre... Je me suis dit qu'il n'y allait pas y avoir de nourriture pour les enfants... C'était une urgence, les gens étaient en colère, les enfants avaient faim, ils n'avaient même rien prévu pour préparer la nourriture des bébés. Mon bébé a quinze mois, le médecin a dit qu'il manquait de fer, il a envoyé une lettre au directeur et il m'a donné une autorisation pour que je puisse monter avec la nourriture dans la chambre. Du riz le matin, des pâtes le soir, un peu de poulet... ce n'est pas une nourriture adaptée pour un petit enfant. Il y avait des mamans qui disaient : 'Moi je m'en fous, je cuisine. S'ils viennent ici j'appelle la police !' Elles postaient des vidéos sur Facebook, disant : 'Regardez comment on mange...' Pour moi, c'était trop compliqué. Mon fils disait : 'Maman j'ai faim', je ne pouvais rien donner de chaud à manger, même les bouilloires étaient interdites dans les chambres. »

La seule solution est d'aller chercher des aliments plus adaptés à la grande surface la plus proche. Mais les grandes surfaces édictent aussi leurs règles pendant le confinement et Sabrina, accompagnée de ses trois enfants, se voit interdire l'accès à l'Intermarché proche du centre d'hébergement : « *Un jour je suis*

sortie avec les trois enfants à Intermarché, et ils m'ont dit que je n'avais pas le droit d'entrer avec mes enfants, on ne pouvait entrer qu'avec un seul enfant. »

La solidarité entre les familles hébergées permet à la jeune mère de pouvoir ravitailler tous les jours sa famille en aliments adaptés à de jeunes enfants : *« J'ai dû les confier à une voisine puis aller vite, vite faire les courses, car il fallait sortir tous les jours pour acheter du yaourt, un peu de fromage, puisqu'ici on n'a pas de frigo. Je ne pouvais pas les laisser tout seuls dans la chambre ou à traîner dans les couloirs, surtout Iyad parce qu'il manque d'anticorps ! Puis je faisais la même chose pour les autres voisines... »*

Selon Sabrina, certaines familles hébergées dans le centre ont pu rejoindre des proches pendant le confinement : *« Il y a des familles qui sont parties pendant le confinement, elles sont allées chez des parents. »* Mais les familles de Nour Edinne et de sa femme sont pour l'essentiel en Algérie. Le jeune homme les appelait régulièrement : *« Tous les jours, matin et soir, parfois même trois ou quatre fois par jour, on était en contact avec la famille par Internet. On s'inquiétait pour eux parce que là-bas c'est comme ici, c'était même encore pire. En*

Algérie il n'y a pas de masques, pas de gants, pas de gel et pas de place à l'hôpital... »

À mon étage, presque tout le monde est tombé malade

Dans de telles conditions d'hygiène et de promiscuité, la maladie s'étend rapidement dans le Centre d'hébergement, posant de véritables cas de conscience pour les parents qui la déclarent et ne peuvent compter que sur eux-mêmes pour s'occuper de leurs enfants. Ainsi, quand elle est atteinte par la Covid, Sabrina préfère ne pas l'ébruiter, de crainte de se retrouver séparée de ses enfants et surtout de devoir rejoindre l'espace aménagé pour les malades au sous-sol du Centre : *« À mon étage, presque tout le monde est tombé malade, on avait perdu le goût, on avait un peu de fièvre, des courbatures. Mais on l'a caché, on n'a rien dit. Moi je m'occupe de trois enfants, je l'ai eu, j'avais le vertige, la fièvre, les courbatures, plus de goût, même le cumin je ne le sentais plus, ça a duré quatre ou cinq jours. Je n'avais jamais eu ça, je savais que c'était le Covid, au centre, tout le monde le savait. Mais je restais debout tout le temps, sinon on allait voir que je n'étais pas bien. J'avais peur, toute seule avec les enfants, avec mon mari qui travaillait, je n'avais plus de forces ; Imad*

avait de la fièvre aussi, il toussait... Et puis tout le monde a guéri... »

Le Centre d'hébergement avait ouvert un espace dédié pour les malades : *« Dans le foyer, beaucoup ont eu le Covid, explique Sabrina. Ils ont ouvert un lieu au sous-sol pour mettre les malades, c'était comme une prison. Si tu as le Covid, tu es obligé de descendre là-bas. Ils ont fait venir une personne spéciale, sans doute une infirmière, pour s'occuper des malades. Elle portait une blouse, un masque... De temps en temps les salariés de l'association passaient prendre la température... Un monsieur qui nous a dit qu'il y avait deux ou trois cas, on leur donnait de la nourriture, des médicaments, ils devaient rester isolés et enfermés à clef... »* *« Moi j'ai vu le sous-sol », dit Nour Eddine, « j'ai vu les cages, plus ou moins 8 m². Il y avait une bonne vingtaine de lits, ils mélangeaient les familles. Là-bas c'était tout noir, abandonné, tu étais obligé de rester toute la journée là-bas, sans sortir, l'infirmière fermait à clef. »*

À la fin du confinement, la situation dans le Centre s'est un peu améliorée : *« Il y a eu une manifestation et les choses ont un peu changé »,* confie Sabrina.

C'est bon, j'ai passé le Covid.

La fin du confinement, le couple de parents l'associe en premier à la réouverture des établissements scolaires : « *Les enfants sont juste retournés à l'école, mais pour moi ça n'a pas changé comme je travaillais.* », dit Nour Eddine. Sabrina est quant à elle soulagée que son fils aîné puisse reprendre l'école avec l'assistante de vie scolaire qui l'accompagne. Pour la mère, et cela malgré les conditions très dures qui ont été celles du confinement de sa famille, c'est la covid qui lui laisse le plus terrible souvenir : « *Mon principal souvenir c'est d'avoir été malade* », dit-elle. En même temps, elle éprouve un soulagement d'être passée par la maladie : « *On s'habitue presque. Dans ma tête, je me disais : 'C'est bon, j'ai passé le Covid'* » Pour les deux, la liberté de sortir incarne le gain essentiel du premier déconfinement : « *Avant le confinement, tous les jours on allait au marché avec ma copine* », dit Sabrina. « *Mais les marchés étaient fermés, les grandes surfaces comme les bazars, c'était fermé, et je n'ai pas de famille ici à visiter. Le jour où on a dit qu'on pouvait sortir, que les bazars étaient ouverts, j'ai passé toute la journée dehors, je sentais un peu la liberté.* » Nour Eddine aussi apprécie cette possibilité retrouvée de sortir avec son épouse :

« Ce qui nous a manqué, c'est la liberté de sortir, de faire les courses ensemble... »

Pendant l'été, Sabrina part quinze jours chez sa grand-mère à Lyon, tandis que Nour Eddine rêve en vain de retourner en Algérie, d'abord parce qu'il travaille et ensuite, parce que le pays a fermé ses frontières : *« Moi, je ne suis pas parti, je travaillais... J'aurais voulu aller au bled, en Algérie, mais c'était fermé. »*

En décembre 2020, le couple et ses trois enfants affrontent le deuxième confinement. Toujours logés dans l'espace improbable d'un bureau exigu dans l'ancienne Tour de l'INSEE à Malakoff. Dans de telles conditions de vie déjà inhumaines, le confinement exigé par la pandémie de Covid-19 pourrait sembler insurmontable. Force est de constater le courage de cette famille qui trouve au deuxième confinement de l'année 2020 un certain air de légèreté : *« Le deuxième confinement n'est pas aussi strict que le premier. C'est plus facile, les enfants peuvent jouer dans le couloir alors que pendant le premier personne ne sortait de la chambre. Heureusement les écoles sont ouvertes, les parcs sont ouverts... »* dit Sabrina. Quant à Nour Eddine, toujours fidèle à son poste d'agent de tri des déchets à Issy-les-Moulineaux, il reste frappé par les circonstances de son retour, tard le soir, à Malakoff, dans un tramway désert : *« Pour moi ça n'a rien changé, comme je*

travaille l'après-midi. Juste, le soir, quand je sors, il n'y a personne. Ne voir personne dans la rue, ça me gêne. Tout est fermé, tu peux tomber sur des voyous ; d'accord, c'est dans ma tête, je n'ai jamais rien vu mais on s'attend toujours à quelque chose de ce côté-là. Dans le bus que je prends devant la mairie, il y a toujours du monde. Mais pour le moment il n'y a personne ; et dans le tramway, à part deux ou trois personnes, je suis seul. »

11 décembre 2020



Quentin, 21 novembre 2020

Quentin

, 22 ans, célibataire, est animateur au centre de loisirs d'une école maternelle à Malakoff, ville où il est né. Nous le rencontrons fin novembre dans l'appartement proche du métro Etienne Dolet, où il a emménagé début septembre. Avant cela, il habitait avec ses parents – son père est professeur dans un lycée et sa mère, employée à la Mairie – un pavillon à la Cité Pierre-Vallette.

C'était surprenant, on n'y croyait pas

Quand il se souvient de l'annonce du premier confinement, c'est un sentiment d'incrédulité qui prédomine : *« Le confinement, on en parlait déjà avant qu'il soit annoncé, j'avais entendu les on-dit, comme tout le monde, une petite semaine avant les déclarations officielles. Moi, ça m'a étonné, je ne trouvais pas ça possible économiquement ; mes parents, avec qui j'en parlais, me disaient qu'ils n'avaient jamais vu ça de leur vie, que ça n'arriverait pas. C'était surprenant, on n'y croyait pas, on savait que ça allait arriver, mais on doutait que ça arrive. Je me souviens surtout que mon père avait peur mais en même temps n'y croyait pas. Il disait : 'Je commence à avoir bien vécu, si j'ai jamais connu ça, c'est qu'on ne devrait pas le connaître.' Pour moi ce n'était pas angoissant de*

me confiner, je ne suis pas quelqu'un de stressé. Je n'ai pas très peur du Corona pour moi personnellement... Je me souviens surtout du discours présidentiel, de l'avoir regardé à la télé, mais ce n'est pas une image qui va me marquer spécialement. Et je me souviens juste de la réaction de mon père, qui était très étonné et choqué. On en avait parlé avant, mais ça semblait toujours un peu irréel. »

Un temps de pause, de repos

Au début, Quentin vit le confinement comme une pause heureuse : « Le confinement, au début, ça me permettait de ne pas travailler, de pouvoir dormir le matin. Ça m'a fait du bien. Mon travail, j'ai fait la première semaine, et puis la deuxième semaine on a été arrêtés... Dès l'annonce du président Macron, il y a eu cinq jours où tous les animateurs travaillaient normalement ; ensuite ils nous ont tous renvoyés chez nous. Au début, c'était un temps de pause, de repos, il y a longtemps que je n'avais plus eu de vacances, depuis six mois, c'était un moment que j'ai bien apprécié. Étonnamment, pendant que beaucoup de gens étaient stressés, j'étais bien heureux d'être chez moi, d'avoir un petit moment tranquille... »

Dès les premiers jours, il adopte un rythme décalé
« Pendant ces quinze jours-là, je me levais très tard, je déjeunais tranquille puis j'allais jouer avec mes potes, en fin d'après-midi et début de soirée... Côté rythme, j'avais mon petit-déjeuner qui remplaçait le déjeuner, mais ça n'a pas décalé le repas du soir parce que je mangeais quand même avec mes parents ; mais je reprenais une sorte de quatrième repas le soir avant d'aller me coucher, vers minuit, une heure du matin. »

Le repas du soir en famille est le seul moment préservé dans le rythme habituel de la maison, un moment où s'informer sur l'évolution de la pandémie via la télévision, bien que Quentin cultive d'autres sources d'informations : *« Avec mes parents, on mangeait devant les informations, sur TV5-Monde ou sur la 6 – on ne va pas sur la Une dans ma famille. Je m'informais aussi, et même plus, par les réseaux sociaux, alors que mes parents, à l'inverse, c'était plus par les informations à la télévision. De mon côté je m'informais par Instagram : je suis Decrypt, une chaîne de condensés d'info et de reportages sur Instagram, faits par des journalistes ; ça se lit très rapidement. Je suis aussi France-Info, au cas où il y a une grande info qu'on aurait raté, un flash spécial ; mais ça c'est rare, alors que Decrypt je vais le voir tous les jours. »*

Discord le jour, le skate la nuit

Pendant les quinze premiers jours, il se partage essentiellement entre les jeux en ligne avec ses amis et la pratique du skate en solitaire et de nuit. C'est sur Discord, un logiciel conçu pour les communautés de joueurs de jeux vidéo, qu'il rejoint ses amis : *« Mes potes ont une association, on a un Discord, un local virtuel où on peut être ensemble toute la journée, tous les soirs, même encore maintenant. Un Discord, c'est un appel de groupe où on peut se connecter à tout moment, c'est un peu comme skype. On l'avait déjà avant, mais c'était très ponctuel, pour jouer ensemble ; mais là c'est devenu un endroit où on se retrouvait tout le temps. Dès qu'on avait fini, ceux par exemple qui avaient leurs cours virtuels, c'est là qu'on se retrouvait pour discuter, pour jouer, pour garder un minimum de contact social. Par le biais des jeux, on était ensemble, même juste avec les écouteurs pour écouter, parler avec les autres. Avec mes copains, on avait déjà tous ces groupes créés sur Discord, c'était déjà prêt, donc on les a utilisés assez spontanément. Ensemble on a créé des événements en ligne, on a joué à des jeux vidéo. On s'est dit : On va jouer puisqu'on ne peut rien faire d'autre, et du coup on s'est retrouvés sur Discord. J'ai passé vraiment beaucoup de temps en ligne,*

connecté sur Discord. Quand je ne travaillais pas, jusqu'à cinq heures par jour, peut-être ; tout le temps où je n'étais pas avec mes parents, où j'étais dans ma chambre... »

Fan de skate, Quentin continue de le pratiquer pendant le confinement, mais pas comme d'habitude : *« Je me couchais tard, je me levais tard... J'allais faire un tour en skate, la nuit, pendant une petite heure... J'ai adoré skater pendant le confinement, tout seul, personne sur les routes, ce n'était pas du tout dangereux, alors qu'en règle générale il faut que je fasse attention partout autour de moi. J'allais jusqu'à la place de la Mairie de Malakoff d'un côté, et de l'autre jusqu'au bout de Malakoff, de bas en haut de Malakoff. J'allais dans des endroits que je fréquentais avant mais où je n'allais plus dernièrement parce que j'avais perdu l'habitude d'aller skater tout seul, je suis retourné dans des endroits où je pouvais juste sauter un trottoir, du coup je n'avais pas besoin d'aller au skate-park. Côté skate, à part qu'on était limité dans le temps, c'était un plaisir. En général, je skate en journée pour aller au travail, mais là, c'était la nuit, il n'y avait jamais personne. Je ne me suis jamais fait contrôler la nuit, mais quelquefois en allant au travail. J'ai vu une ou deux voitures de police, ou une personne qui promenait son chien... C'était particulier, on avait l'impression*

d'être à la campagne en pleine ville. On ressentait une sorte de pression ambiante dans la ville, mais c'était tellement appréciable de faire quelque chose pour soi. J'ai adoré faire ça ! J'avais ma musique dans les écouteurs, je me permettait de ne rien entendre du tout autour... Normalement, en skate, mieux vaut garder un minimum d'audition pour entendre les voitures qui arrivent, tandis que là... »

Quand il part skater la nuit, le périmètre autorisé d'un kilomètre autour de chez lui n'est pas sa première préoccupation. Cette pratique buissonnière apparaît à la fois comme une échappée et une façon de se reposer des heures passées devant les écrans : *« Quand je skate je ne me rends pas trop compte. Malakoff, ça fait, je crois, trois kilomètres de long, donc forcément j'ai dû dépasser, mais pas de beaucoup, je suis resté sensiblement dans la zone. L'envie d'aller plus loin, je crois que je l'avais, j'ai des amis qui habitent à Cachan, ça m'aurait plu d'aller les voir, d'aller les chercher ; mais c'était plus cette envie du social que celle d'aller plus loin... Le skate, c'était presque tous les soirs : envie de sortir, envie de bouger, surtout que j'ai facilement mal aux yeux devant les écrans, du coup j'ai besoin de faire une pause... C'étaient mes seules sorties.»*

Son quotidien, entre les écrans d'ordinateur le jour et ses échappées en skate la nuit, lui fait presque oublier le temps qu'il fait, même s'il a goûté l'arrivée du printemps : *« Pendant le premier confinement il faisait plutôt beau, je crois... Non, il faisait très beau, même, sans ça je n'aurais pas pu skater toutes les nuits ! Il faisait très beau, très bon, je sortais juste en pull la nuit. On se dit : on sort du printemps, où il faisait froid, et le jour où il commence à faire beau c'est le confinement ! C'est peut-être juste un biais psychologique... »*

Ce qui manquait le plus, voir d'autres personnes

Mais assez vite, la possibilité de « traîner » hors de chez lui commence à lui manquer, de même que les contacts extérieurs : *« Après, quand le temps est devenu plus long, j'avais quand même bien envie de sortir, de voir d'autres personnes, mes potes principalement. Je suis quelqu'un qui traîne beaucoup dehors, ça me faisait bizarre de changer du tout au tout, traîner dehors ou rester chez moi pendant deux semaines d'affilée. Pendant ces quinze premiers jours, j'ai juste vu mon grand-père qui habite à côté, c'est tout ; je ne suis pas stressé, et mon grand-père l'est encore moins que moi, on se voyait quand même avec le masque. Puis mes*

grands-parents sont partis se confiner à la campagne, en Normandie, dès la deuxième semaine... Ce qui me manquait surtout, c'était de voir d'autres personnes, parler à d'autres personnes en dehors de mes parents, vu que mes sœurs n'habitent plus ici. J'adore parler à mes parents, mais ce n'est pas la même chose... »

Quentin n'est pas dupe du fait que les liens virtuels ne peuvent faire office de liens sociaux à part entière, même si les jeux en ligne pratiqués de façon beaucoup plus intense pendant le confinement ont suscité des rencontres entre des habitants de Malakoff qui ne se seraient pas connus autrement : *« Les liens sociaux étaient là, mais en même temps absents. Il y avait une présence, mais en même temps on ne se touche jamais ; Discord c'est bien beau, mais ce n'est pas la même chose. On a créé un tournoi de Pictionary en ligne (moi je n'y avais jamais joué), avec plein de gens, on s'est retrouvés à sept cents, avec plein de gens qu'on ne connaissait pas. C'est devenu un lien avec des gens de Malakoff qu'on ne fréquente pas réellement en dehors de ces confinements. »*

Être avec quelqu'un dans une grande maison

Vivre le premier confinement avec ses parents, dans une maison assez vaste où il a accès à un jardin satisfait pleinement Quentin: *« J'ai mesuré ma chance, parce que j'avais des potes qui vivaient à cinq dans un trois-pièces dans un petit immeuble. Dès le début je me suis dit : 'Voilà, j'ai un cinq-pièces où on n'est plus qu'à trois depuis que mes sœurs sont parties, forcément je suis bien'. Je pouvais aller voir mes parents, être avec quelqu'un... J'avais une grande maison où je pouvais changer de pièce, une terrasse, le jardin que je n'ai pas utilisé, juste une ou deux fois, très peu de temps, pour prendre l'air, pour me mettre au soleil – comme j'habite une cité il n'y a pas de soleil pendant très longtemps –, mais dans le jardin je n'avais rien à y faire, je ne pouvais pas être sur l'ordi, alors... Mais de pouvoir me dire que je pouvais être dehors sans attestation, c'était quand même bien. »*

À l'issue de la première semaine, ses parents reprennent leur activité professionnelle. *« La première semaine, personne ne travaillait, chez moi. Puis mon père a commencé à donner ses cours en ligne, le matin principalement. Il est professeur de lycée, il travaillait en ligne à la maison ; et ma*

mère travaille pour la Mairie, donc elle aussi était d'astreinte. Elle a commencé à travailler la deuxième semaine, et le reste du temps elle était en télétravail. »

Aucune tension ne marque les relations familiales pendant le confinement, ce que Quentin explique par le fait que ses parents et lui vivent à des horaires différents et bénéficient chacun de leur espace : *« Mes rapports avec mes parents n'ont pas spécialement changé pendant le confinement, mais c'est peut-être grâce au fait que mes sœurs avaient déménagé, qu'on était à trois dans cinq pièces, on pouvait être chacun à un coin de la maison, sans s'entendre, sans se voir : ma mère travaillait en bas, mon père travaillait dans la chambre en haut et moi j'étais dans ma chambre aussi, ce qui fait qu'on ne se marchait pas les uns sur les autres, on n'avait pas l'impression d'être tout le temps forcément ensemble. Mais j'étais content d'être avec des personnes à qui parler... On n'a rien fait de particulier ensemble, mais dans ma famille on regarde les informations en mangeant et puis on débat dessus, il y a toujours eu ça. On a beaucoup de jeux de société, mais on n'y a pas beaucoup joué. Mais on avait aussi une différence d'horaires, moi je vivais la nuit, mon père le matin, ma mère dans la journée. Je les voyais en début d'après-midi quand je quittais ma chambre ;*

sinon je ne les voyais qu'au repas, le soir.. On était décalés, on aurait pu ne pas vivre ensemble, mais c'était parfait, ça nous a permis d'éviter tout conflit. Je suis très têtu, aussi je me serais forcément disputé avec ma mère si on avait été toujours ensemble. On avait cet espace, malgré tout, et aucun de nous n'était totalement confiné. Mon père, je pense, l'a plus mal vécu, déjà du fait qu'il ne maîtrise pas trop les ordinateurs : ses cours en ligne, pour lui, c'était vraiment une douleur ; et puis comme il devait faire ses cours en ligne, il n'a pas eu beaucoup de moments de sortie. »

Travail volontaire

Après les quinze premiers jours de confinement, Quentin recommence à travailler lui aussi sur base du volontariat : *« Ça c'était pour les premiers quinze jours, puis on a été réquisitionnés. Ce n'était pas tout à fait un réquisitionnement, on y allait sur base du volontariat. Je me suis proposé, mais pas les deux premières semaines, parce que j'avais envie de vacances. Mais à la troisième semaine, je me suis dit que c'était mieux que j'aie quelque chose à faire avant de m'ennuyer trop chez moi. Parce que moi, en tant qu'animateur, je n'ai pas de travail à faire chez moi, je ne peux que jouer, me divertir, et tout ça, ça peut vite tourner en rond. Surtout*

que le travail, c'est aussi du contact social... J'ai travaillé deux semaines, puis une semaine où je ne travaillais pas, une autre où je travaillais, ça alternait. »

À Malakoff, seules deux écoles sont ouvertes pendant le confinement. Quentin rejoint un établissement scolaire qu'il ne connaît pas : *« Il n'y avait que deux écoles dans la ville qui étaient ouvertes, une tout en haut et l'autre tout en bas de Malakoff, les animateurs se relayaient. Je n'étais pas dans la même école que d'habitude, et ce n'étaient pas non plus les mêmes enfants, vu qu'on n'avait que les enfants de militaires, de médecins, de policiers et du personnel soignant. On avait très peu d'enfants... J'ai commencé à travailler pendant les vacances scolaires, c'était à l'école Paulette-Nardal, pas du tout dans mon secteur et avec une équipe que je ne connaissais pas, sauf ma directrice. C'était un peu perturbant, d'ailleurs, d'entendre d'un côté 'Confiniez-vous chez vous' et de l'autre qu'on réunisse autant d'animateurs et d'enfants venant d'endroits différents. »*

Normes et règles à l'école

Les conditions de travail de l'animateur scolaire ne ressemblent pas à celles qu'il connaissait jusque là – il y a des règles à respecter et le nombre d'élèves est minimal alors qu'en règle générale, les animateurs sont en sous-effectif : « *Il y avait une ambiance pesante, parce qu'on découvrait les nouveaux protocoles sanitaires, toutes les normes à respecter, ce qui compliquait la tâche ; le masque, au début, j'ai trouvé ça très gênant, je me sentais étouffer ; mais quand on le porte tous les jours, dix heures par jour, on s'habitue vite ; on travaillait en équipes réduites avec très peu d'enfants, c'était vraiment une ambiance très particulière : se retrouver à quinze dans une cantine faite pour accueillir cent à cent trente personnes... Les horaires aussi avaient complètement changé : au lieu de travailler de onze heures à dix-huit heures trente, je n'allais travailler que le matin de huit heures à midi, ou que l'après-midi. Après une semaine où je m'étais levé pour démarrer à huit heures, c'était un plaisir de me retrouver en pause et de me lever tard. Je ne suis pas du tout matinal, mais j'ai choisi de travailler en partie le matin pour être avec ma directrice, pour être un peu plus à l'aise... Les enfants n'avaient pas du tout école, c'était du centre de loisirs. Alors qu'en général on est en*

sous-effectif avec de très grands groupes d'enfants, et là d'un coup on se retrouve à trois animateurs pour quinze enfants, donc je suis passé d'un groupe de quarante à un groupe de huit. Du coup, même avec les normes, c'était facile. Pour l'animation, c'était cent fois mieux. Je pouvais même m'adapter à ce que les enfants avaient envie de faire. Je ne sais pas comment les enfants, eux, ont pris ça ; moi, enfant, je préférais être noyé dans la masse. Le problème, dans un plus petit groupe, c'est quand tu ne t'entends pas avec quelqu'un... »

Sur les normes mises en place dans les écoles, Quentin porte un avis mitigé : *« Le métier n'a pas spécialement changé, à part un peu plus de normes. Il y avait plus de choses à faire, mais ça ne changeait pas la nature de ce qu'on faisait... Avec les enfants, il y avait des règles qu'on ne pouvait pas appliquer, comme la distanciation de trois mètres, moi je ne l'ai jamais mise en place dans mon groupe d'enfants. Déjà, idéologiquement, je trouve ça très moyen. On a juste mis en place une distanciation entre groupes d'enfants, ce qui réduisait un peu le choix des salles, les mouvements. Ce qui a changé aussi, c'est que les parents, en maternelle, ne rentraient plus dans l'école, ils étaient devant la porte, ils attendaient leur enfant, ils repartaient. Il y avait moins de contacts parents-animateurs. À part ça, il y avait déjà énormément de normes*

existantes dans les écoles pour nous protéger. On se lavait déjà les mains tout le temps... J'ai eu l'impression que la manière dont les choses étaient mises en place, ce n'était pas bien fait. En maternelle on nous mettait des normes impossibles à réaliser, par exemple la distanciation entre chaque enfant, mais en même temps on nous laissait des groupes d'enfants plutôt importants, on n'augmentait pas nos moyens d'animation. En réalité on nous demandait de faire plus, mais vu qu'on nous compliquait la tâche, le risque était juste d'en faire moins ! Donc ça ne marchait pas... Au travail, l'équipe était plus divisée, car on s'occupait de groupes qui n'entraient jamais en contact, du coup on était moins proches les uns des autres dans mon équipe, je connaissais moins les petites sections de cette année que celles de l'an dernier parce que je les ai moins vues. »

Pendant tout le reste du confinement, Quentin travaille régulièrement si bien que l'impression de confinement reste légère jusqu'à l'annonce du premier déconfinement : *« Quand je quittais le travail, j'en profitais pour faire un petit tour de skate plutôt que de rentrer directement, j'allais monter un peu pour prendre la grande descente et rentrer jusqu'à chez moi. Mais d'autres sorties, je crois que je n'en ai pas fait. J'ai plutôt bien respecté le confinement, parce que tout le monde le respectait et aussi*

peut-être parce que je n'avais pas l'occasion de ne pas le respecter. Si mes copains m'avaient dit : ' Allez viens, on sort ! ', je serais sorti. Mais dans les moments où je travaillais, ça changeait tellement peu de chose pour moi. J'aurais dit oui sans problème, je ne sentais pas de réelle différence. »

Déconfinement : les potes au parc Léon Salagnac

Dès l'annonce du déconfinement, son premier réflexe est toutefois d'aller retrouver ses amis en chair et en os dans un parc de la ville : *« Je ne me souviens pas du moment où a été annoncée la sortie du confinement, mais je me souviens du moment où j'ai eu le droit de sortir. Tout de suite je suis allé retrouver deux potes au parc Salagnac, là-haut ; on a pu se retrouver, discuter, se voir en vrai. Moi j'avais déjà repris le travail, c'était après ; pas de pique-nique ni apéro parce que je devais quand même me coucher tôt pour aller bosser le lendemain. Cette fin de confinement, en dehors du fait que j'ai pu revoir mes potes, mon rythme n'a pas changé, j'avais déjà repris le travail. Ma vie a continué comme ça... Mais je n'ai jamais été vraiment confiné... »*

La politique de la peur ?

Bien que la maladie touche plusieurs de ses proches, le discours des autorités le laisse sceptique tout au long du premier confinement : *« Ma tante, mon oncle et mes deux cousins ont tous eu le Covid, et même mon neveu, qui venait de naître, l'a eu aussi. Rien que des formes bénignes, mon cousin a perdu le goût et l'odorat pendant deux semaines, puis c'est revenu. Rien de grave... Par rapport à la maladie, j'étais sceptique au début. Je n'ai jamais cru que c'était comme une simple grippe, mais je n'ai jamais cru non plus, et même aujourd'hui, que c'était aussi dangereux que ce que les médias veulent en dire, ils essaient de faire dans la politique de peur. Et j'estime que ça a été très dangereux de faire ça, de faire paniquer la population, il y avait plein d'autres moyens de faire. »*

Les vacances d'été, l'oubli du Corona

Dès le début du mois d'août, il part en vacances dans l'idée que la pandémie est maîtrisée : *« Cet été je suis parti en vacances. En juillet, je travaillais encore ; je suis parti au mois d'août, un peu isolé sur une île – juste en face d'un des plus grands clusters de France justement, Quiberon ! J'étais*

sur l'île de Houât pendant une semaine. Sur cette île, c'est assez compliqué de mettre en place les restrictions sanitaires. Pendant ces vacances, j'ai oublié le Corona. Il y avait des soirées, les masques n'étaient obligatoires que dans le centre-ville alors qu'il y avait beaucoup de monde... J'ai vécu comme s'il n'y avait pas le Coronavirus. Ensuite, j'ai fait une semaine à Fontainebleau, perdu dans la forêt, avec des copains. À nouveau, pas question de Corona, on était isolés. Moins chez moi ; mais chez mes amis il y avait quand même cette idée qu'il fallait encore faire attention. »

Couvre-feu, loi martiale ?

À la fin du mois d'août, Quentin s'installe comme c'était prévu depuis plusieurs mois dans l'appartement où habitait une de ses sœurs qui avait déménagé avant le premier confinement. A peine a-t-il repris le travail que tombe l'annonce du *couvre-feu*, un terme qu'il trouve inadéquat et une mesure qu'il soupçonne de recouvrir d'autres desseins que la lutte contre la pandémie : *« J'ai recommencé le travail et puis le couvre-feu est tombé, à peine une semaine après. Le mot couvre-feu, ça me fait penser à la loi martiale. J'ai l'impression qu'on utilise des mots pour paralyser, prendre le contrôle de notre État en passant outre la démocratie, en créant un*

“conseil de défense” pour prendre des décisions sans rendre de comptes à personne. Ça me fait vraiment penser à l’armée qui prend le contrôle. J’ai trouvé que c’était vachement bien joué de déclarer un confinement et pas un couvre-feu pour le deuxième confinement, parce que c’est bien parlé, c’est bien dit ; parce que s’ils avaient dit couvre-feu il y aurait eu des révoltes par rapport à la privation de libertés, tandis que le mot confinement... Le couvre-feu ne valait que pour le soir et les week-ends, l’idée c’était de bloquer tout le temps hors-travail. Si on disait aux gens : On vous force au couvre-feu, vous n’avez le droit qu’à aller au travail, ils se seraient révoltés, alors que là... Je pense qu’il y a une crise réelle et dangereuse, mais qu’elle est totalement utilisée, déformée, et qu’elle leur sert à faire passer... On voit bien qu’ils n’ont aucun problème à faire passer l’âge légal de la retraite à 63 ans, à faire passer leurs lois. »

Deuxième confinement, ce qui reste, ce qui change

Interrogé pendant le deuxième confinement, Quentin évoque d’abord une situation semblable au premier confinement et sa crainte que les annonces autour de la pandémie continuent d’attiser les peurs et

que les mesures prises servent à justifier une privation de liberté, voire même une mainmise sur le débat démocratique : *« Actuellement, pour moi c'est pareil, je travaille tous les jours, je vois des gens au travail, dans la rue, partout : je n'ai pas l'impression qu'on est vraiment confinés. J'ai l'impression que c'est la même chose. Pour faire mieux passer le confinement, on dit que c'est un couvre-feu ; mais en réalité on est quand même en confinement en dehors du temps de travail, on nous dit juste : "Allez travailler... rentrez chez vous." Moi, ça m'énerve, j'ai l'impression qu'on utilise des prétextes, cette peur qu'on a créée auparavant, pour faire de la privation de liberté, pour faire passer des lois entretemps à l'Assemblée. »*

Il note dans les comportements des changements infimes dont les gens ont trop peu conscience : *« Ça a changé les rapports humains. Dans la rue, par exemple, quand on se croise, on garde beaucoup plus ses distances. Dans le petit escalier qui mène chez moi, on attend toujours qu'une personne passe en sens inverse, alors qu'il y a la place pour se croiser. Ce sont ces petits trucs-là qui changent un peu, on fait un peu plus attention. »* Ce qui ne l'empêche pas de respecter les mesures-barrières, notamment le port du masque : *« Le masque, je le porte tous les jours au travail, il n'y a pas de raison que je ne le porte pas ailleurs. »*

Le principal changement pour lui, c'est que désormais, il vit seul, ce qui n'est pas anodin pour le cadet d'une famille de trois enfants : *« Le deuxième confinement, je le passe seul. C'est plus douloureux, je pense que j'aurais plus souffert des quinze premiers jours pendant le premier confinement si j'avais été ici tout seul. J'ai grandi dans une famille de cinq, avec quarante cousins, avec toujours du monde chez moi ; alors quand il n'y a pas de bruit, quand c'est tout calme, je me sens vraiment seul. Déjà hors temps de confinement c'est difficile, mais alors là ne voir personne qui vient chez moi, c'est assez bizarre. Du coup je mets souvent de la musique sur mon enceinte pour qu'il y ait un petit bruit de fond. Et je suis encore beaucoup plus sur Discord... »*

Pendant ce deuxième confinement, le recours de Quentin aux jeux en ligne est d'autant plus intense qu'il habite seul et que le premier confinement a été l'occasion de créer une communauté virtuelle entre des joueurs de Malakoff et de certaines communes voisines : *« Pareil pour ce deuxième confinement, on a créé un jeu diffusé sur Twitch, la deuxième édition va avoir lieu cette semaine. Tous mes potes qui ne travaillent pas parviennent à s'occuper en créant ces événements. Franchement, ils sont très chauds, moi je participe mais je ne*

crée rien. Et aussi on a eu des retours aux anciens jeux auxquels on jouait quand on était plus petits, par exemple Minecraft, on s'est tous remis dessus, on a créé notre serveur où on se retrouvait tous les soirs ; et on avait toujours le Vocal connecté. Du coup, pendant ce deuxième confinement, on a recréé le lien avec des gens de Malakoff, on s'est rendu compte qu'on avait ça en commun, et du coup ils se sont réinvités dans les discussions. Ça c'était assez drôle, ce deuxième groupe de personnes qu'on ne connaissait presque pas est venus au fur et à mesure se rajouter à nous, on a pu créer des choses tous ensemble, et maintenant on joue tous ensemble. C'est des gens que je ne connais de rien du tout, qui ont cinq ou six ans de plus que moi, et qui sont d'ici de Malakoff, ou de Vanves, pas loin. Du coup c'est drôle que ce groupe se soit créé à un moment où on ne pouvait pas sortir ! »

La sortie du deuxième confinement permettra peut-être à ces jeunes qui se sont retrouvés sur Discord, de se rencontrer en vrai, mais rien n'est moins sûr, comme si les mondes virtuel et réel ne pouvaient coexister : *« Il n'y a pas vraiment eu d'envie de les rencontrer physiquement, parce que je n'ai pas besoin d'aller voir de nouvelles personnes, j'ai mes copains, ça me va bien. Je suppose que quand tout sera fini, s'il y a de grandes soirées à Malakoff, on se verra. Jusqu'ici on s'est parlé, on se parlera*

peut-être encore plus dans l'avenir ; on fréquente les mêmes univers déjà, c'est ça qui nous a rapprochés, on vit au même endroit, on est sensiblement de la même génération, on connaît des personnes en commun, à voir... »



21 novembre 2020



Louise, 6 novembre 2020

Louise

, 32 ans, célibataire, est peintre, artisan-créatrice et art thérapeute. Nous la rencontrons fin novembre 2020 dans l'atelier mis à sa disposition depuis la mi-septembre à Malakoff où elle réside depuis plusieurs années.

Ce mot « confinement » m'angoissait, il évoquait le contrôle.

Le mot « confinement » inspire d'emblée à Louise un sentiment de crainte et d'oppression : *« Le mot 'confinement', je ne me souviens pas du moment exact où je l'ai entendu pour la première fois mais tout de suite, j'ai eu peur. Ce mot m'angoissait, il évoquait le contrôle. Le contrôle sur ma vie par d'autres. Oui, le confinement, c'est le contrôle plus que l'enfermement... J'ai eu peur de la violence que ça pouvait susciter entre les êtres. Que tout ça dégénère, qu'il n'y ait plus d'humain. J'ai pleuré, j'ai pleuré sur ça... Cela a duré une semaine, j'étais dans une sorte de gouffre... Ce n'est pas le virus lui-même que j'ai craint, mais les conséquences psychologiques sur les gens... Les premiers jours, je me sentais trop oppressée pour rester seule. La solitude me faisait peur. Et même si je suis familière d'une certaine solitude commune à beaucoup d'artistes, cette période au début m'a bouleversée. Alors j'ai pris quelques affaires et je suis allée me*

réfugier chez mon ami. On s'est dit qu'on n'allait pas rester tout seuls pour affronter ça. Je dis 'ça' parce que on ne savait pas trop ce que c'était. »

Le bruit de la machine à coudre, couplé aux gammes de piano

La décision de Louise d'aller partager l'appartement de son ami de longue date – qu'elle appelle aussi son âme sœur – nécessite quelques ajustements quotidiens, notamment sur le plan sonore : *« Chez lui, c'était plus grand que chez moi. Mais il est pianiste et son piano quart de queue prend beaucoup de place. En plus c'est difficile de s'isoler dans son appartement et il a continué à donner ses cours de piano par visioconférence. De mon côté, j'avais répondu à l'appel lancé par la Mairie de Malakoff pour réaliser des masques et je passais des heures sur ma machine à coudre. Alors le bruit de la machine, couplé aux gammes du piano : c'était un brouhaha permanent, mais aussi une belle musique partagée, co-crée. Nous étions là, déjà acteurs d'un quotidien qu'on nous imposait un peu... Heureusement, après, mon ami s'est acheté un casque... »*

Dans l'appartement où elle est confinée, l'espace auquel Louise s'attache en particulier est celui de la cour intérieure, pas seulement parce que cette cour garantit un accès au dehors mais parce qu'elle est un lieu possible d'échanges sociaux : *« Ce qui était bien, c'est la cour intérieure. On pouvait être dehors, c'était un luxe. Sans l'accès à cette cour, j'aurais eu le sentiment d'étouffer. J'installais une table dans la cour, parfois même la machine à coudre. Mais la semaine où il a fallu fabriquer le plus de masques, il a plu... On avait cette chance de pouvoir s'attabler ensemble plusieurs fois par semaine avec les voisins, discuter, il y avait de la vie. »*

Libertés dans le cadre

Au premier sentiment d'angoisse et de tension, succède assez vite la décision de faire quelque chose de ce cadre imposé, d'y chercher une certaine liberté, d'y mettre en œuvre une créativité qui se déploie aussi bien sur le registre artistique que dans le domaine altruiste de l'aide à autrui et de la solidarité sous diverses formes. Cette détermination se traduit par l'adoption de ce que Louise appelle une « recette du jour », à savoir un emploi du temps au jour le jour, partagé entre tout ce qui consiste à *prendre soin* d'elle-même et des autres : *« L'angoisse passée, je me suis dit : c'est un cadre qui m'est imposé. On a plein de*

cadres autour de nous. Celui-là, c'est le cadre de la Covid-19. Qu'est-ce que je peux faire pour me sentir libre à l'intérieur de ce cadre? Comment vivre autrement dans ce cadre? La chose la plus marquante pendant le premier confinement, c'était la question des limites : limites géographiques, limites du discours, limites personnelles... Explorer les capacités d'inventivité pour déborder des limites : c'est devenu une sorte de challenge. D'accord je ne peux pas faire de courses tous les jours, alors je vais voir comment faire autrement, faire avec, inventer. Cette créativité au quotidien m'a permis de tenir. Nous avons tous ces possibilités créatives...

Je me suis inventé une « recette du jour », c'est-à-dire une façon de vivre chaque jour de confinement. J'ai pris soin de moi : yoga tous les jours ; et j'ai tenté un jeûne de trois jours aussi. Je me suis même laissé pousser un mono sourcil, signe d'un renoncement à l'image de la femme-magazine dictée par l'extérieur et surtout, preuve du déplacement de mes limites. C'est incroyable qu'il faille attendre de ne plus voir personne pour tenter l'expérience du naturel. Avec mon ami, nous nous sommes mis au chant. J'ai revu d'anciennes séries comme Les frères Scott que je regardais adolescente, ou Mad Men. Je me suis donné le temps de préparer des plats du terroir, du chou farci par

exemple, ou encore de la brioche, une tarte aux fraises vegan pour l'expérience. Et pas un jour n'a passé sans que j'explore la possibilité de réaliser avec ce que j'avais une composition artistique, un dessin, un collage...

Cette façon de reprendre la main sur son quotidien s'accompagne chez l'artiste d'une certaine défiance envers le pouvoir : *« Récupérer une part de liberté pouvait passer par des choses anodines comme les podcasts. Avec les podcasts, tu choisis ce que tu vas écouter. C'est moins agressif que les actualités. Tu n'es plus noyé sous une cascade d'informations que tu n'es pas capable de comprendre, surtout qu'un jour, c'est une chose et le lendemain une autre... Et que la peur ambiante est attisée par des mots tels que : 'Nous sommes en guerre'. Dans mes « recettes du jour », il y avait aussi des façons de contourner les barrières : je me faisais plusieurs attestations par jour, je débordais du temps autorisé. Pour la distance d'un kilomètre, je n'ai jamais vérifié si c'était un peu plus, un peu moins. Je restais dans les alentours.*

Pendant toute cette période, je me suis dit qu'on ne pouvait pas compter sur « le plus haut », mais que des tas de gens proposaient des solutions concrètes. J'ai été portée par les belles choses qui se sont passées dans la ville, entre citoyens :

coudre des masques, appeler trois fois par semaine un réfugié qui n'avait plus ses cours de français pour qu'il pratique la langue. C'étaient des associations de Malakoff qui organisaient ces actions bénévoles. Les élans de solidarité, on les voyait partout sur les réseaux sociaux, mais c'est dans les pratiques quotidiennes qu'on pouvait être solidaire, par exemple en allant chercher des plats à emporter dans les restaurants proches. Tout ça a contrebalancé la peur que je ressentais au début du confinement.

L'essentiel est la capacité de rebondir, de s'adapter. J'aime ça. Finalement, le temps de ce confinement, j'en ai fait quelque chose : je l'ai fait fleurir. Dans le cadre imposé, j'ai cherché le juste milieu entre résistance et responsabilité. C'est le 'faire avec' qui est important. Je ne veux pas dire que toute révolte est inutile mais il faut aussi savoir remodeler les choses pour y trouver un équilibre. Il y a une part d'acceptation et une part de révolte, les deux fonctionnent ensemble. »

Un autre rapport à l'espace et au temps

Pendant le premier confinement, Louise rentre pour de courtes périodes chez elle où elle est seule. C'est dans ces moments-là qu'elle fait l'expérience d'un tout autre rapport au paysage urbain, à ses infimes détails, et au temps : *« Le confinement a bouleversé mon rapport à l'espace, au temps. Quand je rentrais pour quelques jours chez moi, j'aimais faire le tour de mon quartier, seule, à la nuit tombée. Le silence m'a marquée, un peu comme une retraite pour me retrouver. La nuit est propice à la quiétude et surtout j'avais peu de chance d'avoir à faire aux « représentants du cadre ». Le jour, j'éprouvais de l'émerveillement à voir fleurir les fleurs. Les couleurs, c'était la vie. Même les pâquerettes sur les pelouses. C'est vrai que Malakoff est une ville très fleurie. De même, mon rapport au temps a changé. Je n'étais plus sur un temps construit en fonction de l'extérieur, mais sur un temps intime. Au fil des semaines, mon rythme s'est étiré, élastifié. »*

La perspective de l'après

Le premier confinement saisit Louise à un moment de sa vie où elle s'apprête à déménager dans un lieu plus grand et où les conditions de son travail artistique sont en passe de s'améliorer grâce à l'accès à un atelier. Le confinement suspend d'un coup le mouvement où elle s'engageait, d'où l'importance pour elle de se projeter dans cet après, de le préparer en puisant dans les ressources créatives qui sont les siennes : « *La perspective de l'après me tenait à cœur. Quand le confinement a commencé, je me préparais à déménager dans un appartement HLM de presque quarante mètres carrés avec vue sur le ciel, sans vis à vis. Pendant le confinement, je me suis rendue presque tous les jours à vélo dans ce nouveau lieu pour refaire les peintures, l'ameublement. J'ai eu l'idée de peindre une fresque sur un mur de la pièce principale. Bien sûr j'y passais plus d'une heure : c'était une transgression, sans nuire à personne. Cet « atelier du confinement », c'était ma façon de ne pas rester passive, de récupérer une capacité de décision, le goût de la liberté aussi. »*

Le confinement n'a toutefois pas d'incidence directe sur son travail car elle est alors au chômage ; toutefois, il exige qu'elle mette en place des ateliers d'art-thérapie en ligne : « *Sur le plan professionnel,*

le confinement n'a pas été une cassure nette. En dehors de quelques cours de dessin à Montrouge et des ateliers d'art-thérapie à Malakoff, j'étais au chômage. Les ateliers d'art-thérapie, je les ai proposés en ligne, ce qui a aussi exigé de la créativité. »

Ce qui m'a manqué le plus

Trois impossibilités – celle de voir sa famille, celle de prendre un verre en terrasse et celle de rencontrer d'autres sourires – ont particulièrement pesé pour Louise : *« Ce qui m'a manqué le plus dès le début du confinement, c'est la possibilité d'aller prendre un verre en terrasse. J'aime être en terrasse : je me sens appartenir à une ville, à un paysage. Je vois la vie. Été comme hiver, je suis en terrasse. Aucun apéro Skype ne peut remplacer ça. Je ne vais pas en terrasse pour picoler, mais pour voir le monde...*

De ne plus voir les visages, mais rien que les yeux, j'en ai ressenti une vraie tristesse. Les masques, ça n'empêche pas uniquement de parler : ça nous enlève cette beauté que l'on peut côtoyer dans la vie de tous les jours et qui vient du sourire. Cette partie basse du visage où l'on peut retrouver le pentagone, porteur des proportions dorées...

Ma famille aussi me manquait, m'inquiétait. Les échanges familiaux, réduits aux réseaux sociaux, ont parfois suscité quelques tensions, fait ressurgir des ressentiments. Pour l'anniversaire de ma grand-mère qui fêtait ses 90 ans, on aurait été soixante. Il fallait s'organiser autrement, y aller par familles. C'était des messages à n'en plus finir avec malentendus et incompréhension.

La rentrée d'automne, c'était un peu comme le printemps

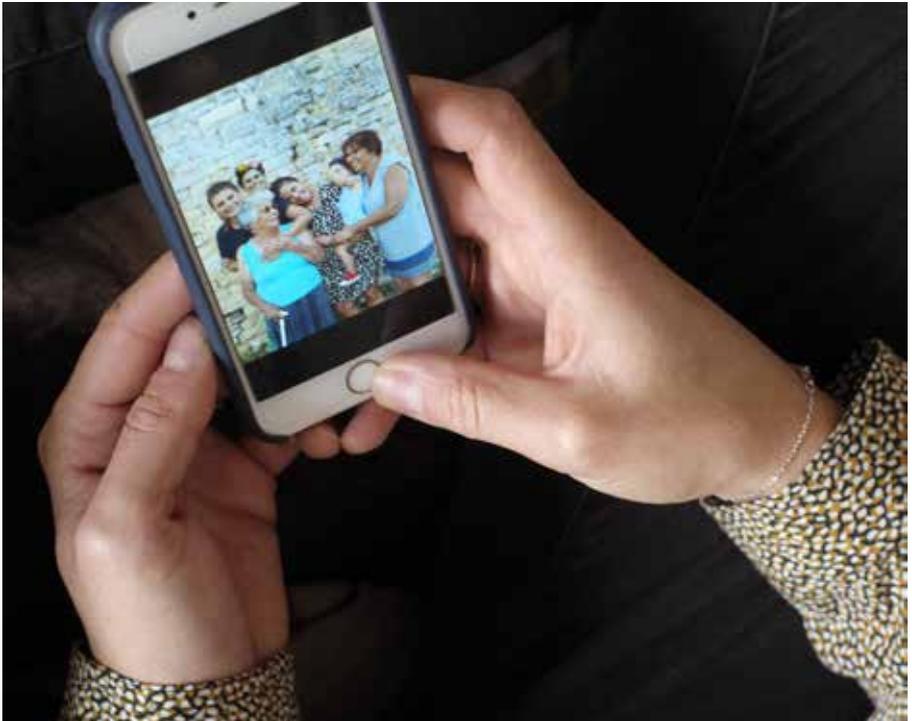
A la fin du confinement, Louise renoue avec un de ses lieux favoris, la terrasse des cafés, mais surtout, elle renoue avec le fil interrompu de son déménagement et du lancement des activités dans son atelier. Ce mouvement est vite coupé par les vacances et les visites familiales. On perçoit combien les trois temps – confinement, déconfinement et vacances – ont été pour elle synonymes d'une période où elle a dû chaque fois renouer les fils de sa vie personnelle et professionnelle, d'où le sentiment d'une parenthèse qui lui fait appréhender la rentrée de septembre comme la période printanière où tous les mouvements qu'elle devait accomplir (résidentiel et professionnel) auraient dû avoir lieu : « *La fin du confinement,*

je l'attendais et la redoutais parce que je m'étais installée dans un nouveau confort, je n'avais pas forcément envie de reprendre le rythme d'avant. Dès la sortie, je suis d'abord allée boire une bière... en terrasse ! Puis j'ai loué une petite camionnette pour mon déménagement ; j'ai repris mes cours de yoga et suis retournée au marché. Je n'ai pas repris les transports en commun avant la fin du mois d'août, sauf pour partir en vacances. Certains de mes ateliers ont recommencé en juin, mais pendant les vacances tout s'est arrêté. Ceci dit, j'étais très occupée à préparer l'ouverture de mon propre atelier à Malakoff : le programme, la communication devaient être prêts pour la rentrée... Pendant l'été, je suis partie dix jours, avec ma famille proche - mes parents, mes sœurs, leurs copains, leurs enfants - voir ma grand-mère dans le Lot. Puis je suis repartie une semaine en Corse chez ma sœur et suis passée à Cap breton, pour voir mon autre grand-mère qui réside en maison de repos et a attrapé la Covid quelques semaines plus tard... Puis je suis rentrée à Malakoff et le 15 septembre, j'ai reçu les clés de mon atelier et j'ai accueilli mes premiers élèves le 20. Cette rentrée d'automne, c'était un peu comme le printemps pour moi. »

Deuxième confinement, l'hiver en septembre

Louise évoque l'annonce du deuxième confinement dans cette temporalité saisonnière bousculée : ce n'est plus le printemps en automne, mais déjà l'hiver, comme un temps *gelé* qui vient à nouveau interrompre le mouvement dynamique qu'elle avait à peine mis en place. Ce temps pétrifié est d'autant plus sensible qu'il est marqué par un deuil : « *Avec le deuxième confinement, j'ai eu l'impression de passer brutalement à l'hiver. J'ai reconnu l'angoisse que j'avais éprouvée, mais elle était atténuée... La différence, c'est que j'habite aujourd'hui dans un espace aménagé par mes soins, où je vis seule. Nous sommes en novembre. Sur le plan personnel, je viens de perdre ma grand-mère. C'est dur de lui avoir dit au revoir dans ces conditions, entourée de protections plastiques... C'est dur, peut-être aussi parce qu'il y a moins de lumière qu'en mars... Je me dis : tu en es capable, tu t'es débrouillée la première fois, tu sais comment faire. Professionnellement parlant, ça roule... On dit que le confinement s'arrêtera le 1^{er} décembre... Moi, je sais que ça va durer plus longtemps. Je ne suis pas dupe, j'ai perdu confiance dans la politique à grande échelle. »*

L'expérience des confinements et couvre-feux a clairement émué la confiance de Louise dans l'autorité politique et a renforcé sa conviction selon laquelle toute cette période, c'est le lien social qui doit avant tout être préservé : *« Le point commun entre toutes ces expériences – premier confinement, couvre-feu, deuxième confinement – c'est la nécessité de préserver les liens, d'en prendre soin... C'est essentiel. »*



6 novembre 2020



Mohammed, 16 décembre 2020

Mohammed

, 33 ans, habite Malakoff depuis sa naissance. Depuis deux ans, il est maître de maison dans la résidence Autonomie Joliot-Curie, au centre-ville de Malakoff. C'est là où nous le rencontrons fin 2020. Il habite un appartement au sein de la résidence avec sa compagne.

L'établissement compte une quarantaine de résidents, autant d'hommes que de femmes, âgés de 62 à 88 ans, une moyenne d'âge autour de 73 ans. Autrefois appelées foyers-logements, les résidences Autonomie sont une formule intermédiaire entre le domicile et l'EHPAD. Elles accueillent des personnes retraitées, isolées mais autonomes, qui souhaitent en général se rapprocher de leur famille. Les résidents sont locataires comme dans un parc locatif classique. La résidence est gérée par la ville (le CCAS), non médicalisée (contrairement aux maisons de retraite) et bénéficie d'une cantine mais pas d'une cuisine sur place. Le personnel est chargé d'aider les résidents à garder leur autonomie et à les orienter, si nécessaire, vers des structures adaptées.

C'était inédit, pour moi comme pour tout le monde

Mohammed se souvient avoir reçu l'annonce du premier confinement lors de l'allocution du Président Macron, le 16 mars. Dans les jours qui précèdent, diverses annonces ont été faites sur la gravité de la crise sanitaire, le Président évoquant dès le 12 mars « la plus grave crise sanitaire depuis un siècle », mais le confinement n'est pas déclaré, sans doute à cause du premier tour des élections municipales qui se déroulent le 15 mars. En écoutant l'annonce présidentielle, Mohammed pressent qu'elle aura un impact direct sur son travail : *« Le premier confinement, je l'ai appris à la télé, par l'allocution du Président. Jusque-là on avait entendu des bruits de couloir disant que c'était déjà le cas dans d'autres pays, on s'attendait à la nouvelle. J'étais curieux de savoir comment ça allait se passer : c'était inédit, pour moi comme pour tout le monde, on n'avait jamais vécu ça avant. J'ai tout de suite mesuré la gravité de la situation, je me suis dit que si on confinait c'est que c'était grave, et puis il y avait tous les chiffres qui tournaient tous les jours... Je ne suis pas trop 'infos', j'essaie de ne prendre que les infos dont j'ai besoin, ne pas me bourrer le crâne avec les chaînes en continu... Je m'attendais à ce qu'il y ait un impact sur mon travail, parce que*

le Coronavirus est particulièrement dangereux pour les personnes âgées et les personnes vulnérables, je savais que des mesures départementales allaient tomber derrière. En général ça se passe comme ça : il y a l'allocution, et juste après le département, qui donne la marche à suivre. Sur le coup, je ne savais pas ce que seraient ces mesures. Je n'ai rien appréhendé, rien anticipé, j'ai vraiment agi à l'instant T en fonction de ce que j'avais à faire, et parce que tout était inédit. »

Le Plan Bleu, dès le lendemain de l'allocution présidentielle

Parmi les mesures mises en œuvre dans la résidence Autonomie pour combattre la pandémie, celles d'un Plan déjà existant en cas de crise sanitaire, le Plan Bleu, sont appliquées en premier par la direction, dans l'attente des mesures départementales : *« Certaines mesures ont été prises de suite par la direction, en fonction du Plan Bleu, un plan sanitaire classique, avec des règles à mettre en place en cas de pandémie ou juste de maladie contagieuse. On a commencé par ces mesures-là. Le Plan Bleu, on l'a mis en place dès le lendemain de l'allocution présidentielle. Il consiste surtout à isoler les gens, faire en sorte qu'ils aillent le moins possible les*

uns chez les autres au sein de la résidence, et les visites de l'extérieur étaient interdites. Un courrier a été envoyé en ce sens à chaque résident... Les mesures départementales sont arrivées une dizaine de jours après, des mesures beaucoup plus strictes, plus cadrées. »

Ce qui a changé avec le Covid

Le confinement nécessite une réorganisation de la résidence, en premier lieu les parties communes : *« Ce qui a changé avec le Covid, la salle de restauration de l'établissement. En temps normal, elle accueille aussi des extérieurs, des retraités, des employés de la ville qui viennent se restaurer ici ou chercher leurs repas à emporter. Avec les nouvelles mesures, ils n'en avaient plus le droit. Toutes ces personnes sont passées en portage, ils se faisaient livrer leur repas, c'est vraiment l'incidence la plus directe. La ville a fait ça gratuitement pendant le premier confinement. Ça représentait une bonne soixantaine de repas par jour. Il y a trois pôles pareils à celui-ci à Malakoff.. Au premier confinement, il n'y avait plus du tout de repas sur table, seulement du portage ; on avait un contact privilégié avec Intermarché, qui pouvait faire des livraisons à domicile le lendemain de la commande, sans montant minimal d'achat ;*

ça c'était super, beaucoup de gens en ont profité... Sinon toutes les activités ont été annulées : de la danse, du chant, des séances télé ; même des activités que les résidents mettent en place entre eux, comme le jardinage, tout ça a totalement sauté... Pendant le premier confinement, on n'avait plus aucune activité. On n'a pu maintenir que deux ou trois petites choses pendant le deuxième confinement... »

Le travail quotidien de Mohammed change avec le confinement, dès lors qu'en tant que maître de maison, il est contraint d'effectuer des tâches supplémentaires visant le respect des règles sanitaires : *« Au quotidien, dans mon travail, il y avait beaucoup plus de désinfections à faire. Les mesures départementales imposaient deux désinfections par jour et par étage dans les parties communes, ça c'était une charge de travail en plus... Il y avait aussi une mesure département qui consistait à tenir un registre de sortie des gens. Chaque fois qu'une personne descendait, il fallait demander où elle allait, si c'était une nécessité absolue ou pas, bien noter l'heure du départ et du retour. Bien sûr on ne faisait pas ça en temps normal... »*

Pendant toute la période de confinement, Mohammed travaille la semaine ainsi que le week-end, ce qui n'est pas son rythme habituel : *« Sur le plan professionnel,*

je travaillais tous les jours, alors que normalement je ne bosse pas le week-end. Là il fallait tenir le registre des sorties. En semaine j'avais des collègues pour me remplacer, mais le week-end il n'y avait personne, j'avais l'impression de bosser tout le temps... Le télétravail, je ne l'ai pas connu. Que ce soit vis-à-vis des résidents ou de ma hiérarchie, il fallait assumer pas mal de choses, j'étais personnellement très fatigué pendant cette période. Ce n'est pas que j'étais fatigué physiquement, mais mentalement : tous les jours à rassurer les gens, à leur expliquer ce qu'on mettait en place pour eux, sans cesse justifier nos mesures. Avec la directrice de l'établissement, on n'arrêtait pas de répéter que c'étaient les mesures imposées par le département... »

La résidence Autonomie n'a compté aucun cas pendant le premier confinement, sinon les règles auraient été plus drastiques encore : *« Pendant le premier confinement, on a eu un cas-contact. On a eu très peur, mais non, rien. Parce que s'il y a un cas de Covid, les mesures départementales exigent un confinement de toute la structure. »*

Ce qui m'a le plus affecté, c'est les résidents, leur stress...

Mohammed note très vite le désarroi des résidents qui souffrent de voir leur quotidien bouleversé et ne comprennent pas – ou parfois refusent de comprendre – les mesures : *« Entre ce qui est dit dans une allocution et les mesures à appliquer, il y a souvent des nuances que les gens ne comprennent pas forcément, c'était assez éprouvant. On essayait d'expliquer que les mesures étaient faites pour les protéger, mais ce n'était pas forcément compris dans ce sens-là, ils avaient l'impression d'être fliqués... Un jour, parce qu'il y avait beaucoup d'abus, que les gens ne respectaient pas du tout le confinement, on a pris la décision avec la direction d'appeler la garde urbaine, qui est allée sonner chez les personnes qui revenaient trop souvent dans le registre des sorties, qui sortaient tous les jours pour une raison différente. A ce moment-là il y a eu beaucoup de tension avec les résidents, ce qui a ajouté du stress au confinement... On connaît tous des personnes âgées, elles ont leurs petites habitudes, une vie très rythmée, et le Covid venait tout bousculer, c'est ça qui était compliqué à vivre... Dans une résidence Autonomie, les gens ont accès à beaucoup de choses, comme l'accompagnement administratif par exemple, mais cette*

fois, ils avaient des nouvelles règles à respecter, de nouvelles obligations, ils étaient plus surveillés : le registre, l'interdiction d'inviter des gens de l'extérieur, et ça c'était beaucoup pour eux, ça leur cassait le rythme quotidien... Ce qui m'a le plus affecté c'est vraiment les gens, les résidents, leur stress. Je faisais éponge à ce stress, j'essayais de relativiser, de positiver un peu, d'expliquer quand ils demandaient : Qu'est-ce qu'on a le droit de faire ? Qu'est-ce qu'on ne peut pas faire ? »

Le manque de compréhension du sens même des règles et gestes barrières crée une réticence à les respecter : *« Respecter les règles, les gens ne le faisaient pas automatiquement. À la limite, ça je l'ai remarqué, comme c'était interdit, ils le faisaient encore plus, c'était hallucinant. Je me revois dire à une dame : 'Non, ne sortez pas, Madame...' Et elle : 'Non, j'ai envie de sortir, je sors !' »*

Aux changements pratiques dans le quotidien de la résidence, s'ajoute pour Mohammed une prise en charge émotionnelle des résidents qui ne saisissent pas le sens des mesures qu'on leur impose : *« Dans mon travail, je fais souvent office de confident, mais pendant la période de confinement, ils me confiaient les effets qu'ils ressentaient, leur tristesse de ne pas voir leurs enfants, de ne pas pouvoir sortir, leur colère : 'on ne comprend rien,*

on n'a le droit de rien... ' Pour leur répondre, je consultais souvent le site du gouvernement avec les dernières infos et je m'appuyais aussi sur les documents que le département nous envoyait tous les quinze jours, avec les protocoles à suivre. »

Entre l'angoisse et la colère des résidents, le responsable de la résidence compose comme il peut :
« Certains résidents étaient beaucoup plus nerveux que je ne l'aurais pensé, plus fragiles par rapport à ce qu'on les prive de leur liberté. Je ne pensais pas que ça les toucherait autant, j'aurais cru qu'ils se diraient : 'C'est la vie, puis c'est tout...' En fait non, beaucoup étaient énervés, dépressifs, moroses, à répéter qu'on vivait un moment compliqué, une époque pas facile... Je me souviens d'une résidente qui a eu une crise d'angoisse ; je suis monté, je lui ai demandé comment ça allait, s'il fallait appeler les secours... Beaucoup sont tombés dans une forme de colère. Je me souviens d'un autre résident qui – ce qui est rare – m'a fait sortir de mes gonds : tous les matins, il vomissait son mécontentement et me prenait pour un punching-ball. Chaque fois que je le croisais, il disait : 'C'est la prison ici, on n'a le droit de rien faire !'... »

Afin de rassurer les résidents dont une des principales sources de stress est d'être coupés de leur famille,

Mohammed les familiarise le plus possible avec l'utilisation des applications Skype ou Whatsapp sur les réseaux sociaux. Ici aussi, il n'hésite pas à s'investir à titre personnel : *« On a aussi mis en place des visio avec les familles... Les échanges par Skype ou Whatsapp, il arrivait que ça passe par mon propre téléphone ; car il y a des personnes qui sont pour apprendre Internet, le pratiquer, mais d'autres qui sont complètement fermées et ne reconnaissent même pas la facilité que ça peut apporter... C'était en fonction des demandes, nous on affichait que c'était possible, comme pour les courses et tout ce qu'on avait mis en place. Il y avait aussi des personnes équipées d'un smartphone, d'une tablette ou d'un ordinateur et qui avaient juste besoin qu'on les aide à installer l'application, alors j'allais chez elles pour le faire. Souvent il fallait leur réexpliquer, ça prenait beaucoup de temps... »*

Prendre l'air dans le jardin

Un des espaces de la résidence est particulièrement investi pendant le confinement : le jardin. Mohammed note qu'une certaine convivialité s'est installée dans ce lieu, y compris entre résidents qui ne se côtoyaient pas jusque-là. Paradoxalement, le confinement a créé dans cette résidence une nouvelle forme de sociabilité : *« L'avantage dans cette résidence, c'est que*

tout le monde pouvait sortir prendre l'air dans le jardin sans avoir besoin d'une attestation et sans devoir rendre des comptes à la personne qui tenait le registre. Les gens sortaient, il faisait beau. Ils ne s'asseyaient pas l'un à côté de l'autre, les bancs n'étaient pas accessibles, ils étaient entourés de rubalise... C'est peut-être le seul point positif de ce confinement : des gens qui ne se parlaient pas, qui ne se croisaient pas forcément (parce qu'ici chacun fait sa petite vie de droite à gauche), tout d'un coup, ils se parlaient, échangeaient sur la situation actuelle, ils étaient contents de partager le jardin... Certaines personnes se sont rapprochées, sont même devenues amies alors qu'avant elles ne se connaissaient pas ; c'est le cas de deux dames que je connais bien. Et d'ailleurs, depuis, beaucoup se sont investis pour rendre le jardin encore plus joli, avec des fleurs, de petites plantations. C'est devenu un peu plus convivial. Avoir ce jardin, c'était le point positif, vraiment cool ! On a vu la différence avec l'autre résidence de Malakoff, où il n'y a pas de jardin. »

J'étais plus préparé pour le deuxième confinement

Pour le premier confinement, Mohammed note l'importance de la cohésion de l'équipe en charge de la résidence, et de l'écoute mutuelle dans une situation que personne ne maîtrise : *« On n'était pas préparés à cette situation. Avec ma directrice, qui est présente sur place le lundi et le mardi (le jeudi et le vendredi elle est dans l'autre résidence), on échangeait énormément, elle est très ouverte à la discussion. En dehors de la directrice, on n'est que deux membres du personnel dans la résidence, moi-même et ma collègue Nicole. On avait une réunion par semaine en visio, justement pour recueillir les ressentis et évacuer un peu tout ce qu'on avait contenu pendant toute la semaine. J'ai eu la chance d'être bien accompagné, à défaut d'avoir été bien formé. »*

Selon Mohammed, l'absence de malades dans la résidence tient aussi à l'assiduité du personnel à rappeler sans cesse les règles et gestes barrières : *« Si on n'a eu aucun cas, c'est peut-être aussi parce qu'on était là, Nicole et moi, à toujours répéter de bien respecter les gestes barrière dans toutes les parties communes, y compris les ascenseurs. »*

L'expérience du premier confinement fait progresser les pratiques professionnelles du responsable de la résidence : « *En tout cas, moi qui ne suis là que depuis deux ans, il y a des choses que j'ai dû apprendre pendant cette période : mettre du cadre, de la distance, pour éviter trop de proximité avec les résidents. Avant, instinctivement, quand une personne se présentait dans ma loge, je lui disais : ' Qu'est-ce qu'il vous faut, je vous écoute' ; et l'autre répondait : 'J'ai un problème avec la CAF, est-ce qu'on peut aller sur mon compte ?' Et moi, je le faisais tout de suite. Maintenant je propose un rendez-vous à la personne, je lui demande de descendre avec ses papiers, j'ai réalisé que c'est plus efficace de se poser comme ça plutôt que de devoir faire plusieurs choses à la fois. Ça je l'ai appris pendant le premier confinement. »*

Cet apprentissage sur le tas a bénéficié à la gestion du deuxième confinement à l'automne 2020 « *J'étais plus préparé pour le deuxième confinement, je n'en étais plus à répondre à la seconde, dans l'urgence... Maintenant je suis plus cadré et ainsi plus productif et plus efficace pour les gens. »*

Fin du confinement ne voulait pas dire fin du Covid

L'annonce du deuxième confinement ne surprend pas le personnel de la résidence : « *Le deuxième confinement, on s'y attendait, c'était prévisible d'après les chiffres. D'après le département, ça allait peut-être même s'aggraver en termes d'interdictions. Mais cette fois j'étais beaucoup moins stressé. Le premier confinement a été vraiment plus dur que le second. Il n'y avait pas de registre, c'était moins prenant, les gens étaient libres de respecter ou non le confinement. Au premier confinement, on s'est rendus compte que notre rôle n'était pas celui-là, ce n'était pas de les fliquer, l'atmosphère après était devenue trop lourde.* »

Toutefois, il reste des problèmes de compréhension de la part des résidents, ce qui n'est pas sans les mettre en danger : « *Pour le second confinement, on a autorisé les résidents qui habitent ici au sein même de l'établissement à venir se restaurer à la cantine, on appelait les gens un par un, on les aidait un par un à descendre. Mais la fin du confinement ne coïncidait pas avec la fin des mesures départementales : la fin du confinement ne voulait pas dire fin du Covid, et ça les gens avaient du mal à le comprendre. Les visites étaient toujours*

interdites. On avait trouvé un compromis : les visites pouvaient avoir lieu dans les parties communes, sur rendez-vous, les résidents prévenaient à l'avance du moment de l'arrivée de leur famille... Le week-end, comme il n'y avait pas de personnel pour surveiller, les visiteurs montaient pour voir leurs parents. Moi, après le confinement, je n'étais plus à la loge le week-end, je restais chez moi. Il y avait pas mal de visites le week-end, ce qui est dommage, parce que les visiteurs ne se rendaient pas compte qu'il fallait protéger les résidents... Au deuxième confinement, les visites étaient toujours problématiques, mais les gens étaient moins stressés, moins nerveux, moins tristes : ils sortaient. »

La période de vacances est venue rajouter dans la résidence des règles qui, globalement, ont été respectées : « *Des résidents sont partis en vacances, sauf qu'au retour ils devaient présenter un test négatif de moins de trois jours. C'était très compliqué de faire passer le message aux personnes qui étaient parties à l'étranger, qui n'étaient pas joignables, qui sont rentrées avec un test fait à l'aéroport qui n'était pas vraiment valable, alors de retour à la résidence ils étaient obligés de refaire un test. C'était 'Restez chez vous, on ne sait jamais...'* »

Améliorer son intérieur

Discret sur ce que le Covid a changé dans sa vie personnelle, Mohammed se permet juste de noter « *rythme chamboulé avec ma conjointe* », « *On ne se voyait plus ; elle ne bossait pas le week-end, moi je travaillais.* » Déçu de ne pouvoir sortir, Mohammed se montre attentif au respect des règles : « *On a beaucoup l'habitude de sortir, d'aller au restaurant, de se promener... Là on ne sortait que pour aller à la boulangerie... Personnellement, je voulais respecter le confinement, pour que ça tienne... Les choses que je faisais hors-confinement, c'est vraiment que je ne pouvais plus les faire pendant. Pendant le confinement, il y en a qui se sont trouvés un hobby, qui se sont mis à la peinture. Moi j'ai juste un peu bricolé, j'ai refait toute ma salle de bains. J'ai refait la déco de ma chambre, aussi, j'ai mis du jonc de mer au sol. Comme on était souvent à la maison, c'était une satisfaction : l'idée d'améliorer son intérieur.* »

16 décembre 2020



Isabelle, 5 décembre 2020

Isabelle

, 52 ans, est psychologue clinicienne. Divorcée, mère de deux enfants – Anouk, 14 ans, collégienne et Antoine, 18 ans, en classe de Terminale au moment du premier confinement – elle habite depuis 2015 un pavillon dans le quartier nord de Malakoff, près de la Porte de Châtillon. C’est là que nous l’avons rencontrée en décembre 2020.

Les dernières fois avant de rentrer en prison

Dans les derniers moments qui précèdent le confinement, Isabelle évoque le deuil de ce qu’elle nomme *le collectif* et la perspective d’enfermement que représente pour elle le confinement : « *Je me rappelle être allée au restau le samedi midi, pour en profiter, puis à un cours de Qi-Gong, me disant que ce serait la dernière fois, pour le collectif. Et pareil pour le restau, je savais qu’après c’était mort. C’était la dernière pizza avec quelqu’un. On sentait que les gens se préparaient, il y avait un sentiment de fin du monde. Au Qi-Gong, on s’est dit que le prof était un peu fou de nous faire pousser le “Ah” final. À la fin de chaque séance, il y a un moment de rassemblement où tout le monde se tient par la main, on pousse ce cri pour se lâcher un*

peu : Ah ! C'était le samedi après-midi. On l'a fait, mais on savait déjà qu'il fallait faire gaffe, ne pas trop se toucher ; et le samedi soir tout était fermé. Personne ne portait encore de masque, les gens étaient juste un peu à distance. Mais on n'était pas encore dans cette mentalité de confinement, pas encore dans les stocks de PQ ou de nourriture... Et puis, j'oubliais, le dimanche avant le confinement, je suis allée à Meudon, marcher avec une copine ; on s'est dit que ça allait être la dernière fois qu'on pouvait marcher dans les bois... Voilà toutes les 'dernières fois' un peu pathétiques, avant de rentrer en prison. »

À ce moment-là, Isabelle a déjà pris conscience de la gravité de la pandémie, surtout grâce à une amie vivant sur un autre continent, alors que la maladie fait déjà des ravages dans d'autres pays européens, comme s'il fallait ce détour pour réaliser le danger qui menace en France : *« La première fois que j'ai entendu parler du Covid, c'est par une amie française, très inquiète et qui vit... en Inde ! Elle voyait cette maladie arriver à Delhi et me disait : 'Vous êtes cinglés, vous les Français ! Regardez ce qui se passe en Italie, et vous êtes encore en train de vous balader.' On n'était pas confinés du tout et complètement inconscients du danger, alors qu'on voyait ce qui se passait de l'autre côté des Alpes.*

Cette conversation a été un moment de prise de conscience, mon amie était vraiment angoissée. »

C'est médiéval de confiner tout le monde

A l'annonce du confinement, c'est un sentiment d'incrédulité et d'angoisse qui saisit Isabelle : *« Le confinement, la première fois que j'en ai entendu parler, c'était à double détente : d'abord un jeudi, puis le samedi (12 et 13 mars 2020, ndlr). Le jeudi, c'était un copain, militant, un peu informé de la politique, qui m'a dit : 'Ils sont à deux doigts d'annuler les municipales du dimanche.' J'étais incrédule, je me disais : 'On ne peut pas annuler ainsi les élections.' Le soir même, les élections n'étaient pas annulées, mais il y avait une première salve qui parlait de confinement, je crois que c'était Macron ; le jeudi, c'était aussi la fin de l'école au collège. Puis, le samedi, il y a eu les précisions du Premier Ministre Édouard Philippe... C'est par les médias que j'ai appris la nouvelle, via les annonces à la radio sur France-Inter. Mon sentiment ? Un peu d'angoisse, je me disais 'Comment on va traverser ça, comment on va devoir s'y coller ?' J'avais des représentations inquiétantes, car j'avais vu des reportages sur la Chine, le verrouillage total que*

ça avait été pendant des mois et des mois. Là, je crois qu'ils nous vendaient le truc pour quelques semaines, donc la pilule passait mieux. Pas d'angoisse au début, la question était : 'Comment on va vivre ça ? Ce sera jouable, mais chiant...' Ce mot "confinement", ça m'a fait un peu le même effet que "couvre-feu", la notion d'un état de guerre ; en plus Macron avait dit 'Nous sommes en guerre', il avait vraiment dramatisé. C'était donc un état d'exception et de privation de liberté, un état de guerre. »

S'informant à diverses sources – radio, presse écrite, milieu professionnel – Isabelle est vite rebutée par l'information essentiellement quantitative sur la pandémie, et choisit de se fier à ce qu'elle expérimente sur ses lieux de travail : *« Je suis très radio et puis, je suis abonnée au Monde, à Mediapart... Et puis j'avais des avis de médecins... Assez vite, je ne me suis plus informée au jour le jour. Ça m'a beaucoup saoulée le décompte des cas... Après quand on travaille dans un Centre de santé, on voit vite la tournure que ça prend. J'avais une petite idée du moment où le pic a été atteint et du moment où on a amorcé la décrue : à l'hôpital, ils commençaient à fermer les unités. On a fini avec une seule unité Covid et la vie a repris. Et puis notre dispositif (dispositif d'accueil des familles covid, voir plus loin) s'est terminé. C'était bien ! »*

De même que l'information exclusive et sans cesse réitérée sur le nombre de contaminations et cas covid ne lui semble pas adéquate, Isabelle déplore la façon dont les mesures ont été prises pour enrayer la pandémie : « *L'histoire des masques c'était vraiment grotesque... La gabegie que ça a été ! On commençait à diffuser des vidéos de Hong-Kong et d'ailleurs qui montraient des gens avec des masques dans la rue... Enfin, moi je travaille avec des médecins et ça nous faisait doucement rigoler, ces masques dans la rue... C'est pour la pédagogie peut-être, mais ça n'a absolument aucune utilité... Et puis je trouvais que les mesures étaient assez moyenâgeuses : c'est médiéval de confiner tout le monde. Après c'est mon côté un peu pinailleur, un peu gaulois... Mais ça me saoulait de ne pas pouvoir faire ceci ou cela. »*

Comment s'organiser puisqu'on ne peut plus voir nos patients ?

Le confinement bouleverse rapidement les conditions de travail d'Isabelle, psychothérapeute de métier, mais elle poursuit son activité professionnelle : « *Je travaillais dans deux structures différentes, un centre de santé municipal à Fresnes, et ce qu'on appelle un CAMSP (Centre d'Action Médico Sociale Précoce),*

un centre de santé pour des enfants porteurs de handicap de zéro à six ans, à Ivry. Et donc ce sont deux équipes et deux fonctionnements qu'il a fallu faire évoluer. Au CAMSP, il y a eu deux cas de Covid dans l'équipe. D'un côté, les instructions de l'hôpital étaient de continuer à venir pour maintenir le service public, et de l'autre, on nous a très vite interdit de voir les patients. Il a fallu une dizaine de jours pour que l'hôpital s'aperçoive que c'était délirant de travailler comme ça, et nous pour qu'on se réorganise. La question concrète, c'était : comment s'organiser puisqu'on ne peut plus voir nos patients ? Il a fallu se réinventer une manière de travailler, c'est-à-dire au téléphone, en visio, prendre des tours de garde de ceux qui venaient sur les lieux.

A Fresnes où je fais des thérapies, j'ai continué à voir mes patients pendant une dizaine de jours, ils avaient envie de venir, de sortir de chez eux ; mais après, c'était une question de responsabilité. Au bout d'une dizaine de jours, j'ai décidé de ne plus y aller physiquement parce que j'avais peur de mettre en danger mes patients. Il n'y avait pas d'instructions très claires. Des médecins ont continué de travailler là-bas, et d'autres personnels... J'ai pris la décision un peu toute seule, ce n'était facile de me dire non je les prends au téléphone. Mais plusieurs de ces patients n'étaient

pas en très bonne santé, j'avais peur de les mettre en danger...

Avec les patients que je suis en thérapie depuis longtemps, on a tous continué par téléphone, sauf quelques-uns qui n'ont pas souhaité, dès le début... C'était nouveau de travailler comme ça. Certains patients se sont sentis libérés de travailler par téléphone, d'autres ont été complètement inhibés, n'ont pas appelé, et donc ceux-là se sont enfermés deux fois plus.

Les enfants sont les premières victimes du confinement

Pendant le confinement, la psychologue se sent particulièrement démunie au centre de santé pour enfants handicapés où elle travaille à Ivry : « *Pour les enfants, ça a été très compliqué. On a des enfants autistes, trisomiques, d'autres qui souffrent de problèmes neuro-développementaux. Ce sont des enfants qui sont déjà compliqués pour les parents. On était vraiment plus dans le soutien, dans l'appui, presque le maternage, et puis une espèce de guidance parentale... On a créé des ressources numériques, on a organisé quelques visio, mais on a surtout appelé les parents... On a fait un petit*

livret pour donner des bonnes pratiques, des repères, par rapport à la question des écrans par exemple, et aussi pour éponger un peu des angoisses que l'on sentait poindre un peu partout... Je pense que ça a très peu servi dans le fond. Les gens avaient autre chose à faire. Moi, j'ai été extrêmement inquiète pour les enfants que l'on voit habituellement, et qui sont handicapés... »

Isabelle exprime aussi de la colère vis-à-vis des mesures qui ont touché les enfants pendant le confinement, en particulier les enfants handicapés : *« Je suis en colère d'avoir vu fermer des services... Je trouve que les enfants sont les premières victimes du confinement, et pas que les enfants handicapés. C'est une catastrophe de les avoir déscolarisés, de les avoir mis face à face avec les parents, les violences ont explosé. Nous, ce qu'on a pu mettre en place, c'est juste palliatif. Il y a des listes d'attente monstrueuses. Il y en avait déjà au CMP (Centre Médico-Psychologique, ndlr) et CMPP (Centre Médico Psycho Pédagogique, ndlr) : si on veut inscrire un enfant, c'est 18 mois d'attente ! Comment on peut faire attendre un enfant qui souffre ? Déjà la psychiatrie en France est noyée, mais la pédopsychiatrie c'est une urgence encore plus grande ! Ce sont les adultes de demain. Donc voilà une grande préoccupation. »*

Le bilan du suivi des familles d'enfants handicapés pendant le confinement n'est toutefois pas totalement négatif : *« Il y a des familles pour qui ça s'est très bien passé, qui étaient très contentes. Et des enfants qui ont fait des progrès, par exemple du fait que le père était davantage présent, certains enfants ont vraiment décollé, et ça c'est plutôt satisfaisant. Il n'y a pas eu que des situations dramatiques. Certains parents ont redressé la barre, ne fût-ce que sur l'usage des écrans notamment grâce au guide qu'on a diffusé et ce qu'on a pu en dire. Mais ça reste difficile car il y a de grands écarts dans la manière dont le confinement a été vécu... Je pense que ça nous a rapprochés des familles qu'on a suivies, ça a permis qu'après on puisse les revoir rapidement. On a gardé un lien d'appui... Il reste que dans nos pratiques, le confinement a changé beaucoup de choses et c'est toujours le cas avec les mesures de sécurité qui sont lourdes et qui restreignent nos conditions de travail. D'habitude on fait des petits groupes d'enfants, il y a des consultations, donc c'était et ça reste très différent. »*

Accueillir les familles des patients Covid

Alors que les malades de la Covid augmentent dans les hôpitaux, les soignants se trouvent démunis sur les façons d'accueillir les familles tout en veillant à limiter au maximum les risques de contamination.

Appelée par un grand hôpital en banlieue parisienne, Isabelle participe à cette tâche délicate qui consiste à accueillir les familles qui rendent parfois visite à un proche en fin de vie, et à épauler l'équipe des soignants tenue de faire appliquer les gestes barrières : *« J'ai été appelée à travailler à l'hôpital intercommunal de Créteil, dont ma structure dépend, pour accueillir les familles des patients Covid. C'était un tout autre travail : rencontrer des hygiénistes, parler de ce qu'on avait le droit de faire, de comment procéder. Puis j'ai fait des permanences d'accueil des familles qui venaient rendre visite à leurs parents quand il y avait une aggravation, voire un décès. J'étais volontaire pour rejoindre la maison-mère. L'unité de CAMSP à Ivry est une antenne de Créteil... Il y avait plusieurs dispositifs mis en place, un pour les soignants, un pour les étudiants en médecine qui avaient un peu de mal à gérer tout ça et donc un pour accueillir les familles des patients Covid... »*

Les psychologues ont commencé à mettre des choses en place, notamment pour l'accueil des familles Covid qui devaient rester à distance au moment où leurs proches avaient le plus besoin d'elles. Beaucoup étaient en fin de vie dans les unités Covid. Je n'ai pas initié l'accueil des familles Covid mais on a très vite dit qu'il ne fallait pas s'occuper que des personnels soignants, le problème c'était les malades et puis les familles ; à un moment, tout l'hôpital est devenu Covid, il y avait cinq unités Covid pleines, ils avaient même préparé une sixième unité qui finalement ne s'est pas ouverte... C'était assez satisfaisant de se dire que l'on était dans un lieu où c'était possible, où les familles pouvaient retrouver leurs proches moyennant ce dispositif d'accueil qu'on a tenu... Mais c'était surréaliste aussi : ce groupe d'accueillants pour les familles à l'entrée de l'hôpital – un hôpital quasi désert, où il n'y avait que des malades du Covid, cinq unités d'une vingtaine de lits. C'était le dispositif de soins au niveau national : l'hôpital public était Covid, et les cliniques prenaient en charge les autres patients. Même y aller, certains dimanches, dans cet hôpital désert, avec personne dans les rues, c'était surréaliste.

Les premiers dispositifs étaient accessibles en ligne pour les soignants, mais ça a très peu

fonctionné, parce que les soignants étaient sur le front et quand ils rentraient chez eux ils avaient envie de faire autre chose qu'appeler des psychologues au téléphone pour parler de leur journée. Selon moi, ce n'était pas eux qui étaient prioritaires, mais bon... Ce n'est qu'au bout de trois semaines qu'une réflexion a eu lieu autour des familles, et au bout d'un mois, j'assurais une ou deux permanences par semaine, parce que le reste de mes activités continuait. »

Avant de commencer ses permanences d'accueil, Isabelle se renseigne sur les risques qu'elle-même encourt et elle suit une formation : *« Comme j'ai eu un cancer il y a quelques années, j'ai d'abord dû me renseigner pour savoir si je n'étais pas à risque. Mon oncologue m'a dit que mon système immunitaire était bien, j'ai pu aller faire la formation d'hygiène, parce qu'on était aussi responsables de notre propre protection. »*

La psychologue évoque avec pudeur la charge émotionnelle du dispositif d'accueil à l'hôpital : *« Il fallait à la fois assurer un accueil humain et protéger les familles, par exemple habiller ceux qui entraient dans les unités Covid afin de libérer les soignants de ce poids-là, de ne pas en rajouter. C'était intense, il fallait bien faire attention, les accompagner dans les unités, les libérer après, permettre*

cette transition, que ce soit un peu balisé pour eux, qu'ils puissent se repérer dans l'hôpital, pouvoir parler, déposer, quand ils voyaient des proches pour la dernière fois... On avait un certain nombre de problèmes par rapport à ce qui était permis et pas permis, combien de proches dans la chambre... Il y avait des débats dans l'équipe. Je me rappelle d'une situation complexe où toute une famille est arrivée pour un monsieur très âgé... On n'a pu laisser entrer dans la chambre que l'épouse, puis son fils. Les petits enfants voulaient le voir quand même... Alors on a fait le tour de l'hôpital pour qu'ils fassent coucou par la fenêtre à leur grand-père, même si ce pauvre homme, sans doute, n'a rien pu voir. C'était important, pour toute la famille, de se dire qu'elle avait pu dire au revoir. »

L'imaginaire de cette maladie-là, qu'on ne voit pas.

Par son expérience professionnelle, Isabelle est familière des contextes d'accueil des patients et de leurs proches dans les hôpitaux, mais les situations auxquelles elle est confrontée dans le cadre de la pandémie sont inédites : *« Cette pratique d'accueil, ce n'était pas nouveau pour moi : j'avais pratiqué les soins palliatifs, notamment en réanimation. Ce*

dispositif n'était pas révolutionnaire, c'était dans le fil de ce qu'on sait faire, pas vraiment une pratique de psy, mais une pratique d'accueil, comme on peut faire dans des lieux où j'ai travaillé, donc ça m'était assez familier. Par contre, ce qui faisait toute la différence de l'approche, c'était le Covid lui-même.

Il y avait tout ce contexte, l'imaginaire de cette maladie-là, qu'on ne voit pas, les fantasmes que ça génère. On avait toutes ces règles sur ce qui était permis ou pas permis dans les chambres... Il y avait des débats dans l'équipe, sur les risques qu'on fait courir aux autres. Être sûrs par exemple de bien nettoyer la canne d'une personne âgée qui sort de la chambre d'un malade... Je n'avais jamais fait ça de ma vie, ce n'était pas insurmontable mais il fallait vraiment faire gaffe. »

L'action à laquelle elle se consacre modifie la perception qu'Isabelle a de la maladie : *« Je me souviens avoir eu peur, mais je suis passée à travers. J'ai changé de position par rapport à mon angoisse, il y a eu une traversée... Je me suis beaucoup questionnée là-dessus. Je pense que c'était ma réaction à l'angoisse. En fait je me sentais mieux... Après, on peut démystifier. Ce n'était plus seulement mon imagination, mais des représentations concrètes et puis une caisse à outils, à savoir ce qu'il fallait*

faire comme mesures d'hygiène, de protection, etc. Je me rappelle de cette baudruche qui s'est dégonflée. Au début, la peur que j'ai éprouvée, avec les hygiénistes, les équipes de soins palliatifs qui nous briefaient... Je me disais : 'Qu'est-ce que je fais, est-ce que c'est responsable par rapport à mes enfants qui sont encore jeunes...' Et puis j'avais eu cet antécédent. Je me suis très bien remise, mais je me demandais si je n'étais pas un peu cinglée quoi ... Et puis, ça s'est très vite dégonflé. C'est devenu quelque chose d'ordinaire, quelque chose dont on sait se protéger. »

Finally, c'est plutôt le sentiment d'inutilité, de ne plus savoir comment travailler, comment me positionner qui me déstabilisait... Ce n'est peut-être pas énorme ce qu'on a apporté mais pour nous, ça a été utile ! Enfin pour moi, ça a été vachement utile de pouvoir apporter une petite contribution pour un truc auquel je croyais profondément. J'y allais un jour par semaine. Ça me heurtait vraiment que des gens meurent comme ça, seuls, j'ai tout de suite adhéré énormément à ce projet-là. »

Et son expérience d'accueil des « familles Covid » à l'hôpital la place presque en porte-à-faux de ses autres collègues quant à la peur suscitée par la maladie : « *Quand j'ai retrouvé mon équipe d'origine,*

ça a été compliqué parce que j'étais un peu passée de l'autre côté, et moi je n'avais plus du tout peur du Covid, ce qui n'était pas le cas des autres membres de l'équipe. C'était le fait d'avoir été appelée dans une autre équipe, détachée, d'avoir fait partie d'un autre environnement... »

Le poids d'angoisse

Pendant la durée du confinement, Isabelle poursuit ainsi ses engagements professionnels, les habituels sous une autre forme, et les nouveaux liés à la pandémie. Cette possibilité de poursuivre lui apparaît comme une chance : *« J'ai continué à travailler tout le temps à l'extérieur, j'ai toujours pu sortir, je me suis toujours sentie un peu privilégiée... Au final, sur plusieurs semaines, j'ai continué à sortir trois ou quatre fois par semaine, et le reste du temps à m'installer ici à mon cabinet pour faire des consultations au téléphone ou des visio.*

Aucun de ses proches ne contracte le virus, mais bien quelques uns de ses collègues à l'hôpital... Le fait d'avoir côtoyé la maladie pendant tout le confinement sans que quasi personne dans son cercle immédiat ne soit atteint, la questionne : *« C'est très étonnant. Il y a eu un cas. Un copain de mon âge a été vraiment salement malade, hospitalisé un jour ou deux ; on*

a été inquiets pour lui mais il a très bien récupéré, rien de très grave. Mais personne dans ma famille par exemple, ce qui reste un peu étrange comme impression, parce que dans les lieux où j'ai travaillé, beaucoup de gens étaient touchés. »

Elle ne ressent qu'après le confinement, la fatigue particulière de son activité : *« Pour moi c'est dans l'après-coup que je me suis rendue compte du poids que ça avait été. Parce que sur le coup, je me suis toujours sentie privilégiée : salariée, habitant dans des conditions confortables avec un petit espace extérieur dans lequel on pouvait manger avec les enfants, autorisée à sortir, à travailler. Je n'ai pas mesuré les soucis que je me faisais pour mes enfants, pour les enfants que je vois d'habitude, pour les familles en difficulté, je n'ai pas mesuré les risques personnels que je prenais. C'est après-coup que je me suis aperçue du poids d'angoisse que ça avait été, de tous les réaménagements que ça avait exigés. Au mois de juin, j'étais épuisée. C'est pour ça que je suis partie en vacances. Normalement à Pâques, je pars aussi une semaine... En juin, j'ai vraiment senti la fatigue. »*

Tout reste restreint

Les conséquences de la pandémie et des mesures-barrières prises pendant le confinement affectent durablement le contexte professionnel où travaille Isabelle: « *Nos pratiques se sont alourdies de tout un tas de mesures de sécurité. On n'a pas encore retrouvé les salles de consultation d'avant. Tout reste restreint, par exemple dans l'usage des jouets, on passe notre temps à dire aux enfants : 'Tu ne peux pas prendre ce jouet-là !' On est très limités dans nos possibilités. Maintenant on a une blouse blanche. Moi je n'avais jamais porté de blouse blanche. Ça met à distance quand même ! Tout à coup je deviens le médecin, ça crée des choses, une autre image... Il y a une grande désorientation. Récemment, on a fait une consultation conjointe avec une pédopsychiatre avec qui je travaille. On s'est retrouvées dans une salle qu'on ne connaissait pas parce qu'on avait réduit le nombre de salles pour mieux les nettoyer. Il y avait moins de jouets dedans que dans notre salle ; on a dû se mettre pieds nus, en blouse blanche avec un masque... Moi, j'étais complètement perdue. Je me suis dit 'Qu'est-ce qu'on fait ?' Un sentiment de perte de repères... Je pense que ça affecte les gens d'une manière différente, diffuse... Moi, ça m'a un peu désorientée, je me sentais en colère, mais ça*

doit être comme ça pour beaucoup de gens. C'est un après-coup du premier confinement. Dès qu'on se retrouve devant d'autres frustrations, c'est plus difficile, il y a un effet d'accumulation. »

Toutefois, Isabelle voit un point positif au nouveau contexte professionnel imposé par la pandémie, notamment en termes d'invention de nouvelles pratiques : *« Le travail d'accueil des familles, ça m'a enrichie de multiples manières. Et puis c'était intéressant de réfléchir avec d'autres psy sur ce qui avait changé dans nos pratiques du fait de l'usage des téléphones, des visio. »*

On a eu ces petits rituels-là

Dans le quotidien personnel d'Isabelle, les Whatsapp apéros entre amis deviennent rapidement des jalons incontournables : *« On avait déjà un groupe Whatsapp, donc on a basculé vers des rendez-vous apéro avec les copains. On les a mis en place assez rapidement, à partir du deuxième samedi de confinement... On se retrouvait le samedi midi, le samedi soir et le dimanche. On mangeait quasiment tout le temps avec le même groupe de copains ou de familles, à telle ou telle heure. Le samedi midi on était tous à se retrouver : mon amie à Delhi, une autre en Espagne, une autre à Lyon,*

d'autres à Toulouse, à Annecy... On était tous ensemble, c'était marrant. C'est un groupe de potes important. On voyait les gamins aussi. Avec mon fils et ma fille, on essayait d'attraper le beurre sur la table de l'autre, ça marche bien en termes de convivialité. Et puis le samedi soir, c'était un autre groupe, trois familles avec lesquelles on fait de la rando. Des amis, des enfants aussi. Un repas ensemble, ça pouvait durer parce que du coup vous préparez à manger avec l'ordinateur à côté, vous le trimblez ici et là. Je me revois dans la cuisine en train de couper les radis et de dialoguer avec les copains. On a eu ces petits rituels là qui étaient assez structurants, aidants... Avec les enfants. Maintenant, eux, ils en ont marre. Ils n'ont plus envie d'entendre parler de visio. Mais moi ça m'a aidée, j'ai bien aimé. »

Le manque le plus sensible qu'éprouve Isabelle pendant le confinement, est précisément lié aux relations amicales qu'elle associe en premier à la liberté : « *La liberté, les copains, voir des gens, les cinémas, les sorties, les théâtres, enfin la vie quoi, vraiment, c'est ce qui m'a manqué !* »

Sur le plan familial, le confinement n'a pas particulièrement changé, intensifié les liens : « *Je ne suis pas sûre que le confinement ait redéfini quoi que ce soit sur le plan familial. Les liens ont continué, il y*

avait le sentiment de vivre une épreuve ensemble mais à distance. Chacun ne vivait pas forcément la même chose que nous ici... J'ai de la famille dans le sud et ils étaient tous dehors... Je crois que ça a un peu éloigné mes parents... On les a moins vus... J'ai passé tout le confinement à essayer de les connecter à Face Time, j'ai échoué, c'était l'enfer : une fois, je les voyais mais sans les entendre – impossible de connecter le micro – et une autre, je les entendais sans les voir... Non, ça a foiré. Mais on les avait au téléphone plus que d'habitude. On a plus appelé pour prendre soin de notre entourage. Je me suis posé la question d'aller les voir. Ils habitent Angers. J'aurais pu prendre le train et cocher la case 'visite à une personne vulnérable' sur l'attestation. Finalement, on ne l'a pas fait. Mais ça n'a pas changé les choses de façon durable... » Ce sera après la fin du confinement qu'Isabelle et ses deux enfants rejoindront de la famille dans le sud de la France.

Ce qui a surtout changé, c'est d'avoir les enfants à la maison

Dans sa vie quotidienne, c'est la présence à la maison de ses deux enfants, 14 et 18 ans, qui représente à ses yeux le plus gros changement, à la fois sur le plan

pratique, et sur le plan émotionnel : *« Ce qui a surtout changé, c'était d'avoir les enfants à la maison et de préparer le repas de midi des enfants tout en n'étant pas là. Surtout des questions de logistique. Ce dont je me suis aperçue au fil du temps, mais pas au début, c'est la charge mentale : est-ce que ça va pour les enfants, tout seuls pendant toute la journée. Antoine je n'avais pas trop d'inquiétude, il avait toujours été assez indépendant ; mais Anouck je me demandais comment ça allait se passer. »*

Le mode d'approvisionnement pour la famille est modifié : *« Je me rappelle avoir fait des courses énormes, deux fois par semaine alors que d'habitude c'est plus au fil du temps. Du coup, il y a peut-être eu moins de dépenses, car plus regroupées. »*

Dans le pavillon où Isabelle habite avec ses deux enfants, chacun a la possibilité d'avoir un espace à soi : *« Je travaillais ici, et eux dans leur chambre. On ne se voyait pratiquement pas sauf aux repas. »*

Mais les deux adolescents ne traversent pas du tout cette période de la même manière. Dès le début, Antoine met le confinement à profit pour se lancer dans de nombreuses activités : *« Il s'est mis à jouer de la guitare, il faisait énormément de sport, il a commencé le russe, il a appris à résoudre un*

rubik's cube les yeux fermés, plein de trucs... Lui, il s'est régalé, il était content, plutôt bien. Il s'emmerdait moins qu'au lycée, il bossait comme il voulait... Chacun a vécu des trucs très différents. »

Le confinement exacerbe les différences et les tensions entre le frère et la sœur : *« Les enfants ont du mal à s'entendre. Ils sont allés chacun vers leurs extrêmes. C'était difficile entre eux deux. Ils mangeaient ensemble le midi. Antoine était en terminale. Il n'a pas bougé, mais il a fait plein de trucs. On allait beaucoup se balader tous les deux. On a bien profité de l'autorisation de balade... Anouck n'est jamais venue. »*

Pendant le confinement, Isabelle ne s'aperçoit pas tout de suite que sa fille décroche peu à peu du programme scolaire : *« J'ai mis du temps à me rendre compte qu'elle ne faisait pas le tiers du travail demandé quoi. En fait elle me disait que tout allait bien, elle ne voulait pas que je m'en mêle... Mais elle ne faisait pas le boulot, après ça a été compliqué, j'ai essayé de la maintenir, je l'ai recadrée pour qu'elle se remette à travailler. »* Mais l'adolescente se referme chaque jour un peu plus sur elle-même : *« Elle était comme coupée de tout. Ça n'a cessé de m'inquiéter, de me peser... C'était plus dans les échanges avec son frère qu'elle devenait tendue. Elle était très susceptible, irritable, surtout quand son frère la vannait. Il y a eu des moments où elle*

a pété les plombs, elle n'était vraiment pas bien. Je ne sais pas comment donner une image synthétique : elle avait du mal. Elle était très sensible, vraiment sombre... mais ça, c'était à la toute fin. L'essentiel du confinement, c'était plutôt sympa, il faisait beau, on mangeait dehors... Il n'y a pas eu de drame, mais c'était lourd... On était plus sur la même longueur d'onde, Antoine et moi. Anouck restait vraiment plus à part. Ah oui, c'est ça que je voulais dire : elle ne racontait plus que des choses qu'elle avait vues sur son écran, elle n'était plus dans la vraie vie, de plus en plus... Je lui demandais : 'Tu as appelé une telle ou une telle ?' Elle me répondait que non mais qu'elles se parlaient quand même par SMS, Whatsapp, sur les réseaux sociaux... Mais elle n'appelait pas les gens pour leur parler. »

La vie confinée d'Isabelle avec ses deux enfants n'est pas vraiment l'occasion de mettre en place de nouvelles pratiques, d'autant que la mère continue de travailler à l'extérieur. Par exemple, la composition des repas ne change guère et les préparations culinaires ne sont pas davantage collectives : « *On a mangé les mêmes choses qu'avant... Quand je n'étais pas là, ils se débrouillaient, ils sont assez grands pour ça, mais ils n'ont pas pris de nouvelles habitudes... Sauf peut-être un peu plus d'autonomie, sauf qu'Antoine en avait déjà pas mal... Ils ont*

à peine fait un gâteau, peut-être deux... Rien de spectaculaire ! »

Les discussions autour de la pandémie n'ont pas vraiment cours : *« On n'a pas vraiment parlé du covid... Les enfants ne se tenaient pas tellement informés. C'était plutôt moi. Ils ne suivent pas tellement l'actualité. Antoine n'était pas trop pressé de retourner au lycée et d'ailleurs il n'y est jamais retourné, son lycée n'a jamais ré-ouvert. Et Anouck suivait ça vaguement, elle s'informait sur les réseaux sociaux, étrangement. Par Instagram, tout ça... »*

Les repas de fin de semaine restent des moments de retrouvailles comme en dehors du confinement : *« Les repas, c'était comme d'habitude, comme les week-ends où on a le temps de se parler. Plutôt ensemble, sauf quand ils (les deux enfants) se prenaient le chou... Mais ce n'était pas tout le temps tendu non plus. Disons qu'il y a eu des moments compliqués, mais globalement ça s'est passé bien... »*

Au minimum tous les jours, faire une balade

L'autorisation de sortie durant le confinement, Isabelle en fait usage quotidien, surtout pour une promenade, avec son fils ou une amie : « *Au minimum tous les jours, faire une balade. Je ne peux pas vivre sans ça. Essayer de s'oxygéner un peu, de marcher, c'était essentiel... On essayait d'aller vers le plus vert possible, la coulée verte (promenade plantée aménagée à Paris et au sud de la capitale le long de diverses voies de chemin de fer, ndlr) qui va vers le parc de Sceaux. On avait cette balade là, sans aller jusqu'à Sceaux quand même. Une balade vers Bagneux, Fontenay-aux-Roses, à la limite, Chatillon... On est allés à Paris aussi, Porte d'Orléans, et même jusqu'à Alesia, soyons fous !* »

Chaque fois, l'attestation est remplie en bonne et due forme, mais pas toujours respectée à la lettre : « *Dans l'esprit, on essayait de ne pas faire n'importe quoi, on a chaque fois rempli le papier... Mais ce n'était pas à une demie heure près. Parfois on ne sortait pas pile une heure, des fois c'était une heure et demie, des fois deux heures...* »

Isabelle se souvient de la façon dont le confinement a changé sa relation au temps et à l'espace, comment

il a créé une frustration due au temps radieux du printemps et à l'impossibilité d'en profiter pleinement : *« Il y avait la perception du vide, le sentiment de l'arrêt, de l'absence de vie, ça oui ! Comme un dimanche tous les jours, un sentiment de dimanche après-midi tous les jours et surtout, un sentiment de gâchis par rapport au temps qu'il faisait. »*

Pour celle qui se déplace souvent à vélo, le changement d'atmosphère pendant le confinement est très sensible : *« Le truc, c'était le silence et la diminution de la pollution. Pour nous, cyclistes, qui sommes très pollués et entourés de bagnoles, quel bonheur ! Pouvoir circuler en vélo, moi qui suis tout le temps à vélo, ça a été génial... Et les pistes cyclables jaunes, ça m'a changé la vie ! Le matin, pouvoir être un peu en sécurité, un peu plus que d'habitude, ça oui ! »*

Ça a été compliqué la remise en route après le premier confinement

Isabelle vit la fin du premier confinement comme *« un immense soulagement »*. Sans surprise, étant donné le manque qui l'a le plus marqué dès le début du confinement, c'est à travers des retrouvailles amicales qu'elle pose un acte transgressif à la fin du confinement : *« Vers la fin du confinement, on a été faire un barbecue avec les copains dans une*

cour à Malakoff. Tout le monde avait des masques mais on était ensemble, dehors, en extérieur, avec des gens qui habitent dans une petite cour. J'avais l'impression de faire un truc de contrebande, clandestin... Mais c'était tellement vital, tellement bon ! Oui, un acte d'insurrection, de résistance... »

Dès le déconfinement, la psychologue propose un repas chez elle et se heurte à certaines réticences : « *Je me souviens de la première bouffe. Dès le premier samedi, il y avait dix personnes à la maison. C'était assez perturbant : pour rassurer tout le monde, j'avais dit qu'on poserait les sacs à tel endroit, qu'on garderait le masque au début, au moins le temps de traverser la maison, puis qu'on mangerait dehors... Et puis des copains m'appellent vers 14h, le samedi, pour dire : 'Tu es sûre ? On ne peut pas aller faire un barbecue à Vincennes plutôt ? Au moins on sera dehors...' En fait, ils flippaient ! Et du coup c'était compliqué pour moi, compliqué de se retrouver. C'était des inquiétudes légitimes, tout le monde n'avait pas le même âge... Comment on refait équipe dans les lieux professionnels ? Comment on refait collectif avec les copains qui ont vécu des choses différentes ? C'était pénible. Comment faire ? Insister pour qu'untel vienne ou non ? Essayer de mettre tout le monde à l'aise mais s'ils font la gueule parce qu'ils ne se sentent*

pas en sécurité ? C'était difficile de trouver la place juste... »

Selon la thérapeute, il fallait trouver une posture tenable : *« Je dirais que j'étais 'responsable-cool'. Je ne sais pas si ça existe sur une échelle des responsabilités. Je dirais responsable sur le fond, plus que sur la forme. Respecter l'esprit des mesures d'hygiène, mais ouvrir ! C'était vital. Le psychique a été complètement ignoré dans le premier confinement, complètement... »*

Elle note que la sortie du confinement n'a pas été facile, il fallait retrouver des repères : *« Ça a été compliqué la remise en route après le premier confinement, la reprise des liens sociaux, les gens avaient peur. C'était très compliqué... on n'a pas repris les choses là où on les avait laissées. »*

La fatigue et la tension accumulées pendant le confinement se font durement ressentir pour Isabelle, surtout sur le plan personnel, dans ce qu'elle a tenté de préserver pour ses enfants : *« Il m'a fallu une semaine, dix jours pour réaliser à quel point j'étais à genoux et je ne pouvais plus me remettre dans l'énergie de repartir. Il y avait eu trop d'ajustements, de mesures à porter, il y avait eu la présence constante des enfants, l'inquiétude pour eux. Leur papa est resté absent et je pense qu'à*

posteriori, ça m'a beaucoup pesé. Prendre les décisions, sentir cette charge uniquement sur mes épaules. Lui, il a très vite dit : 'Ils restent chez toi'. D'accord, je n'étais pas contre mais on n'en avait pas parlé ensemble et je n'avais pas mesuré la charge psychique que c'était de veiller à leur équilibre dans de telles circonstances... Ce n'était pas simple, notamment pour Anouck... Et pas simple pour moi de me demander : 'Est-ce qu'ils vont bien ?' 'Est-ce que je peux travailler ? Je ne peux travailler que si ça va ici...' Enfin toutes ces questions... Et du coup j'étais HS ! »

Aller voir les gens, aller beaucoup au cinéma

À la sortie du confinement, Isabelle reprend peu à peu les activités qui s'apparentent à ce « collectif » qu'elle désigne au début de l'entretien comme ce qui lui a le plus manqué : « *Le Qi-Gong, je l'ai repris assez vite. Ça c'est collectif. Et puis aller courir, aller dans les bois. Et puis aller voir les gens, aller beaucoup au cinéma. Je me rappelle avec qui je suis allée. Si je n'y pense pas ça va me revenir... Je me rappelle de l'émotion de se sentir à nouveau dans une salle de cinéma. Mais je me souviens plus de ce que j'ai vu... C'est ballot, ça va me revenir !* »

La librairie où elle a ses habitudes à Malakoff fait partie des lieux avec lesquels Isabelle renoue aussi rapidement : « *Je suis allée à 'L'îlot pages'. J'avais commandé quelque chose que je n'ai pas pris au final. J'ai acheté autre chose. C'était l'idée de pouvoir y aller, voir un peu ce qu'il se passait, dire bonjour à 'L'îlot pages', une librairie de Malakoff que j'aime beaucoup.* »

Dans les jours qui ont suivi, deux rendez-vous pris à la hâte pour des soins esthétiques : « *L'esthéticienne et puis le coiffeur, c'était un peu plus tard. Je me rappelle m'être dit : 'Je vais chez le coiffeur !' Je m'étais inscrite le premier samedi où ça ouvrait et puis je me suis dit : 'Mais tu n'as pas besoin d'aller chez le coiffeur !' Donc je n'y suis pas allée... C'était plus une question d'envie que de besoin... Par contre l'esthéticienne, ça oui ! Parce que ça manque vachement pour les femmes, c'est un problème quand même... Je trouve que ça devrait faire partie des commerces essentiels.* »

Contents de s'aérer, d'être en vacances

Deux excursions en Île-de-France et une semaine de vacances dans sa famille à Marseille marquent le début de l'été pour Isabelle et ses deux enfants : « *On*

est allés à Versailles, au château ! On se disait qu'il n'y aurait personne, que c'était le moment ou jamais. J'y étais allée il y a très longtemps, Anouck n'avait pas de souvenir. C'était le moment de faire des trucs comme ça, en échappant aux cars de touristes. On est allés deux fois, la première fois dans le parc et ensuite pour visiter les appartements du roi... Début juin, on a eu la chance de pouvoir partir pendant une semaine à Marseille. Ça m'a requinquée, ça a permis la transition vers la suite. Les enfants étaient contents de s'aérer, d'être en vacances, d'être dehors à la piscine, à la mer, c'était bien, c'était nécessaire, surtout pour Anouk. Mais Antoine était bien content d'être dehors aussi. Enfin il n'y a pas eu d'explosion de joie non plus. La plus contente, c'était peut-être moi... Et puis ça a repris encore un bon mois avant les vacances de juillet. »

Alors que ses deux enfants, tous deux ayant terminé leur année scolaire, rejoignent leur père, Isabelle poursuit son programme de vacances habituel : *« Une semaine de randonnée dans les Alpes avec un groupe d'amis, puis la campagne dans le Berry, là où on va toujours pendant deux ou trois semaines... Une brève période de jeûne, beaucoup de repos, ça m'a vraiment permis de passer à autre chose. »*

Une fois encore les amis ne sont jamais loin, même si un peu retardés parfois par la pandémie : *« Le seul changement pendant les vacances, c'était celui-là : des amis arrivés un peu en retard, le temps de se faire tester après avoir été cas contacts. »*

La proximité de ce cas de covid amène Isabelle à relativiser la tranquillité des vacances : *« On était sortis du confinement, mais trop vite... Pendant l'été, ça a duré. Je me rappelle de ces copains qui ont dû se faire tester... D'un côté on revivait, mais il restait quelque chose... »*

Un long quotidien émoussé de plaisir, ou quand l'exception devient la règle

Après des vacances et une reprise marquées par une certaine normalité, l'annonce du second confinement tombe comme un couperet pour Isabelle : *« C'était un soulagement de reprendre une vie habituelle avec les enfants à l'école, normalement scolarisés. Et puis un travail normal aussi, enfin à peu près normal on va dire... À l'annonce du deuxième confinement, je prends mon agenda et je me dis : 'J'ai encore à annuler tout ces trucs qui me plaisent !' Je venais de prendre des billets pour une expo, je venais de caler des diners, on devait partir en Sardaigne à la Toussaint... Tout ça, toute*

cette frustration, et puis ce sentiment de rebelote, de découragement... L'idée que ça n'en finira pas... La question : est-ce vraiment nécessaire ? Ce sentiment de vivre en cage que je n'avais pas ressenti à ce point-là la première fois... Un sentiment d'incrédulité, de rage, de colère... En même temps, quand j'ai vu les chiffres, j'ai compris. »

Tout en reconnaissant que certaines conditions du second confinement – en particulier l'ouverture des écoles – sont plus légères, Isabelle ressent encore davantage le poids de cette mesure dès lors qu'elle passe d'un état exceptionnel à ce qui pourrait s'apparenter à une règle : *« Ce qui a très vite été un soulagement c'est que les écoles sont restées ouvertes, et les lieux où l'on travaille, donc ça n'a rien à voir, ce n'est plus du tout le même confinement. Ma fille peut faire ses activités, elle a repris le sport. Mon fils aussi... La perception est différente, c'est plus la vie ordinaire... Mais ça pèse plus. Sans doute le fait que ça soit la deuxième fois... Une mesure d'exception, on la prend ; mais quand l'exception devient la règle, c'est beaucoup plus difficile à supporter. »*

Sur le plan des relations amicales particulièrement précieuses pour Isabelle , le deuxième confinement ne voit pas du tout les mêmes stratégies se mettre en place pour continuer à les faire vivre : *« Moi ça*

me frustre énormément de ne pas pouvoir voir mes amis... Dès le début, j'ai dit à mes voisins qu'on allait continuer à se voir le samedi soir... Et avec les amis, on s'est dit : 'On continue à se voir pour ne pas faire de rupture.' On s'est dit : 'C'est différent, c'est 'juste' les plaisirs extérieurs qui sont supprimés, censurés, interdits...' Donc c'est moins une révolution, c'est moins lourd, c'est pas la même chose... Donc on ne refait pas les mêmes choses. Par exemple les visio, on ne les fait plus du tout, parce qu'on a moins le sentiment d'être dans une exception. Et puis, il y a plutôt une lassitude de ce côté-là... Pendant le deuxième confinement, on s'est vus quasiment tout les samedis soirs. On est six, on fait attention... On garde l'habitude de se retrouver... Un peu à tour de rôle... Pour ne pas être dans la rupture, parce que ça avait été compliqué à remettre en route après le premier confinement. Oui, c'est un peu une forme de résistance... Au milieu d'un long quotidien émoussé de plaisir, ennuyeux... Le deuxième confinement, ce n'est pas du tout la même perception, pas du tout la même expérience... »

Sur le plan professionnel, Isabelle pointe aussi le poids de « l'effet de répétition » face à la liste de plus en plus longue des consultations de psychologue en pédopsychiatrie : « *Je vois ma liste d'attente s'allonger pour les enfants, ça c'est une conséquence*

majeure. L'impact est plus lourd encore cette fois-ci, avec le deuxième confinement. Enfin, c'est paradoxal : il y a des gens qui s'en sortent très bien, mais globalement l'effet de répétition est plus compliqué... »

L'instauration du couvre-feu fin 2020 ravive encore chez Isabelle à la fois la colère et l'impression pesante d'une situation destinée à perdurer : *« Le couvre-feu, c'est atroce ! Il est horrible, ce terme. Il m'a marquée, choquée... On a vraiment l'impression que les Allemands vont arriver, ou d'autres... La dramatisation toujours... Oui, une grande colère et une grande frustration de rentrer à nouveau dans un tunnel... »*

5 décembre 2020



Saïd, 16 décembre 2020

Saïd

, 90 ans, est né le 28 janvier 1930 en Kabylie, non loin de Tizi-Ouzou. Installé à Malakoff en 1999, il habite aujourd'hui un studio au foyer Laforest, un EHPAD qui accueille une cinquantaine de résidents. Il est le père de trois fille et trois garçons, qui habitent tous en France, sauf une de ses filles qui vit en Allemagne. Ses deux autres filles habitent Malakoff et ses trois garçons en région parisienne. Divorcé en 2000, il vit seul.

Actuellement occupé à écrire ses mémoires, il en livre quelques éléments au moment où nous le rencontrons en décembre 2020. Bien que ce récit ne soit pas en lien direct avec le début de la pandémie en France et le premier confinement, nous y faisons écho car il éclaire la façon dont un homme, désormais dans le grand âge, au destin marqué par l'engagement politique en Algérie et par la nécessité d'émigrer en France, peut traverser une épreuve telle que la pandémie mondiale qui le prive de ce à quoi il tient tout particulièrement : le retour régulier dans son pays d'origine. Entre souvenirs lointains et mémoire proche où se confondent parfois les conditions du premier et du deuxième confinement, le récit de Saïd A. place le confinement dans le temps long de son existence.

L'engagement politique de Saïd A. débute à son adolescence : « *Il y a de quoi écrire, dit-il, pour*

quelqu'un qui a commencé la politique à quinze ans, et jusqu'à maintenant, est resté avec les amis de Agir contre le colonialisme avec feu Henri Alleg, mon ancien patron au journal Alger républicain. Moi je l'ai connu à Prague en 1962, on était de bons amis. »

En Algérie, il devient agent de renseignement : *« Après la mort de mon père, je suis devenu moussebel (terme désignant un soldat kabyle ou agent de renseignement, ndr). Au village, on m'a dit que je serai contacté, je suis resté chez moi mais il n'y a pas eu de contact. Comme je travaillais avec mon frère, j'ai été mobilisé ; quand ils l'ont arrêté, je me suis dit : 'il va parler, sous la torture il va me dénoncer' ; lui ils l'ont arrêté, moi j'ai pu revenir ici, j'ai pu continuer la lutte ici. »*

À son arrivée en France, Saïd A. croit pouvoir être accueilli facilement vu les menaces qui pèsent sur lui en Algérie, mais ce n'est pas le cas : *« Je suis venu en France parce que j'étais menacé là-bas, j'étais très connu à Tizi-Ouzou, comme syndicaliste, homme politique ; j'ai été candidat du parti communiste algérien aux élections de Tizi-Ouzou pendant la décennie noire... Au début j'ai eu des problèmes avec la Préfecture, il fallait une lettre de la commune de Malakoff pour faciliter la tâche, faire les papiers. Notre 'camarade' Vaillant, ministre*

de l'Intérieur, (Daniel Vaillant est ministre de l'Intérieur sous la présidence de Jacques Chirac entre 1997 et 2000, ndlr) a refusé ma demande, alors qu'il l'accordait à l'époque aux gens du FIS (Front Islamique du Salut, formation politique algérienne, en faveur de la création d'un État islamique ndlr). J'étais menacé... Et malgré ça ils n'ont pas voulu me donner l'asile. Finalement je l'ai obtenu plus tard, parce qu'un de mes fils a la double nationalité ; il est allé à l'ambassade en Algérie, il leur a fait un scandale. Il leur a dit : 'Lui il a travaillé chez vous pendant quinze ans, en France, et maintenant vous lui refusez l'asile alors qu'il a un logement et la retraite là-bas.' Alors ils ont fini par m'accorder un an, puis deux ans, et au bout de cinq-six ans ils m'ont accordé une carte de séjour de dix ans. Maintenant j'ai toujours une carte de séjour. »

Ancien Directeur Technique National de ski et des sports de montagne en Algérie, il joue un rôle essentiel au début des années 1950 pour la démocratisation des sports d'hiver, emmenant des jeunes de milieux populaires à Bagnaux à la montagne : « À Bagnaux j'étais l'homme-orchestre, avec mes amis c'était [Henri] Ravera (homme politique et journaliste sportif, membre du PCF, Bagnaux 1919-1985), Albert Petit (homme politique communiste, maire de Bagnaux et député de la Seine, 1897-1963) et

tout ça... Je suis l'ancien DTN [directeur technique national] de ski, des sports de montagne en Algérie, et ici j'ai été l'ancien initiateur fédéral de la FSGT, la Fédération Sportive et Gymnique du travail, c'est le sport du côté de l'ouvrier, du syndicat (le contraire c'est la FFS, la Fédération française de Ski, c'est la droite, alors que la FSGT c'est la gauche). À la FSGT de Bagneux, j'ai créé un ski-club, j'ai créé 'les Amis de la nature', j'emmenais les skieurs en autobus, je leur enseignais le ski et je les ramenaient à Bagneux, c'était un travail de titan ! C'était des sorties vers la montagne, organisées avec la région Île-de-France. »

Toute sa vie, il conjugue engagement politique et sportif : militant communiste, il participe dès le 1^{er} mai 1954 à l'organisation de la fête de l'Huma et à l'âge de 69 ans, il remporte encore des courses à pied : « *En 1999, j'ai couru aux Foulées de Malakoff et je suis arrivé premier des vétérans, et je suis allé me plaindre parce qu'il y avait des prix pour toutes les catégories sauf celle des vétérans, c'est quand même pas gentil ! Mais moi j'ai fait beaucoup de cross, j'ai couru avec Zatopek, tous les ans j'allais au cross de l'Huma. Ah, la Fête de l'Huma, c'était vraiment l'esclavage, je prenais le car, j'amenais les ouvriers – je ne voyais pas la Fête de l'Huma, j'étais chauffeur de car ! »*

Un certain désabusement vis-à-vis de la France et du communisme marque son entretien : « *Tout a changé, je ne vous apprends rien : la pyramide de l'Urss est tombé, le mur de Berlin... Tout a changé, et pour les gens de mon âge c'est dramatique de voir cette situation. Le modernisme, en quelque sorte, a tué l'amitié, la solidarité ; avec la modernité, si vous n'avez pas Internet, si vous n'avez pas le téléphone (portable), vous êtes un déchet de la société. Et puis l'individualisme : nous on a vécu la lutte des classes, la solidarité, l'internationalisme – c'était quelque chose de valable, et maintenant tout ça est parti ; avec la chute de l'Urss, et même la chute du PCF, la chute de la CGT... J'ai été élevé là-dedans, moi, et maintenant il n'y a plus rien, ou alors très peu, c'est dramatique !* »

Mais ce qui transparaît surtout dans les propos de cet homme engagé, c'est sa volonté et son humour : « *Je suis un révolutionnaire depuis toujours, je suis un rouge ! C'est peut-être le rouge qui conserve...* »

Nous, on est en confinement éternel, en quelque sorte

Dans un premier temps, l'annonce du confinement ne semble pas avoir profondément changé le quotidien

de Saïd A. qui évoque le studio qu'il occupe au foyer comme un espace en quelque sorte confiné par nature. Pour en parler, il le compare au studio qu'il habitait avant à Malakoff, en insistant sur cette seule variante : la possibilité de recevoir chez lui. *« Avant, j'ai eu un studio dans le quartier Pierre-Larousse, près du tabac ; et ensuite quand mon ex-femme est venue d'Algérie, je lui ai laissé, puis à mon fils. Et moi je n'ai rien trouvé de pas trop cher, c'est pour ça que je suis resté ici. Je ne me plains pas d'être ici, mais on n'est quand même pas libre, vous ne pouvez pas y amener quelqu'un. Si j'étais dans mon propre studio, je pourrais rentrer chez moi avec un ami ou une amie, mais ici vous n'avez pas le droit. C'est le règlement, ça a toujours été comme ça... Je suis ici, dans ce studio depuis une quinzaine d'années... Qu'est ce que le confinement a changé dans ma vie ? C'est un peu difficile à dire, parce que nous on est en confinement éternel, en quelque sorte. Je vis seul, je dors seul, aussi bien avant qu'après... Il n'y a rien de changé. »*

Dès le premier confinement, le foyer Laforest met en place une série de mesures décidées pour toutes les institutions de ce type – répertoire des sorties, repas livrés à domicile, livraisons prioritaires d'une grande surface proche aux résidents – mais Saïd A. se souvient surtout de ce qui a affecté sa vie sociale et des précautions à prendre pour ne pas être touché par le

virus : « *Pour moi le confinement n'a rien changé, sauf certaines contraintes à respecter pour ne pas choper le virus ; autrement, pour moi, la vie, confinement ou pas confinement, qu'est-ce qui a pu changer ? Déjà avant, je prenais mon repas dans mon studio, je faisais du vélo tous les jours, je sortais souvent faire un peu de balade. Dans le temps, avant le confinement, je faisais même de la rando...*

Il fallait juste prendre des précautions, ne pas se trouver serré avec d'autres. On nous a donné la consigne de ne pas nous approcher les uns des autres, il y avait un minimum de recommandations qu'on était tenus de respecter pour éviter la contamination, ne pas propager le virus. Le fait qu'il y ait ces contraintes, ça dérangeait un peu... »

Saïd A. n'évoque pas, pendant le premier confinement, la fermeture du marché dont il est pourtant un habitué : « *La nourriture, c'est au marché que j'achète le complément, ou bien je vais à Intermarché ; pendant le confinement le marché était fermé, alors j'allais à Intermarché. Ici on nous prépare le déjeuner, je n'ai à acheter que pour le matin et pour le soir, j'allais tous les jours à Intermarché. »*

Son sentiment d'avoir vécu assez « normalement » le confinement, vient aussi du fait qu'il considère son

EHPAD de façon très différente de l'image que les médias ont renvoyée de ces institutions pendant le confinement ; il a l'impression d'une certaine liberté : *« S'agissant d'un petit EHPAD, où tout le monde se connaît, la responsable peut être cool, laisser faire un peu, ne pas trop serrer la vis. Ce qu'on raconte dans la presse sur d'autres EHPAD et ce qui se passe ici, c'est différent : on est plus tolérant, tout en prenant des précautions et sans exagérer. On est une cinquantaine ici, mais beaucoup ne sont pas là : ils ont un logement ici, mais n'habitent pas ici. »* D'après lui, une confiance mutuelle règne dans l'établissement, ce qui permet de laisser un peu de latitude : *« Si mon fils vient, je lui parle dehors ; mais s'il doit venir chez moi, on ne me dira rien, parce qu'ils me connaissent, ils savent que je fais attention, qu'il n'y a pas de problème. »*

L'inquiétude, on ne l'affiche pas, c'est intérieur

Au fur et à mesure de l'entretien, Saïd A. confie toutefois son inquiétude, dès le début du confinement : *« Je me suis inquiété, c'est sûr, comme tout le monde, surtout les gens âgés, et moi je ne suis pas tout jeune ! L'inquiétude on ne l'affiche pas, c'est intérieur. Je ne vais tout de même pas aller me vanter que je n'ai pas peur, que je n'en ai rien à foutre !*

Je fais très attention, surtout quand je sors, et vu mon âge, parce qu'il y a beaucoup de vieux qui ont passé l'arme à gauche. Je n'ai pas peur de la mort, mais bien de la souffrance – car la mort on y passera tous, tôt ou tard, mais quand on voit comme les malades du Covid souffrent, c'est terrible. Alors j'étais stressé, mais plutôt que de penser au stress je pense à faire de la gym, à sortir un peu, à bouquiner, à regarder un film, et j'oublie ça... »

Ce qui le révolte, c'est de voir combien la situation des EHPAD, qui fait la une quotidienne avec le nombre de morts, est peu prise en main : *« Le confinement, ils en parlaient tous les jours aux informations à la télé, c'est ainsi que je l'ai appris, et j'achète aussi le journal. Dans les informations qu'on nous donnait, j'ai vu par exemple, quand il y a eu beaucoup de morts dans les EHPAD. Au début, ce que je craignais, c'est ce qui se passait dans les EHPAD, des gens qui passaient l'arme à gauche sans qu'on s'en occupe sérieusement. J'ai dit : 'C'est lâche, on n'a rien voulu faire, la première chose à faire c'était de faire les tests dans les EHPAD'. La première chose à faire dans les EHPAD et les maisons de retraite, c'était de faire le test, de voir s'il n'y avait pas de résidents qui étaient atteints, et puis si quelqu'un était atteint, de l'isoler pour qu'il ne contamine pas les autres. Mais ça n'a pas été fait pendant un moment. Si on ne le fait pas au niveau national,*

au moins les EHPAD, si l'un est contaminé, on ne va pas le laisser contaminer l'ensemble des autres. Mais ils ont laissé faire – et combien de morts il y a eu, au moins un tiers de morts dans les EHPAD ! D'accord, il y a l'âge – mais surtout on n'a rien fait, on a laissé faire, et là je condamne les responsables de ce comportement. »

Après avoir hésité pendant quelques semaines, Saïd A. a décidé, non sans un certain fatalisme, de se faire vacciner : *« Dès qu'il y aura la possibilité de se faire vacciner, je réfléchis encore, mais je pense que je vais accepter, parce que je n'ai rien à craindre, à mon âge. C'est plutôt mieux d'être vacciné que de ne pas l'être. D'ailleurs, pour la grippe, je me fais vacciner tous les ans, il n'y a pas de problème. »*

**Cette maladie,
on est obligés d'accepter qu'elle existe,
mais moi, je ne la vois pas**

Ce qui manque le plus selon lui pendant le confinement, c'est l'information, non pas une information quantitative et nationale, voire mondiale, sur le nombre de victimes – information qu'il juge anxiogène – mais des données qui puissent éclairer les habitants sur la façon dont le virus se propage localement :

« Dans cet EHPAD, ce qui manque, c'est l'information, y compris en de la part de la municipalité. Je ne sais pas pourquoi on n'informe pas les gens de ce qui se passe. Si vous me dites par exemple : A Intermarché il y en a qui l'on attrapé, je n'irai plus À Intermarché ; mais on n'a pas l'information, aussi bien au niveau de la Mairie qu'au niveau d'ici, ça manque. Ici je n'ai pas vu de décès, ça je l'aurais vu, mais c'est tout, c'est pas normal. Logiquement on devrait nous informer. Pourquoi est-ce qu'on dit tous les jours pour faire peur aux gens : 'Il y a trois cent décès' ? Ça c'est dégueulasse, ils ne devraient pas le dire à la télé. Tant de morts, ça fait peur aux gens âgés ! On n'a pas besoin de savoir combien sont morts. Mais au niveau des communes, au niveau des détails, c'est intéressant de savoir ce qui se passe, c'est une information. »

Dans ce flou qui entoure l'épidémie au niveau local, le « spectacle » de la mort et des funérailles apparaît presque comme le seul indice plausible : *« C'est vrai que ça n'a pas beaucoup changé par rapport à avant le Covid. Quand on voyait quelqu'un sortir les pieds devant, on le voyait, on se disait c'est fini pour lui, ou alors si certains sont intéressés on se dit tel jour à l'église, si on le dit à l'avance on ramasse cinq euros, dix euros pour les fleurs ou quelque chose, ou si on le connaît on va au*

cimetière... Autrement, on ne sait pas. Cette maladie, on est obligé d'accepter qu'elle existe, mais moi je ne la vois pas... et c'est vrai que je ne tiens pas à la voir ! »

Dès le départ, c'est parti sur des mensonges

Face à ce manque d'informations tangibles, Saïd A. dénonce une instrumentalisation de la pandémie par le pouvoir, en même temps qu'une confiscation de la démocratie et une absence d'attention des autorités à l'égard des problèmes de fond dans la société française : *« L'information ne change pas, dès le départ c'est parti sur des mensonges. Quand un directeur de la santé vous dit que les masques ne servent à rien parce qu'il a bazardé les masques, qu'il les a jetés... Et après ils se contredisent d'un jour à un autre, un jour on vous dit noir, un autre on vous dit rouge – si vous suivez les informations, vous voyez que les médias en rajoutent, comme ce qu'ils racontent pour les EHPAD, peut-être que ça existe, que ça dépend des EHPAD, mais on ne doit pas généraliser. Si on n'a pas serré la vis partout, on doit parler de certains EHPAD, pas de tous... Selon mon analyse personnelle, on découvre que pendant cette crise le Gouvernement veut jouer*

son petit dictateur, les décisions sont prises d'en haut, sans consulter la base ni l'Assemblée nationale ni le Sénat, il prend ses décisions comme il veut, mais il va se casser la figure, parce qu'il ne sait pas s'il faut aller à droite ou aller à gauche, dès qu'il va à droite il essaye de se racheter à l'approche des élections. En tout cas, d'après ce que je vois, les Français sont déçus de son comportement, ils ont été trahis, le Gouvernement n'a pas tenu compte de ce qu'il a promis... Et maintenant voilà qu'il se rabat sur les retraités ; les retraités, c'est le dada du gouvernement ; mais les retraités ce n'est pas le premier problème en France : occupe-toi des chômeurs, occupe-toi des problèmes réels du pays, de l'économie ! »

Ni le confinement ni la Covid ne semblent émousser la conscience politique de cet homme engagé.

On jouait aux cartes ici, et ça a été supprimé

Alors que les visites sont réglementées pendant le premier confinement, Saïd A. choisit d'évoquer un certain retour à la normale : *« Depuis le confinement, il y a un cahier où il faut s'inscrire (registre des sorties, ndlr). Moi, personnellement, je suis toujours en*

contact avec l'un ou l'autre de mes garçons, alors on se téléphone et en cas de besoin ils passent en voiture. C'est ce qu'on faisait déjà avant le Covid, donc pas de changement pour moi... Avec mes enfants, on se voit maintenant comme on se voyait avant et comme on se voyait pendant... Ici on n'interdit pas aux gens de voir leurs parents... Même si un de mes fils monte, par exemple pour réparer quelque chose dans la piaule, même sans demander l'autorisation, on ne m'a jamais fait de remarques, ils savent que je ne suis pas le genre de type à faire des problèmes. »

Le confinement ne semble pas avoir bouleversé ses relations avec les pensionnaires du foyer, du moins avec les quelques personnes dont Saïd A. est proche parce qu'elles partagent son engagement politique : *« Ici, mise à part ma copine Michèle, avec qui on discute de temps en temps, la plupart [des autres], je ne trouve personne qui soit engagé ; ce sont des gens individualistes, chacun avec ses problèmes, beaucoup d'étrangers comme moi, qui sont d'Haïti, des colonies, marocains ou algériens... On n'est pas beaucoup d'Algériens ; il y a Ali, c'est un ancien champion de boxe, qui est malade tellement il a reçu de coups, il est devenu sourd, aveugle... »*

Il a respecté la règle de ne pas se rendre les uns chez les autres, mais il observe, en ce mois de décembre

2020, après le deuxième confinement, un certain retour à la normalité : *« Je connais pratiquement tout le monde ici. Même dans les autres studios, rien n'a changé. Pendant le confinement, j'ai continué à voir une camarade, qui vient de Tahiti, et qui partage les mêmes idées que moi, et une autre, Michèle. On se rencontre, on se dit bonjour – mais ni chez elles ni chez moi, on se rencontre comme avant, ce qui n'est pas interdit... Ma voisine, qui est une Espagnole, et un voisin algérien qui est au bout de l'étage, ils se rendent visite, ils discutent, personne ne leur dit rien... »*

Une seul rendez-vous régulier, supprimé pour cause de pandémie, manque à Saïd A. : *« Avant, le vendredi, on jouait aux cartes ici, et ça a été supprimé, on ne pouvait plus se rencontrer à plusieurs personnes. Petit à petit plus de jeux, plus de rencontres, chacun doit rester chez soi. Mais globalement, je dirais que ça n'a pas beaucoup changé les choses pour moi, mis à part ce jeu qu'on avait le vendredi, on a d'ailleurs essayé de le reprendre mais on nous l'a à nouveau interdit... Mais voilà : il faut faire avec... »*

Pour le sportif qu'il est resté, la possibilité de pouvoir sortir, et même partir à vélo pendant le confinement est précieuse pour Monsieur A., et il ne s'en prive pas dans le respect des règles : *« Quand je prends mon*

vélo pour sortir, personne ne me demande où je vais ou à quelle heure je rentre. Des fois je vais à Montrouge ou dans le 14^e. Quand on n'avait qu'une heure, je n'allais pas trop loin, je sortais tous les jours et j'ai toujours respecté le kilomètre, toutes les consignes. Le vélo, j'ai continué de bouger, mais avec le papier qu'il fallait remplir et sans dépasser une heure, puis ensuite c'était trois heures, je crois... On n'a pas intérêt à dépasser : d'abord, si on me chope, c'est 135 euros d'amende, et en plus de ça à quoi ça rime, ça ne sert à rien, je peux faire du vélo dans la chambre... Maintenant, dans la journée, je me balade, tous les jours. Aujourd'hui je ne suis pas sorti, mais c'est rare que je ne sorte pas à vélo, juste les jours de marché ici. Ou alors je vais au parc, où il y a des appareils, je fais du sport là-bas. »

J'allais rentrer en Algérie au mois de mars 2020

Le confinement a annulé d'un coup le projet de Saïd A. de retourner en Algérie, et c'est là, à ses yeux, le principal obstacle causé par la pandémie : *« Le seul vrai grand changement, c'est que je n'ai pas pu retourner en Algérie – mais ça, ça ne dépend pas de l'EHPAD, ça dépend des gouvernements,*

de l'Algérie et de la France et de leurs relations à haut niveau. L'Algérie, c'est fermé pour l'instant, comme beaucoup d'autres pays. On est peut-être plus cool avec le Maroc ou la Tunisie, mais avec l'Algérie... La page est tournée mais la guerre d'Algérie n'est pas oubliée, ça a marqué, ce qui fait que c'est tendu... Depuis le début du confinement, bien sûr, je suis resté en France, alors que j'allais rentrer au mois de mars 2020, parce que je me trouve mieux là-bas : le climat, pas de pollution, du soleil... ici, des fois, j'ai de l'arthrose, et là-bas non : c'est le froid... De ne pas pouvoir partir en Algérie, ça me travaille, ça m'a travaillé, je n'arrive pas à accepter cet isolement. Mais je ne peux rien y faire. Pour moi, c'est un petit drame, en quelque sorte, de ne pas pouvoir retourner en Algérie. C'est la première fois depuis longtemps ; il n'y avait ça que pendant la guerre d'Algérie, quand j'ai perdu mon père, j'ai pu tout de même retourner là-bas... En Algérie ce n'est pas pareil, j'ai beaucoup plus d'activités, j'ai un petit jardin, je chasse... Nous, ici, c'est la prison, enfin bref c'est la France ! »

Cette « prison » qu'évoque Saïd A. ne s'incarne pas seulement dans les murs du studio qu'il occupe à l'EHPAD, c'est aussi, à ses yeux, une image qui colle aux immigrés algériens : « Ici, qu'on le veuille ou non, et bien que je sois intégré et bien que je vive avec des Français, des camarades et tout ça, qu'on

le veille ou non, on est quand même mieux là où on est né. Là-bas je fais ce que je veux, je suis chez moi, personne ne viendra me dire : 'Va chez toi !' Ici, si un clodo se saoule la gueule, il va te dire 'Rentre chez toi', il va te manquer de respect. »

Tout se joue, pour Saïd A., entre un *ici* « éternellement confiné » comme il le mentionne dès le début, et un *là-bas*, dans un pays d'origine et dans une maison qu'il a construite de ses mains, c'est-à-dire un espace perçu comme un espace de liberté où tout semble possible : « *Pour une personne âgée il vaut mieux vivre là-bas qu'ici. Je suis né là-bas, j'y ai beaucoup d'amis. En Algérie j'ai une maison, que j'ai construite moi-même ; c'est-à-dire que le vieux m'a laissé les pierres et le terrain, et moi, comme parmi mes nombreux métiers je suis limousinant (NB terme de métier : « limousiner » signifie monter une maçonnerie en moellons et mortier), c'est moi qui ai monté la baraque. Pendant le confinement, j'ai gardé des relations par téléphone, on a continué à se parler, à voir ce qui se passe, etc. J'ai quelqu'un qui s'occupe de la maison là-bas. D'après ce qu'on m'a appris là-bas – au bled, pas dans les villes (moi je suis dans une petite commune) – il n'y a rien de changé, les gens vont au jardin, ils vont se balader normalement, comme s'il n'y avait pas le Covid. Il n'y a pas tant*

de malades que ça, presque pas de décès, au village il n'y a rien... »

Mais le souhait de Saïd A. de vivre en Algérie est tempéré par l'attachement à ses enfants, presque tous en France et à ses douze petits-enfants : *« Pour moi je préfère être là-bas, mais tous mes enfants et petits-enfants sont ici, sans ça je resterais là-bas définitivement. »*

Une autre prison pour Saïd A. tient aux règles kafkaïennes des allocations « retraites » entre le pays d'origine et le pays d'accueil : *« Avant je ne restais pas longtemps ici, maximum quatre ou cinq mois, et là, maintenant, je suis en train de payer pour ça, il paraît qu'une loi a été votée, mais la Caisse de retraite ne nous prévient pas : si vous ne restez pas six mois ici vous êtes sanctionné. Ce qui fait que maintenant ils me défalquent 87 euros par mois de ma retraite – normalement ça se termine au mois de novembre – puisque j'ai passé plus de six mois en Algérie... Que faire ? Les gens âgés, on essaye de s'en débarrasser, c'est eux qui soi-disant bouffent toute l'économie des pays, la France en premier, ils sont en train de courir après les retraités : ils ont de l'argent, les retraités, ils voyagent, les retraités, nous sommes une sale race ! (Rires) Pour certaines classes, les retraités sont leur bête noire, c'est nous qui bouffons la France – alors*

que moi je suis malheureux, j'ai à peine 600 euros pour vivre, le loyer il faut le payer, les charges. On me compte ma retraite d'Algérie pour les impôts (parce que j'ai travaillé en Algérie 25 ans, et ici quinze ans), alors qu'en Algérie les impôts sont prélevés à la source. On me compte cette retraite aussi quand il y a des aides sociales, comme à l'IRCANTEC (caisse de retraite complémentaire), où il faut avoir travaillé dix ans pour y avoir droit, mais je n'ai que neuf années, et puis comme j'ai la retraite d'Algérie je n'ai pas droit à l'IRCANTEC, mais ce qu'ils ne veulent pas entendre, c'est que la retraite d'Algérie je n'ai pas le droit de la toucher ici, si bien que je suis obligé de vivre avec ce qu'ils me donnent ici, et c'est un peu juste quand même. »

Je ne sais pas quand je vais pouvoir retourner

Saïd A. ne renonce pas à la perspective de repartir en Algérie, mais il est assez pessimiste sur la réouverture des frontières, notamment en raison du contexte politique actuel entre les deux pays : *« Hier je suis allé à l'Opéra afin de me renseigner pour mon billet de voyage en Algérie... Je suis descendu à Paris, puisque maintenant on a toute la journée. J'avais*

jusqu'au 28 décembre pour le faire (changer son billet, ndlr), puis j'ai trouvé que c'était fermé. Quelqu'un s'est approché de moi, m'a demandé ce que je cherchais, je lui expliqué et il m'a indiqué que mon billet resterait valable pour une année, jusqu'en décembre 2021. Je lui ai demandé s'il travaillait à l'agence, il m'a dit qu'il était le directeur ! (Rires) ... Dernièrement on a même rappelé l'ambassadeur d'Algérie en France parce qu'on avait programmé une émission sur le Hirak (les manifestations contre le régime algérien depuis 2019, ndlr) où on montrait des filles qui fumaient, qui dansaient, qui buvaient... J'ai vu ce documentaire ; personnellement je suis très large, mais ça, je ne l'ai pas apprécié, ce n'est pas en buvant de l'alcool et en fumant qu'on est libre, ce n'est pas ça la liberté ! Montrer ce documentaire, ça a touché un peu l'amour-propre des autorités algériennes et ils ont rappelé leur ambassadeur. Tout ça n'est pas fait pour rouvrir les frontières à nos voyages !

J'espérais repartir, mais on ne part pas comme on veut, il n'y a pas d'avions, pas de voyages, je ne vais pas y aller en courant ! Aujourd'hui il n'y a toujours rien, on attend. J'ai même été à l'ambassade, en leur donnant une copie de mon passeport et leur disant que voilà, je voudrais rejoindre... Parce que tous les deux jours il y a un avion qui part, mais ce sont des gens qui font une demande,

il faut que ce soit le consulat, il faut passer par l'agence Air-Algérie, c'est le consulat qui gère tout ça, ça dépend si vous avez une tête qui leur revient.

Je ne sais pas quand je vais pouvoir retourner. Je ne suis pas le seul. On attend, on ne sait pas, peut-être qu'avec la piqûre, le vaccin, si c'est vraiment efficace, peut-être qu'ils vont rouvrir les frontières... »



16 décembre 2020





Monsieur et Madame M., 7 décembre 2020

Monsieur et Madame M.

sont traiteurs à Malakoff depuis 2001. Respectivement âgés de 47 et 48 ans, ils sont parents de deux filles de 20 et 17 ans, l'une en alternance marketing et l'autre en bac-pro boulangerie. Le couple habite Viry-Châtillon (91) et ses deux filles résident dans l'appartement au-dessus du magasin-traiteur. Nous rencontrons le couple en décembre 2020 dans une pièce attenante au magasin-traiteur installé au centre, derrière la Mairie de Malakoff.

Mais comment ça va finir ?

Dès le début de l'entretien réalisé avec eux en novembre 2020, ils tiennent à préciser que leur commerce est resté ouvert pendant toute la durée du confinement et qu'il avaient le sentiment d'être dans l'inconnu et de devoir se débrouiller seuls : *« Pendant la première période de confinement, on n'a pas cessé de travailler. Au début, on a dû mettre en place les mesures, on s'est débrouillés tous seuls, personne ne nous a aidés. À part la Mairie, qui nous a conseillés, pour le reste on s'est débrouillés tous seuls. Même la médecine du travail, la*

chambre de commerce, tout ça... néant, pas même un coup de fil pour aider les artisans ! Parce que nous l'endroit est resté ouvert, mais personne ne nous a appelés et j'ai trouvé ça dommage. Bien sûr on avait le droit de rester ouverts, mais toutes les mesures de protection, c'était à nous de mettre en place, j'ai trouvé ça un peu léger...

La première annonce, on était en week-end, c'est arrivé le samedi soir. On a entendu que tout allait s'arrêter d'un seul coup, tous les commerces fermés. On n'y a pas cru. On était dans l'inconnu, on s'est demandé : 'Mais comment ça va finir ?' On était dans la stupéfaction, dans la peur, on avait des commandes pour le lendemain qui ont été annulées, et après ça s'est enchaîné, toutes nos commandes se sont annulées d'un seul coup, et nos clients aussi, pareil, toute la semaine d'après ils nous ont dit au revoir, surtout la clientèle de midi. Pendant quinze jours ça a été le flou total, on était complètement perdus...

Pour se tenir au courant, on regardait les infos à la télévision, le soir surtout, un quart d'heure sur M6. C'est vrai que c'était l'inconnu pour tout le monde, ils ont pris des mesures, pas forcément les bonnes et pas au bon moment. Il aurait peut-être fallu confiner plus tôt, juste après les fêtes au mois de janvier : le virus était déjà là. Fermer

les frontières, aussi, parce qu'il y a des gens qui sont venus, qui sont repartis... Enfin, c'est facile à dire à notre niveau. Ils ont voulu éviter de toucher à l'économie. Et après ils ont vu que c'était trop tard... L'information, c'était quand même angoissant. Dès qu'il y avait un discours du président ou du ministre, on l'attendait, on était tous devant la télé, même nos enfants, pour savoir si elles allaient à l'école ou pas, ce qu'on avait le droit de faire ou pas, s'il fallait mettre les masques ou pas, c'était quand même flou pour beaucoup de choses... »

Comme pour garder, même symboliquement, avec la période d'avant le confinement, les traiteurs laissent en place l'annonce de leur dernière semaine culinaire à thème : *« Avant le confinement, on faisait beaucoup de la cuisine à thème, par pays, la Chine, l'Italie... La dernière en date, c'était la cuisine libanaise, on avait même décoré la boutique avec des drapeaux libanais. On était tellement dans le flou qu'on les a laissés pendant quinze jours. Du coup il y a beaucoup de clients qui pensaient qu'on était libanais ! »*

Le télétravail tue les petits commerces

L'annonce du premier confinement a un effet immédiat sur leur clientèle, en particulier sur les repas-traiteurs

proposés le midi aux employés des entreprises voisines. Ce même effet, ils ne peuvent s'empêcher de l'anticiper suite au deuxième confinement en cours lors de l'entretien : *« Dès le lundi, le jour de notre reprise, nos clients du midi venaient chercher leurs affaires à leur bureau, donc ils venaient manger à midi quand même ; mais après, ça y est, ça a été la dégringolade, il y avait beaucoup moins de monde. Les gens nous ont dit : « On prend nos ordis et on ne se revoit pas demain, et après, on ne sait pas... » Pour nous, ça voulait dire plus du tout de repas traiteurs, plus de mariages, plus de réceptions, plus de repas de sociétés, les réunions de plus de dix personnes, non... Au début du premier confinement, on préparait les menus de Pâques, et tous les repas de famille sont tombés à l'eau. Et maintenant, pour Noël, il n'y en aura pas non plus... Aujourd'hui, sur une semaine, on a peut-être sept ou huit plateaux-repas, pas plus. Ça continue à durer, ça n'a toujours pas repris. Dans les entreprises, ils n'ont plus le droit de se réunir, de manger ensemble, on leur a carrément supprimé la machine à café et le micro-ondes, du coup parfois il faut leur réchauffer le plat en boutique parce qu'ils n'ont plus accès au micro-ondes. Le télétravail, ça tue les petits commerces comme nous : notre clientèle du midi n'habite pas forcément ici, mais plus loin dans le 91. »*

Du jour au lendemain, on a changé notre activité

Dès le début du confinement, les traiteurs réorientent très vite leur activité, une transformation toujours en vigueur fin 2020 : « *Quand vous perdez toute la clientèle que vous aviez depuis des années, psychologiquement c'est dur. Les gens n'avaient pas le moral, ce n'était évident pour personne ; sans arrêt on essayait de leur sourire, mais franchement on ne s'attendait pas à un coup pareil !*

Du jour au lendemain, on a carrément changé notre activité : presque plus de plats préparés, surtout des matières premières : du fromage, des œufs, du lait, de la farine... C'était impressionnant comme on a vendu de la farine, comme si c'était vraiment la guerre ! Nous, on n'a pas connu la guerre, mais enfin, de la farine on en a. C'étaient surtout les personnes âgées qui achetaient, elles faisaient des réserves... » La fermeture du marché de Malakoff peu après le début du confinement fait grimper les ventes de matières premières : « *Tout au début, le marché était encore ouvert. Par contre, du jour où ils ont fermé le marché, ça a été la folie, on vendait des matières premières comme on ne l'a jamais fait : la viande, on venait l'acheter chez nous, plein de matières premières comme ça, pas*

autant de volume qu'au marché, mais... On s'en est sortis tout juste, mais ce qui a manqué surtout c'était l'activité traiteur. »

Mais cette nouvelle activité du magasin-traiteur exige de repenser les conditions de travail au magasin :
« Dès la deuxième semaine, on a arrêté toutes les fabrications : les gens restaient à la maison, donc ils fabriquaient eux-mêmes, des gâteaux, des quiches... La boutique restait ouverte, mais le labo, lui, était fermé. On n'était plus du tout sur les mêmes ventes, on ne faisait plus du tout de production, c'était plus de la revente, et du coup on n'avait plus besoin de nos employés, vu qu'on ne les mettait pas en boutique, pour les protéger... Le personnel, on l'a gardé la première semaine, puis on a lancé le chômage partiel, parce qu'on se demandait combien de temps ça allait durer, on était dans le flou. C'est ça qui nous a fait peur, donc, à tour de rôle, on a mis nos employés en chômage partiel. En boutique, on n'était que deux à servir, on n'avait plus nos employés. Avant le confinement, on travaillait du lundi au samedi matin, 8h30-13h30 et 16h-19h30. Après la deuxième semaine du confinement, on a fermé deux après-midi dans la semaine pour pouvoir souffler. Il y a des semaines où j'allais deux ou trois fois le matin à Rungis, et là c'était me lever à quatre

heures du matin pour aller chercher de la matière première vraiment fraîche.

Et aussi il fallait s'organiser pour faire des livraisons, un service qu'on a lancé... Dans les décisions qu'on a prises au début, il y a eu les livraisons, et aussi une e-boutique, qui n'a pas trop marché ; après on a fait aussi des paniers de légumes que les gens venaient chercher directement, comme dans un relais.

On a surtout lancé des livraisons à domicile pour des personnes âgées qui étaient en difficulté, ça, ça a très bien marché. Du jour au lendemain, beaucoup de personnes nous ont appelés pour savoir si on livrait, parce qu'ils avaient peur de sortir, peur du virus. Donc tout de suite on s'est dit : « On y va, on n'a pas le choix. » Donc le matin on tenait la boutique, moi l'après-midi pendant ma coupure j'allais livrer, et à quatre heures il fallait que je sois là pour tenir la boutique avec ma femme », explique Monsieur M.

À travers cette nouvelle activité, et avec l'aide d'une communication efficace organisée par la Mairie, le couple de traiteurs trouve assez vite une nouvelle clientèle : « Côté clientèle, on a eu pas mal de nouveaux clients, surtout grâce à la Mairie qui avait mis en place une liste de commerçants ouverts et

qui assuraient des livraisons. Ça nous a permis de nous faire connaître. On allait partout dans Malakoff et même sur Montrouge. Des livraisons, on en faisait déjà avant, mais depuis, on continue. »

La Mairie de Malakoff ne soutient pas seulement la communication de ce commerce, mais aussi son activité : *« La Mairie nous a bien aidés. Ils ont une cantine et un centre de santé et c'est nous qui avons fourni les repas de midi, pour entre trente et cinquante personnes par jour, à partir de la deuxième ou troisième semaine et jusqu'à la fin du confinement, ce qui m'a permis de garder mon personnel en chômage partiel. Bref les quinze premiers jours on s'est retrouvés au fond du gouffre, et puis d'un jour à l'autre il a fallu s'organiser pour apporter ce service-là. On l'a fait jusqu'à la fin du premier confinement, puis la cantine de la Mairie a ré-ouvert. »*

On se calme !

Pendant le premier confinement, la clientèle du magasin se transforme : *« Ce qui nous a manqué le plus, c'était nos habitudes, nos clients habituels qui venaient tous les jours, ça fait vingt ans qu'on les connaît, ça donne une ambiance en boutique,*

avec beaucoup de jeunes. C'était plus pesant avec les gens qui venaient avec de grosses commandes. L'ambiance du midi, elle n'y était plus. Et ces clients de toujours, depuis le mois de mars, on ne les a pas revus, et apparemment ce n'est pas avant le mois de mars de l'année prochaine qu'on le reverra ! »

Les règles sanitaires imposent de nouvelles formes d'accueil de la clientèle à la boutique, ce qui ne passe pas toujours très bien : *« Dans la boutique, qui n'est pas très grande, on acceptait deux personnes à la fois, il y avait deux postes de vente, avec deux tables et deux caisses, gel, masques etc. pour pas que les gens se mélangent. Souvent il fallait faire la police, parce que dès qu'ils rentraient, ils se chamaillaient parce que certains se rapprochaient trop, ne tenaient pas la distance dans la queue... C'était dur, il fallait vraiment les séparer, leur dire : 'On se calme !' C'était plus usant que le reste, parce que ça ce n'est vraiment pas notre métier... Le soir on n'arrivait pas à fermer, les gens sortaient de chez eux aux alentours de sept heures. Ils allaient se promener en famille et en profitaient pour faire les courses. Des fois on en avait jusqu'à huit heures et demie ; fermer le soir, on avait du mal – et nous on avait hâte d'arrêter. Ce n'était pas une fatigue comme d'habitude, c'était pesant. La peur du virus prenait*

la tête à tout le monde, parfois les gens n'étaient pas agréables, ils appelaient et il fallait qu'on livre tout de suite – mais nous il fallait qu'on prépare, qu'on emballe, de l'extérieur on n'imagine pas ça... Il y avait des gens gentils, qui étaient avec nous, qui comprenaient, et d'autres, très speed, qui se garaient à l'arrache devant et à qui il fallait donner leur sac vite, c'était plus difficile ! On a eu les deux... Parfois les gens se prenaient la tête dans la boutique... Bonjour l'ambiance ! Cette peur du virus, elle a rendu les gens un peu égoïstes, et ça C'est marqué dans les comportements. Au tout début, on s'est dit : 'Les gens vont changer, ils vont faire plus attention aux voisins, être plus respectueux...' Mais non, la nature humaine est comme ça, maladie ou pas maladie c'est chacun pour soi. Au début il y avait peut-être un peu de solidarité, mais ça n'a pas duré longtemps. »

C'était vraiment la peur

Au fil de ses livraisons, le traiteur note les comportements anxieux des clients, en particulier chez les personnes âgées très influencées par les annonces médiatiques : « *Les clients avaient peur quand je les livrais, ils restaient à cinq ou six mètres de moi, et ceux-là, on ne les a pas du tout revus en boutique ; c'était vraiment la peur, peut-être*

aussi qu'ils étaient à risque... En même temps, les clients avaient besoin d'un contact. J'ai même une anecdote : une petite mamie chez qui je faisais une livraison, m'a un jour demandé si j'avais mangé, elle voulait partager sa cuisse de poulet avec moi... Et moi je leur disais à chaque fois que je n'avais pas le droit d'entrer, de les toucher. En plus on avait mis en place un nouveau système de paiement sans contact, pour ne pas se balader partout avec la carte bleue ; les clients pouvaient aussi payer par SMS, à distance, ça non plus on ne l'avait pas avant. Mais on voyait qu'ils manquaient de contacts, ils étaient tous seuls toute la journée – c'étaient surtout des personnes âgées. Elles avaient fait des réserves, c'était impressionnant ! J'ai vu une petite mamie avec des placards archi pleins et des paquets de pâtes partout par terre dans la cuisine. Je lui ai demandé : 'Mais pourquoi vous avez fait ça ?' et elle m'a répondu : 'Je ne sais pas, c'est comme ça...' Je pense que c'est la panique qui les a poussés à acheter, acheter... Ces personnes-là, on leur livrait aussi des repas, pas vraiment des plats finis, plutôt des œufs, du jambon... Pas les desserts, ça on avait arrêté car les gens les fabriquaient eux-mêmes... »

Le traiteur pointe aussi le rôle anxiogène des médias :
« Quand on livrait les personnes âgées, on voyait qu'elles étaient sur BFM toute la journée, et c'est

peut-être pour ça qu'elles n'avaient pas le moral. On leur conseillait de mettre de la musique, de changer de chaîne, mais rien n'y faisait : toujours BFM à fond, tous. C'était impressionnant, du bourrage de crâne en boucle, un truc de malade... »

Bons et mauvais souvenirs

De cette période où ils n'ont pas cessé de travailler, Monsieur et Madame M. gardent des souvenirs mêlés, entre ambiance pesante et ventes exceptionnelles pour assurer les apéritifs, pratique festive en petit comité devenue pour une partie de la clientèle quasi quotidienne : *« Le mauvais souvenir, c'est l'ambiance : tout fermé, l'impression qu'il y avait la guerre. Pour avoir la marchandise c'était de plus en plus dur, de plus en plus tendu. Comme il n'y avait plus de restaurants ni de marchés, les fournisseurs ramenaient beaucoup moins de marchandises ; les salaisons et tout ça, ils diminuaient leurs quantités, donc sur les matières premières ça commençait à être tendu, il fallait arriver plus tôt, passer les commandes, des fois il n'y avait pas ce que je voulais, et plus ça avançait plus je voyais que ça diminuait... Et, parmi les bons souvenirs : on n'a jamais vendu autant de rosé et de saucisson, les gens prenaient l'apéritif tous les jours. C'était un truc de fous : on a manqué de saucisson ! Un*

saucisson, ça ne se fait pas en deux jours, il faut des mois de séchage, du coup il n'y en avait pas assez. C'était rosé, bière et saucisson, on aurait dû faire des lots ! Les gens, comme ils n'allaient pas au restaurant, leur seul plaisir c'était l'apéro en famille, entre proches, ils prenaient l'apéro pour se détendre, ça leur faisait du bien. »

Même la famille, on ne l'a pas vue

En dehors du travail, le couple de traiteurs traverse ce premier confinement littéralement coupé de tout contact familial, en dehors de ses deux filles. *« On était coupés du monde. On partait d'ici, on allait chez nous, on ne sortait pas, on n'en avait pas envie et on n'en avait pas besoin. On a un petit jardin, on s'en contentait ; surtout pas aller voir du monde dans les magasins ! Même la famille, on ne l'a pas vue parce qu'on ne voulait pas les contaminer. Pendant le premier confinement, personne dans notre entourage n'a été touché par le Covid. Mais pendant le second il y en a eu beaucoup plus. D'abord quelques clients l'ont attrapé, ils nous l'ont dit après... Ce qui nous faisait peur aussi, c'était de choper le virus et d'être obligés de fermer la boutique du jour au lendemain, avec toute la marchandise qu'on avait. Et même aujourd'hui*

encore, si ça nous arrive là pendant les fêtes, si nos employés attrapent le Covid, qu'est-ce qu'on fait ? On ne voyait personne à part nos proches voisins, qui savent qu'on est traiteurs et qui donc nous passaient des commandes qu'on leur déposait. J'ai même un frère qui habite à côté et qu'on n'a pas vu. Mes parents, qui habitent à Arcueil, on allait les voir mais on restait dans le jardin, à cinq mètres, mais c'était pesant ; pour les grands-parents c'est important. On est allés aussi chez ma mère, en Seine-et-Marne. »

C'est par écrans interposés que la famille garde le lien, y compris pour célébrer les anniversaires : « Avec la famille on a beaucoup communiqué par visio, on a même fêté un anniversaire par visio, on en a eu un samedi dernier et on en a encore un samedi prochain : on est une grande famille, on est trois ou quatre frères et sœurs, on a tous deux ou trois enfants. Parfois il y a trois anniversaires sur le même mois, alors tout de suite on s'est dit qu'on ne pouvait pas faire autrement, qu'il fallait les organiser par visio. Dès le mois d'avril on a fait une première visio pour deux anniversaires, son père et une nièce. Mais on en a ras-le-bol, des anniversaires en visio. On a des neveux et nièces éparpillés un peu partout, plus il y a d'ordis et d'écrans, plus c'est la galère, on ne s'entend pas, on ne se comprend pas. Ça nous permet de nous voir, mais ce n'est pas pareil. »

En termes de liens familiaux, le couple M. note un changement notable dans les relations avec ses deux filles qui habitent l'appartement au-dessus du magasin-traiteur. L'école de la cadette, en bac pro boulangerie, est en effet toute proche et l'aînée travaille dans une grande entreprise, qui lui a proposé un taxi matin et soir pour venir au travail. En général elles préfèrent rester à Malakoff les fins de semaine, mais pendant le confinement, elles rentrent avec leurs parents à Viry-Châtillon : *« Le week-end, elles revenaient avec nous. Du coup ça a changé beaucoup de choses ; on faisait la cuisine tous les quatre, on a préparé des sushi, ce qu'on n'avait jamais fait, et de nouvelles recettes, pour s'occuper, on faisait des jeux de société (là-bas on n'a pas Internet). On était plus tous les quatre, contrairement à l'habitude, où elles préfèrent sortir entre copains et copines – or tous leurs copains et copines sont ici, à Malakoff... »*

Rentrer chez nous, c'était la soupape de sécurité

Pendant toute la durée du confinement, la maison du couple à Viry-Châtillon apparaît comme un refuge contre le stress et la fatigue pour le couple de traiteurs : *« Pendant le confinement, on rentrait*

tous les jours chez nous dans le 91, et ce qui était bien c'est qu'il n'y avait personne sur les routes, ni le matin ni le soir. Rentrer chez nous, c'était la soupe de sécurité, on ne voyait plus la boutique ni le labo – sinon, on était toujours sur les lieux de travail. Le soir et le week-end, on voyait autre chose... On a aussi fait des projets pour faire des travaux dans la maison, surtout de la déco. On s'occupait, c'étaient de vrais week-ends détente ; quand on était là-bas c'était fini, on ne parlait plus boulot... »

Toutefois, ils ne reprennent aucune des activités sportives dont ils sont familiers : *« On restait dehors dans notre petit jardin, ça nous suffisait. On a pris l'air tout le temps. On a eu un temps fantastique, on mangeait dehors matin, midi et soir, même quand il faisait noir. Faire le tour du pâté de maisons, on ne trouvait pas ça cool. Ce qui nous motive en général, c'est les courses organisées, le footing, mais là tout était annulé, ça nous a cassé dans notre envie de courir et de nous entraîner. Même avec nos deux filles, ça nous arrivait de courir ensemble, mais là c'était arrêté, et on était trop fatigués pour faire du sport. Même les deux après-midi qu'on prenait chaque semaine, quand on rentrait chez nous, on se posait dans le canapé, on était vidés ; plus la force de faire quoi que ce*

soit, et pas envie d'attaquer un truc même pour deux heures : on se posait et on se reposait. »

Premier déconfinement, solidarité et regrets

Dès l'annonce du déconfinement, les traiteurs décident avant tout de marquer leur reconnaissance aux commerces proches et à la Mairie qui les a aidés : *« On a offert des petits déjeuners au personnel de la Mairie. Et quand les petits commerces du coin ont rouvert après le premier confinement, on en a aussi offert par exemple aux coiffeurs, à l'agence immobilière en face, à la pharmacie, pour montrer qu'on était avec eux, qu'on était contents... On communique aussi beaucoup sur Facebook, ça nous est venu comme ça, on s'est dit qu'on avait de la chance de rester ouverts...*

Pendant l'été on est partis en vacances, mais on est restés en France. Un peu avant, on avait le projet d'aller passer quatre jours à Londres avec les enfants, c'était la première fois qu'on fermait la boutique depuis vingt ans. Au mois d'août on devait partir en Italie, mais tout est tombé à l'eau, c'était vraiment la poisse ; du coup on est même restés ouverts le premier mai !

On a fermé quatre semaines comme d'habitude, tout le mois d'août. On pensait revenir et que tout soit fini, et voilà : on rêvait. Puis, on a vu les chiffres de la contamination qui remontaient et on s'est dit qu'on n'allait pas y couper. Je ne pensais pas qu'ils allaient tout refermer, surtout les restaurants. Je me suis mis à leur place : avoir un commerce, devoir repartir à zéro... »

Le deuxième confinement n'a rien changé

L'annonce du deuxième confinement est moins durement vécue par le couple de traiteurs qui mesure davantage ce à quoi il peut s'attendre, du moins jusqu'à un certain terme : *« Pour nous, le deuxième confinement n'a rien changé par rapport au premier, sauf qu'il y a peut-être encore plus de télétravail. L'activité traiteur n'a toujours pas redémarré. Vers la fin du confinement, ils ont rouvert les marchés, on a eu quelques clients qui sont revenus, une à deux journées par semaine, le reste du temps ils étaient encore en télétravail. Maintenant encore ils viennent lundi, mardi ou mercredi et puis fini, c'est pas près de revenir comme avant... En boutique on a toujours nos deux tables pour servir*

les clients deux par deux. Là il fait de plus en plus froid, c'est pas un temps à les laisser dehors quand il y a du vent, ce n'est pas évident, on a envie de les faire rentrer, de les mettre à l'abri. Quand il y a une petite grand-mère qui reste dehors dix minutes, on a quand même pitié, on la fait rentrer... Enfin, c'est moins dur psychologiquement parce qu'on s'y attendait, on n'est plus dans l'inconnu. On a ralenti un peu l'activité. Pour l'instant on voit que l'activité des trois premiers jours de la semaine ça va, puis on diminue ; alors qu'en règle générale on assure des commandes sept jours sur sept... Enfin bon, on sait plus ou moins où on va... Sauf par exemple pour les fêtes : on ne sait pas. Est-ce qu'on va être débordés, dépassés, ou très calmes ? Ce n'est pas évident à gérer. Certains disent que comme les restaurants sont fermés on va bien travailler, mais ça va être tout à la dernière minute. On ne sait pas ce qu'on va nous annoncer après le 15 décembre : est-ce que les gens vont partir, on ne sait pas, il paraît que les chiffres commencent à stagner, mais si ça remonte, si ça se trouve on aura un troisième confinement. Si seulement on pouvait se dire qu'au mois de janvier tout reprendra comme avant, mais... »

7 décembre 2020



Brigitte, 16 novembre 2020

Brigitte

, 63 ans, mariée, mère de trois enfants, est professeure d'EPS à la retraite. Elle a fondé et continue d'animer l'association « Arts & Bien-être » qui propose des manifestations culturelles et des ateliers hebdomadaires de bien-être à Malakoff. Nous la rencontrons fin novembre dans sa maison dans le quartier Etienne Dolet de la ville.

J'étais malade, j'étais dedans...

Quand elle entend parler du confinement et de l'épidémie, c'est d'abord un sentiment d'incrédulité qui la saisit : *« Quand j'ai entendu pour la première fois à la télévision le mot 'confinement', j'ai été sidérée. C'était quelque chose d'inenvisageable pour moi. De même, quand j'ai entendu parler du Covid, fin janvier, début février 2020, je n'ai pas compris ce qui se passait. »*

Mais la réalité de l'épidémie s'impose très vite à elle car dès la mi-mars, elle déclare la Covid à un moment où la connaissance du virus est encore très embryonnaire : *« À Malakoff, l'association 'Arts & Bien-être' organisait un festival les 14 et 15 mars dans une maison de quartier. Le 14 au soir, il y avait un concert d'une chanteuse brésilienne. On n'a pas annulé. Mais pendant toute la journée, des nouvelles*

terribles arrivaient sur mon téléphone... Alors la journée du 15 mars, on a laissé tomber. C'était le jour des élections. Les gens bougeaient encore, ils allaient, venaient... Deux jours plus tard, le mardi 17 mars, j'ai déclaré le Covid. Le lundi j'allais bien. Avec mon mari, on vivait normalement, on écoutait les résultats des élections... Le mardi matin, une fièvre très forte, un mal de tête incessant, une toux sèche. J'ai senti un point au poumon. Il n'y avait pas de dépistage à ce moment-là. On a fait venir SOS médecin. J'étais malade, j'étais dedans. Il n'y avait pas de traitement particulier, aucune connaissance de la maladie. J'avais perdu le goût, l'odorat... Pendant cinq jours, Je ne me suis pas levée, je n'ai pas mangé sauf une mandarine. Je n'ai pas pris de médicaments non plus, pas même du Doliprane. C'est ma façon de faire. J'avais besoin d'éliminer ça de mon corps par moi-même et pas par un médicament. J'ai appelé une amie médecin qui habite Nice. Elle m'a conseillé de prendre des vitamines D et des vitamines C, j'ai laissé les choses se faire. Comme dans toute maladie un peu grave, on se dit : il va falloir gagner contre elle. On mobilise toutes ses ressources intérieures, on est dans sa bulle, surtout quand on ne sait rien de ce qu'on vient d'attraper. »

Dans l'entourage de Brigitte F., de nombreuses personnes sont affectées à des degrés divers par le virus :

« Mon mari l'a contracté aussi, mais il l'a vécu différemment, au Doliprane 1000. Il était un peu plus vaillant que moi : il se déplaçait de la chambre au canapé du salon, il mangeait un peu. On n'a pas eu d'atteinte pulmonaire, c'est le principal. Mais tous les deux, on a fait une petite rechute. Trois quatre jours, puis ça allait mieux... On était huit organisateurs du festival 'Arts & Bien Etre' et, malgré les gestes barrières, on a tous été malades, on a tous perdu le goût et l'odorat. Certains ont été plus affectés que d'autres, dont moi parce que je manquais de vitamines D.

On est long à se remettre

La maladie isole d'office Brigitte F. et son mari qui font l'expérience d'un confinement strict : *« Ce n'est qu'à partir du 5^{ème} jour qu'on a pu prendre des nouvelles des uns et des autres, demander des nouvelles des adhérents, prendre soin des uns et des autres. Alors le confinement, pour nous, dès le début, on ne s'est pas posés de question : c'était obligé. On a aménagé notre quotidien. On a commencé à voir comment on pouvait vivre comme ça, parce que nous, on ne pouvait pas sortir, pas faire nos courses. Pour les besoins de première nécessité, on s'est rapprochés des marchés qui avaient*

mis en place des livraisons à domicile. On est restés quinze jours tranquillement à la maison. »

Pendant la convalescence, le lent réapprentissage du goût et de l'odorat marque particulièrement Brigitte F. : « *Comme toute maladie qui perturbe fortement le corps, on est long à se remettre, ça ne se fait pas du jour au lendemain, mais graduellement. Le goût et l'odorat, je ne les ai retrouvés qu'après six mois. C'était le moment de la floraison de la glycine et du chèvrefeuille, je n'ai rien senti et ça, ça m'a manqué. Il a fallu reprendre à zéro l'apprentissage du palais, comme un enfant, redécouvrir les goûts et les odeurs. C'est drôle parce que j'aime beaucoup le vin et là, je me demandais comment on pouvait boire ça ! Le jour où j'ai pu me dire 'Ah ça sent le cumin !' Qu'est-ce que c'était bon ! Sans goût ni odorat, on n'a aucun plaisir à manger. On le fait par nécessité. C'est étrange : je goûtais les champignons de Paris, et pas les oranges ! Certaines saveurs, âpres ou amères, étaient beaucoup plus effacées que les autres, douces et sucrées. »*

C'est le lien social en vrai qui a manqué.

Une fois guérie, Brigitte F. pointe d'emblée deux manques essentiels : la privation de liens sociaux et celle de la nature, en particulier de la forêt : « *Dès la sortie de la maladie, c'est le lien social en vrai qui m'a manqué. On n'avait que des ersatz. Un Whatsapp apéro ne remplace pas un vrai apéro. Je vis beaucoup avec les autres, j'organise des choses pour les autres. C'est le sens de l'association 'Arts & Bien-être' pour ses adhérents : améliorer le bien-être physique et moral et ouvrir aux pratiques artistiques. C'est une des premières questions que je me suis posée : comment continuer à prendre soin des autres, rester en lien avec eux alors qu'au sein même de la famille, on n'avait plus que le téléphone et les réseaux sociaux... Pourtant, avec le recul, le lien social ne s'est pas effiloché. Et même, avec certaines personnes, il est passé à plus de profondeur. Notamment avec des personnes qui se sont senties seules. J'étais là, à l'écoute, on discutait. C'est ainsi que cette profondeur s'est installée.*

La fermeture des parcs et jardins, c'était l'horreur. La nature est essentielle pour moi. À Malakoff, il n'y a pas de forêt à moins d'un kilomètre. Je vais

beaucoup en forêt de Clamart. C'est facile avec le bus 191. Tous les jours, je fais une marche d'une heure au moins. Si pas en forêt, sur la Coulée verte qu'on récupère sous le pont du métro. Mais là, ce n'est pas très agréable, il faut aller jusqu'à Châtillon pour vraiment être dans les arbres. Pendant le confinement, j'ai toujours fait ma marche d'une heure par jour, mais pas là où je voulais la faire. La Coulée verte n'a jamais été fermée, il y a des immeubles autour. C'est seul endroit où je pouvais avoir des arbres. »

J'ai trouvé la ville si calme

En sortant de sa convalescence, Brigitte F. est d'abord impressionnée par ce qui lui semble une qualité de vie retrouvée ou reconquise : *« La maladie passée, j'ai remarqué le ciel bleu, les oiseaux qui revenaient en nombre. On les entendait chanter beaucoup plus que d'habitude. J'habite un quartier calme, avec quelques arbres. Les autres années, en avril et mai, les pies et les corbeaux détruisent les nids. Cette année, ils étaient moins nombreux à dénicher les petits oiseaux. Quelque chose avait changé... Quand j'ai pu ressortir de chez moi, j'ai trouvé la ville si calme. Une qualité de silence. Cette vie confinée sans voitures, c'était une atmosphère magique. Après la maladie, j'ai vécu le*

premier confinement en me disant : « Chouette, ça va faire du bien pour le climat, ça va nous arrêter dans la folie de consommer. Les gens vont se réveiller et vivre autrement. J'étais super enthousiaste à l'idée que le monde allait changer. Plus de voiture, on faisait tout à pied. Plus d'industrie et de pollution. Tout ça se voyait, ça s'entendait. La nature se réveillait, on a eu de superbes mois de mars et avril. Le temps semblait arrêté. Je me suis dit que les gens allaient pouvoir recréer des liens de famille, vivre ensemble autrement... Des jeunes de l'âge de mes enfants disaient que c'était génial, l'impression de découvrir leur fille, leur fils qui n'était plus à la crèche, ils pouvaient s'en occuper... Prendre le temps. Des gens, en général toujours pressés, qu'on croisait dans la rue prenaient le temps de discuter. Le lien social, il était différent, mais il était là, plus fort que de simples échanges de politesse. Sur tous ces plans, climat, temps maîtrisé, cette période m'a paru bénéfique. »

Je vivais les choses différemment, mais c'était les mêmes choses

Après le bouleversement de la maladie, Brigitte F. vit le confinement comme une période où rien de fondamental ne change dans sa vie au sens où ce sont

les modalités des liens sociaux qui sont transformées, mais ceux-ci perdurent autrement, notamment avec sa famille et avec les adhérents de son association : « *Le confinement ne m'a pas fait changer mes habitudes. Je suis restée dans une routine quotidienne, à travailler, téléphoner dans mon bureau, à me détendre dans le salon. Je vivais les choses différemment, mais c'était les mêmes choses. Je n'ai rien fait de plus ou de moins, rien de notoire et rien de très différent... Avec la famille, on se réunit en général une fois tous les dix jours. On a gardé ce rythme, sauf que c'était un Whatsapp apéro. Avec les amis que je vois souvent, on s'est aussi retrouvés sur Skype ou Whatsapp... Pour l'association 'Arts & bien-être', on a fait ce qu'on avait à faire : tout ce qu'on faisait en présentiel, on a essayé de le faire en distanciel et ainsi continuer à prendre soin de nos adhérents. Ils avaient tous payé une cotisation, il n'était pas question de les laisser sans rien. On a partagé avec eux un concert par semaine et une pratique « bien être » pour gérer le stress. En tout, une petite vingtaine de vidéos pendant le confinement. Même les réunions de bureau et de CA ont eu lieu par Internet... »*

Le grand nettoyage de printemps auquel se livre Brigitte F. fin mars ne semble pas dicté par le confinement : « *Fin mars, quand j'ai repris un peu de regain, j'ai décidé de nettoyer toute la maison,*

ranger, trier, ne pas jeter... J'étais déjà dans cette démarche avant : amener à la ressourcerie ou revendre. Le Bon Coin et Vinted n'ont jamais aussi bien marché que pendant le confinement. Depuis longtemps je suis dans cette idée qu'il faut moins consommer, faire les choses différemment, ne pas jeter tout le temps. Ce n'est pas le Covid qui m'a appris ça. »

Je ne me suis pas rendu compte de ce qui se tramait

Après les premiers temps du confinement d'abord marqués par la maladie, une coupure radicale avec le monde puis le sentiment d'une période pas totalement néfaste et qui, au contraire, peut générer un mieux-être dans la société, Brigitte F. commence à ressentir doute et anxiété, notamment par le biais des médias : *« Je ne me suis pas rendue compte de ce qui se tramait. Je ne suis pas fan de la radio, de la télé, ni même des informations. Je me renseigne différemment, auprès de mes proches – une de mes belles-filles est médecin, elle nous tenait au courant –, sur des chaînes Youtube ou bien auprès de lanceurs d'alertes... Les mots employés au moment du premier confinement étaient très anxiogènes, surtout le mot « guerre » utilisé par le*

Président. On a pris ça en pleine figure. À partir de l'opposition à Didier Raoult et à la chloroquine, j'ai commencé à me questionner, à réaliser qu'il y avait au moins deux discours. Je me suis coupée des informations qu'on voulait nous faire croire. Je ne voulais ne pas simplement écouter mais me renseigner, comprendre ce qui était vrai ou faux. »

À l'occasion des sorties régulières dans la ville, elle perçoit les changements d'attitudes, un mélange de peur et de morosité chez les uns et une volonté de surmonter et aller de l'avant chez les autres : *« C'est venu au fur et à mesure. La tristesse se lisait de plus en plus sur les visages. Il n'y avait pas de masques ! Je l'ai perçu en retournant faire mes courses dans les grandes surfaces : les gens étaient résignés, moroses. Il y avait la distanciation sociale, des queues énormes. On discutait dans les files... Quand on fait la queue, une demi-heure, une heure, à la poste, on a le temps de parler à la personne devant ou d'après... Puis c'est la peur qui s'est installée. Plus la peur s'installait, plus la morosité augmentait. J'ai l'habitude de rencontrer du monde, de marcher, de faire mes courses à pied. J'ai senti ce double sentiment s'installer, y compris parmi les membres de l'association 'Arts & bien-être'. Il y avait clairement une scission dans la population entre ceux qui disaient : 'Mais oui, on va s'en sortir. Il faut revivre' et ceux 'Non, j'ai*

trop peur. On ne va jamais pouvoir reprendre...’ alors même que la fin du confinement était annoncée... On était sur une rupture de sens par rapport à la maladie, au confinement, rupture entre ceux qui restaient dans une anxiété latente et ceux qui voulaient aller de l’avant. »

Une agressivité que je n’avais jamais vue

A la fin du confinement, Brigitte F. est confrontée aux effets néfastes qu’il a laissés dans la société, y compris dans la Cité proche de chez elle où la violence a grimpé. La vision d’une existence à réinventer qui avait été la sienne au début du confinement, s’effondre, en particulier sous le coup des privations de liberté : *« J’ai très mal vécu la sortie du confinement. J’ai compris que la façon dont je l’avais vécu ne correspondait pas à la réalité. Il y avait eu pendant toute cette période des violences pires que tout envers les femmes, les enfants... Une agressivité que je n’avais pas vue. Des voisins, dont les fenêtres sont plus orientées vers la Cité Maurice Thorez, m’ont dit que la police était là tous les jours. Je n’avais rien remarqué. Quand on est sortis du confinement, cette agressivité a été explosive de partout. Les gens étaient difficiles,*

hargneux, à bout... Je suis passée d'une situation non pas idyllique, mais sympathique à vivre sur le court terme – en dehors de la privation de liens et de forêt – à un retour brutal à l'agressivité latente, encore accentuée par le port du masque. J'avais oublié que c'était comme ça avant. Pourtant je suis parisienne pure souche. C'est la première fois que je vivais ça... À cela s'est ajoutée une perte de liberté, le sentiment qu'on voulait soigner les gens à la place des médecins, leur enlever leur libre-arbitre. L'interdiction de l'hydroxychloroquine, l'imposition du Rivotril aux personnes âgées pour les calmer, l'obligation du masque, y compris pour les enfants ou encore pour les personnes comme moi qui ont une sérologie positive, tout ça je l'ai mal vécu. »

La seule idée qui a germé du confinement : partir.

Dès l'annonce du déconfinement, Brigitte reprend ses activités sportives à l'extérieur « *Dès qu'ils ont déconfiné, j'ai aussitôt repris les balades en forêt de Clamart, les cours de yoga deux fois par semaine et la natation. Les lignes d'eau privatives, c'était génial. Il fallait s'inscrire mais pendant*

une heure, on était six dans le bassin, chacun sa ligne. C'était en mai. »

Avec son mari – qui travaille le plus souvent à l'étranger – elle part en visite dans la famille, puis en vacances à l'étranger : *« Dès qu'on a eu la possibilité de partir à 100 km de chez soi, on est partis le week-end même pour se retrouver en famille dans l'Yonne. C'était tout juste à 102 km à vol d'oiseau... En juin, je suis allée rendre visite à mon fils à Marseille et en juillet je suis partie en vacances pendant 15 jours avant de prendre du temps pour remettre l'association en marche. En septembre on a repris des vacances en Tunisie. En apparence, ça allait... »*

Mais cette semi-liberté retrouvée ne fait pas oublier le malaise ressenti par le couple à la fin du confinement et l'idée qui avait déjà commencé à germer vers le milieu de cette période : *« La seule idée qui a germé du confinement, a pris corps à la fin : partir. On avait commencé à y penser vers le milieu du confinement, à regarder où on voudrait aller en province. A ce moment-là, on était encore dans la perspective de garder un pied-à-terre à Malakoff. La sortie du confinement m'a fait réaliser : 'Qu'est-ce qu'on fait ici ? Ce n'est pas possible de vivre ici...' On a mis la maison en vente en mai. On a choisi de s'installer dans les Alpilles. La*

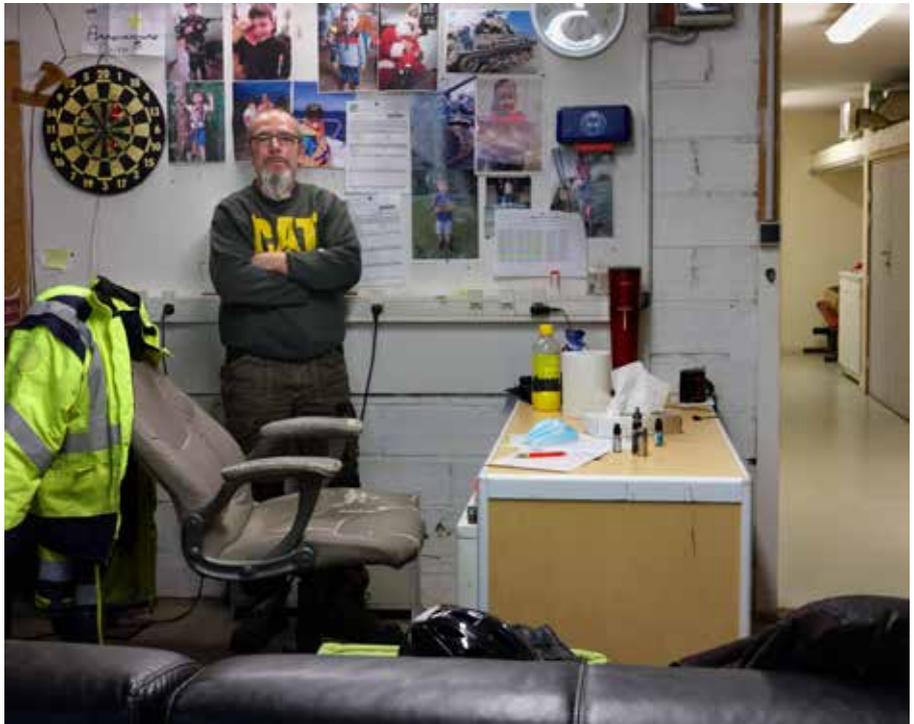
province, il y a d'autres inconvénients, mais on aura la tranquillité et le calme. »

Faire changer les choses à ma mesure

Ce déménagement, très certainement avancé à cause de la pandémie, ne fait pas perdre à Brigitte F. le fil de l'engagement qui est le sien à travers son association 'Arts & Bien-être' mais celui-ci s'accompagne d'une défiance à l'égard du monde politique et de la société : *« Nous voilà entre confinement et état d'urgence. Si on est déconfinés pour Noël, on risque d'être re-confinés en janvier. Tout pouvoir politique gouverne en fonction de son électorat : celui-ci a créé la peur et place la société dans l'incapacité de se révolter. Voilà le patrimoine qu'on laisse à nos enfants... Comment faire quand une société produit son propre mal-être ? J'ai été éducatrice toute ma vie, toujours dans la perspective d'adoucir le mal-être, par le sport, les arts... Je vais continuer de dénouer ces fils-là, de faire changer les choses à ma mesure, celle d'une goutte d'eau, d'un colibri... »*



16 novembre 2020



Yann, 14 décembre 2020

Yann

, 53 ans, est agent de mairie à Malakoff. Il habite en appartement au sud de la ville. Marié, il a deux fils de 28 et 25 ans, dont le cadet vit encore avec lui. Nous le rencontrons en décembre 2020 dans les locaux de la Mairie de Malakoff.

Hop, c'est fini ! On stoppe la France

Yann apprend par les médias l'annonce du premier confinement, mais c'est dans son travail qu'il la réalise : *« J'en avais juste entendu parler aux infos le soir. Ils avaient dit qu'on confinait tout le monde. Le jour même de l'annonce, on a reçu un message de la Mairie, par SMS, comme quoi le lendemain ce n'était pas la peine de venir travailler, qu'on était tous confinés. Donc tout s'est arrêté du jour au lendemain. On était tous bloqués chez nous, à ne pas savoir quoi faire, parce que les informations c'était un peu chaotique, on marchait un peu sur la tête. Après, ça a duré trois ou quatre jours, le temps que tout se mette en place, qu'on ait toutes les directives au niveau sécuritaire, les consignes à suivre. Ensuite les responsables ont réparti les charges de travail sur toute la Mairie en fonction de ce qu'il y avait à faire. Mon collègue et moi, on a reçu un message disant qu'ils auraient peut-être besoin de nous. »*

Pour lui, le confinement vient signer la gravité d'une situation dont il ne prenait pas encore la mesure : *« Depuis le temps que ça traînait, et tout d'un coup l'État réagit, ça a été tout de suite et tout est stoppé. Le mot 'confinement', le niveau de la pandémie, des hospitalisations, les gens qui décédaient, tout ça commençait à titiller tout le monde, on savait que quelque chose allait tomber, mais pas forcément un confinement, surtout aussi brusque et aussi rapide. J'étais choqué. Tout ça s'est fait en 24 heures. En 24 heures on a dit : 'Hop c'est fini, on stoppe la France !' Là on s'est dit : 'Wow, il y a quelque chose, quand même !' »*

Un truc à vivre, mais pas si cool que ça

Yann ne reprend pas son travail tout de suite, et le confinement, d'abord vécu comme un temps de vacances, pèse assez rapidement : *« Quand on vous dit : 'Vous ne venez pas travailler', sur le coup vous avez un peu la banane : on ne travaille pas, on reste à la maison ; nous, en plus, on est fonctionnaires, on a un salaire, donc on n'était pas impactés financièrement. Ça fait un gros poids en moins sur la famille, c'est déjà pas mal.*

Au début ça a été un peu de bricolage, j'ai vidé toute ma cave, j'ai tout repositionné bien comme il faut ; il y avait ma femme et mon fils à la maison : on s'occupait, on jouait à la console, des jeux, beaucoup de nettoyage, ma femme a tout retourné dans la baraque... Elle s'est occupée de tous les placards, tout vider, tout nettoyer, de quoi s'occuper la journée ; parce que toute la journée à rien faire, le soir on ne dort plus. Bref c'était un truc à vivre, mais pas si cool que ça...

Rester à la maison pendant huit semaines, ça a foutu un coup au moral de tout le monde. Huit semaines sans sortir ! Je comprends qu'il y ait des gens qui pètent un câble, huit semaines à la maison avec rien à faire.

Moi, c'était télé, manger, faire la sieste... En plus il faisait super beau ; bon, ça va, j'ai un balcon, je pouvais quand même aller sur mon balcon prendre l'air un peu, mais il y a de quoi rendre fou. Surtout que nous on n'habite pas dans des châteaux, mon appartement fait 70 m².

C'était peut-être génial les quinze premiers jours, mais après on en a ras le pompon. Moralement ça devient dur, on se demande : 'Qu'est-ce qui va arriver ? On va où ?' »

Cette inquiétude qui pointe après les premiers jours de confinement, se double d'un certain fatalisme : *« On est obligés de continuer à vivre, on ne peut pas tout arrêter... A notre niveau, on ne pouvait pas faire grand-chose sinon regarder, observer et se dire : Ah oui quand même, on en est arrivé là ! Mais après, n'ayant pas le choix, on est obligés de subir. On écoute les directives de l'État, et voilà »*

Yann ne reste entièrement confiné qu'une semaine, après quoi la Mairie le rappelle, mais pour des tâches assez ponctuelles qu'il effectue avec son co-équipier, David. Il ne reprendra un rythme de travail normal qu'à deux semaines de la fin du confinement. Mais pour Yann, la reprise, même partielle de son travail, sonne comme une délivrance : *« Après une semaine, la Mairie m'a appelé. On avait reçu les directives. On allait travailler, du coup, on avait encore plus la banane parce qu'on allait dehors. Moi je me suis dit : 'Heureusement j'ai mon boulot, je peux sortir pour aller faire quelque chose'. »*

C'est la guerre. Invisible, mais la guerre

Dans le flux d'informations qui déferle sur la pandémie, Yann retient uniquement la façon dont la métaphore présidentielle sur la guerre a marqué les

esprits : « *En plus, à la télé on écoute les informations qui vous bombardent toute la journée : des morts et des morts et des morts... à la fin vous vous dites : 'C'est la guerre. Invisible, mais la guerre...' L'expression 'Nous sommes en guerre' était forte, c'était pour marquer l'esprit public. Au début c'était une petite grippe, on ne risquait rien, et trois semaines après on est en état de guerre. On ferme tout. Bon, il y a des gens en France qui ont vécu la guerre ; mes parents, ils savent ce que c'est la guerre. Je pense que l'état de guerre c'était pas pareil quand même, on pouvait quand même circuler une heure tous les jours, en guerre on ne bouge pas, on se cache. Le terme était fort, mais il a marqué les esprits... Mais surtout je pense qu'ils étaient encore plus déboussolés que nous. Un pas en arrière, deux pas en avant, un pas sur le côté... Je crois que c'est la première fois que ça arrive dans le monde, ils étaient encore plus pris au dépourvu que nous. »*

Pour qu'on ne soit pas tous isolés dans notre coin...

Pendant son bref confinement, Yann note le quotidien un peu bousculé de sa famille, ce qui se marque notamment par plus de temps passé sur les consoles de

jeux, sa plus grande assiduité en cuisine et l'instauration d'une règle qui garantit au moins une fois par jour des retrouvailles entre les trois membres de la famille autour d'une tâche commune : *« Ce qui était différent, c'est qu'on jouait pendant la journée, pas seulement le soir. Pour les jeux, ma femme n'est pas trop console. À la rigueur si c'est le bowling ou sur la Wii, ça oui ; mais tout ce qui est Playstation ou X-Box, je ne jouais qu'avec mon fils, aux jeux de voitures, à des jet-foot, des choses comme ça – choses que je faisais quand même avant, mais moins souvent, parce que dans la journée j'étais au travail... On se faisait des règles quand même, parce que si on attaquait dès le matin, toute la journée à la console, ça n'allait pas non plus. Ma femme, elle regarde plus la télé. On a trois télés, donc on pouvait se dispatcher un peu partout dans la maison pour regarder soit les émissions, soit les trucs à l'eau de rose, moi plutôt les trucs sur la mer (je suis pêcheur aussi)... Chacun faisait un peu ce qu'il voulait, et puis l'après-midi on se retrouvait, 'Viens, on va faire un jeu ensemble, viens on va nettoyer la cave, on va faire telle pièce...' Tous les jours on faisait quelque chose pour s'occuper, pour être ensemble, qu'on ne soit pas tous répartis, confinés dans la chambre, tous seuls, tous isolés dans notre coin. Mon fils, lui, même la nuit il jouait, c'était non-stop, en ligne aussi, avec des potes à l'autre bout de la France ou même de*

pays étrangers, en réseau, avec casque et écouteurs... Il faisait des jeux d'équipe, ils étaient huit dans la même équipe, des fois à côté je l'entendais les engueuler : 'Mais qu'est-ce que vous foutez ? Là on est morts, vous faites n'importe quoi !' J'étais bidonné... Et aussi, on a bouffé toutes les saisons du Jeu de la dame, et d'autres sur Netflix...

Le confinement induit aussi quelques changements dans les habitudes culinaires, y compris les partages de recettes via les réseaux sociaux : « *Quand vous faites rien, vous mangez... Moi je me faisais des bonnes salades gourmandes le midi, pour éviter de prendre du volume, avec pas mal de tomates de toutes les couleurs, de la mozzarella, un œuf, je cuisinai un petit peu plus que d'habitude, je faisais même des vidéos que j'envoyais à mon groupe de potes. 'Tiens, aujourd'hui je vais faire des escalopes milanaises avec des champignons à la crème !' Je faisais la présentation. Et eux faisaient pareil aussi, c'était une façon de garder le contact avec les collègues d'ici et ceux qui sont plus éloignés. »*

Pendant le confinement, il note une nette augmentation des dépenses du ménage, bien que ses modes d'approvisionnement n'aient pas changé : « *Ce qui a changé surtout, c'est au niveau pécuniaire : tout a augmenté. Vous êtes plus souvent à la maison,*

alors l'électricité bondit d'un coup ; plus de courses, plus de consommation de flotte... Le premier mois, je me suis demandé : 'Mais pourquoi j'ai augmenté comme ça ?' Puis je me suis dit : 'C'est normal, on est à la maison, alors on consomme plus.' C'est là qu'on se dit : 'C'est bien qu'on aille bosser, parce que toute la journée à la baraque, si on continue comme ça on bouffe tout !' Sinon, côté commerces, on n'a rien changé, sauf un Deliveroo de temps en temps. On allait à Intermarché, c'est le commerce le plus proche à Malakoff. »

Malakoff vide, c'était surréaliste

Chaque jour, Yann met à profit son autorisation de sortie : « Moi pendant la journée, je prenais mon heure, j'allais voir mon petit-fils qui habite à trois pâtés de maisons, mon fils, ma belle-fille, pour savoir comment ça se passait chez eux, savoir s'ils avaient besoin de quelque chose... Des fois, je partais de chez moi avec ma femme, je faisais deux tours de stade, je passais par Mermoz, je faisais le grand tout, à peu près deux-trois kilomètres, une heure. On s'arrêtait pour papoter un peu avec les gens qu'on croisait, on achetait le pain, un petit gâteau avec, et voilà. On était quand même assez droits, on n'essayait pas de prendre la fuite, de toute façon on ne savait pas où aller... En plus, voir

tout Malakoff vide, c'est surréaliste, on avait l'impression d'être sur une autre planète : il n'y a plus personne, plus d'avions, rien ! C'est hallucinant. »

Un peu miné de ne pas voir sa famille, il compense tant bien que mal par les visioconférences. Quant aux liens d'amitié, ils sont nourris au sens propre et figuré par des échanges de recettes sur les réseaux sociaux et par des textos épisodiques : *« Je m'occupais de ma famille proche ; avec les amis, c'était juste des textos : 'Est-ce que vous allez bien ?' et l'histoire des échanges de bonnes recettes... Beaucoup de conversations avec ma famille éloignée aussi, parce que j'ai beaucoup de famille à droite à gauche en France, c'était beaucoup de visio avec mes petits-neveux, mes sœurs... On se rapprochait un peu plus du cocooning famille, mais sans pouvoir y aller parce qu'on était toujours bloqués par la distanciation, plus le confinement qui était en vigueur. Alors oui, ça file un peu un coup au moral, parce que nous on allait souvent le week-end voir toute ma famille, donc là, bloqués... »*

Pendant tout le confinement, notre mission c'était ça : mettre en sécurité

Après une semaine de confinement, Yann et son collègue David sont rappelés par la Mairie de Malakoff pour mettre en sécurité les mobiliers urbains interdits d'accès pendant le confinement, poser des barrières autour des aires de jeux dans les écoles, autour des terrains de sports, etc. Yann est peu familier de ce travail, du moins dans les circonstances de la pandémie où il se trouve forcé de constamment réinstaller des mesures de protection : *« On m'a appelé pour aller mettre en protection les bancs sur la place, éviter que les gens s'assoient, pour fermer tout ce qui était stades et parcs dans la ville. C'était une semaine après le début du confinement, et pendant tout le confinement, notre mission c'était ça : mettre en sécurité, remettre en sécurité. On n'avait jamais fait ça : bloquer des stades... On avait déjà fait des mises en sécurité quand il y avait des affaissements sur la route, sur la chaussée, des choses comme ça ; mais mettre en protection des bancs, des stades, jamais... On a commencé par ça, les bancs de la place. Une semaine après ils ont commencé à mettre toute la machine en route, fermer les stades de foot dans les parcs ; on a aussi mis des barrières à l'Intermarché, pour que les clients fassent leurs lignes, qu'ils respectent les distances*

et éviter qu'ils se dispersent à droite à gauche. On a eu aussi les écoles, à mettre en route le protocole à l'intérieur, des cercles tous les 1,5 m ; dans les cours, au début du confinement, il fallait un petit espace de 4 m² pour les petits et ils restaient dedans ; on a eu droit aussi à ça. Alors on a neutralisé les bancs, les jeux dans les écoles : soit on les démontait, soit on les emballait dans du film à palettes pour que les enfants n'y aillent pas. »

Mais les barrières autour de certains stades sont régulièrement défoncées et certaines protections se révèlent insuffisantes autour du mobilier urbain dont la Mairie finit par décider de la démolition : *« Sur la place, il y avait deux bancs, qui faisaient en tout une cinquantaine de mètres, où on pouvait s'asseoir des deux côtés, on avait mis des barrières autour pour que personne n'aille s'asseoir dessus, mais comme les personnes ne respectaient pas l'interdiction, ils ont fait retirer toute la rangée. La commune a fait appel à une société, qui a tronçonné les bancs. Ça, plus tous les stades où il fallait qu'on retourne au minimum une fois par jour – parce qu'au début on mettait des barrières assez hautes, à hauteur d'homme, mais bon les jeunes escaladent par-dessus, ils jouent au foot ; donc après, on a voulu souder les portes, mais [les jeunes] doivent avoir des disques, le lendemain ils avaient carrément*

coupé la porte, c'étaient des acharnés ! Plein de choses récurrentes comme ça... »

Moi je suis là pour faire mon boulot, pas pour me battre

Les équipements que Yann et son collègue doivent installer pour interdire l'accès aux équipements publics par la population ne sont pas toujours compris ou respectés, si bien qu'il se trouve à plusieurs reprises en porte-à-faux à l'égard des habitants : *« Tous les jours on passait, et tous les jours la barrière était en huit... Quand on faisait le tour des lieux le matin, on arrivait, des gens étaient-là... Parfois vingt lascars. Nous on était deux. Des fois, on se disait : 'Bon, on reviendra ! Moi, je ne suis pas là pour me faire casser la gueule !' Des fois, j'allais dire aux gens : 'Excusez-moi, il y a quand même une raison de sécurité à ces barrières, la vôtre et la nôtre... À un moment ou un autre, des barrières on n'en aura plus, on n'en fabrique plus – et en plus, c'est vos impôts. Moi, c'est comme vous voulez, vous pouvez en casser tous les jours...' Il y en a qui disaient OK, pas de souci. Il y en a d'autres qui répondaient : 'Moi je m'en fous, si t'es pas content tu te casses !' Ben voilà... Moi je suis là pour faire mon boulot, pas pour me battre ; si les gens ne*

veulent pas comprendre, tant pis. Alors je remet-tais ma barrière. Si tu veux sortir tu repasseras par-dessus, ou bien tu la recasseras et on revien-dra demain... »

Appeler la police pour une éventuelle verbalisation ne semble pas une solution possible pour l'agent de la Mairie qui pointe une disparité entre la présence poli-cièrre à Paris et dans la banlieue proche : *« Oui, on nous a dit plusieurs fois 'La police, la police...', mais moi je vous le dis franchement, lors du premier confinement, je ne l'ai jamais vue la police, je n'ai jamais vu quelqu'un se faire contrôler dans la rue, moi-même je n'ai jamais été contrôlé. Pourtant, il m'est arrivé d'oublier mon attestation. Même quand je suis parti en week-end, je n'ai jamais vu un poulet sur la route, jamais ! Par contre, dans Paris, vous en aviez un tous les cinq mètres : mais la banlieue... Après, quand vous voyez les émeutes en Seine-Saint-Denis ou autre, il y a quand même un gros souci au niveau de l'État, ce n'est pas qu'au niveau des gens. »*

Les changements de panneaux de signalisation devant les stades – passage de l'interdiction pure et simple à l'autorisation soumise au respect des gestes barrières – occupent aussi les deux coéquipiers pour qui il n'est pas toujours aisé d'expliquer les diverses positions : *« On était obligés de le faire, même si*

on avait un point de vue. On nous dit de faire, on fait... »

Ce qui nous a manqué le plus, c'est la convivialité

Pour Yann, la reprise partielle de son travail avec son co-équipier habituel est marquée, tout comme le reste de sa sphère sociale, par un certain délitement des liens : *« On était contents d'être dehors, pendant ce temps-là on n'était pas à la maison ! Mais quand on était dehors, à part les gens sur les stades, on ne voyait pas grand-monde. À part les gens qui faisaient leur petit tour d'une heure. On leur demandait comment ça allait, s'il n'y avait pas de cas chez eux... Mis à part ça, pendant le premier confinement, c'était vraiment le désert. On ne voyait personne, à part les sportifs... Ce qui nous a manqué le plus, c'est la convivialité, voir du monde, retrouver tous nos collègues au boulot, toute la famille, rigoler : c'est ce qui a été dur. De ne plus voir personne. »*

Dans ce cercle rétréci des relations sociales, les temps passés avec son collègue sont synonymes d'échappées pour Yann : *« Dès qu'on me passait un coup de téléphone, j'appelais David, je descendais*

ici, je l'attendais. On prenait le camion et on allait faire ce qu'il y avait à faire. On traînait même un peu pour pouvoir rester dehors !

Mais ce n'était que du ponctuel, pas des journées complètes, sauf à partir de deux ou trois semaines avant la fin du confinement, où on nous disait : 'Vous venez le matin et on vous tient jusqu'au soir.' On commençait notre boulot et on le finissait normalement. Sinon, on venait par équipes, on n'était pas tous là en même temps, les uns venaient le matin, d'autres l'après-midi, on faisait des demi-journées. Dans les services techniques, on est une quarantaine, répartis par secteurs ; nous on est que deux, en menuiserie ils sont trois, les électriciens sont trois, les serruriers trois, etc. Mais tous ceux qui sont trois en moyenne, pendant le confinement ils ne pouvaient être que deux, donc il y en avait toujours un qui restait chez lui pendant deux jours, puis il revenait et c'était à un autre...

De temps en temps il y en avait qui passaient aux nouvelles, on s'est rendu compte que tout le monde faisait la même chose : tout le monde faisait des travaux chez soi, tout le monde mangeait et tout le monde était au taquet devant la télé ! »

Pendant l'été, j'ai traversé toute la France

Le premier mouvement de Yann en apprenant la fin du confinement, c'est de louer un moyen de transport qui lui permet de voyager en famille et dans une relative autarcie : « *Quand j'ai appris la fin du confinement, l'ai loué un mobile-home et je suis parti avec ma femme et mes gosses – mon fils cadet, mon aîné avec ma belle-fille et le petit-fils ; juste six dans la voiture avec le chien, ça passait. Puisqu'on avait droit à cent kilomètres, on est partis à cent bornes de Paris, du côté de Soissons si je me souviens bien. Au bout de deux mois, on en avait besoin ! Ça a fait du bien.* »

L'été, il sillonne le pays, toujours en famille et en mobile-home, alternant les visites familiales et le camping où le respect très aléatoire des gestes barrières le fait partir plus tôt que prévu : « *Pendant l'été, moi j'ai traversé toute la France, je suis parti une semaine dans la Drôme, j'avais loué un bungalow là-bas ; dans les campings, le samedi soir, vous avez le pot d'arrivée pour ceux qui viennent d'arriver ; ma femme et moi on est allés au bar, et là, sur au moins 80 personnes, on était les deux seuls à avoir un masque. Personne d'autre n'en portait !*

Alors avec ma femme on a pris nos jambes à notre cou, on s'est dit : 'On fait demi-tour, on retourne au mobile-home et puis on va rester là-bas!' Parce que pas de distanciation... On avait notre petit-fils de cinq ans qui voulait aller aux jeux et moi je lui disais : 'Non regarde, ce n'est pas possible ! Déjà les jeux, ce n'est que deux enfants, et là ils sont déjà six dedans. Tu vas y aller, tu vas tomber malade – toi tu ne seras pas très malade, mais nous ce sera peut-être plus grave. Alors désolé mon poussin, mais on ne peut pas y aller. Si tu veux on fait un tour de bateau – on avait un bateau, il y avait un lac juste devant –, on va se baigner, on va à la pêche...' Alors on a fait quand même beaucoup d'activités pour ne pas rester confinés dans le camping, parce que là c'était le Covid partout... Et après j'ai été chez ma belle-sœur à Perpignan. Là c'est pareil, on est restés chez elle. Et pour remonter, je suis allé dans l'Aveyron, dans la famille, pareil, on était deux-trois dans la maison, c'était assez simple, il n'y a pas eu de malades partout où on a été, on a eu du bol. »

Pour Yann et ses proches, les vacances de l'été 2020 ont globalement été pareilles à celles des autres années, si ce n'est l'épisode du camping et les gestes barrières : « *Nous, tous les ans, la première semaine de vacances, on part en location avec mon épouse ; après, la deuxième semaine, on est chez*

ma belle-sœur au bord de la mer, puis en remontant on fait le tour de la famille pour dire bonjour à tout le monde, c'est toujours à peu près le même périple tous les ans. Il n'y a pas eu de changement, en dehors des masques, du gel. »

J'étais sûr à 90% qu'on allait y retourner

L'abandon des gestes barrières dont il a été témoin pendant les vacances, notamment dans le camping où il avait réservé avec son épouse, a donné à Yann la certitude que la pandémie allait reprendre : « Vu ce qui s'était passé cet été, j'étais sûr à 90% qu'on allait y retourner – comme là on est en train de faire, et je suis sûr à 90% qu'en janvier on va encore y retourner. Après, on fait à notre niveau à nous, on se protège nous, on protège nos familles, nos amis. Mais on ne peut pas faire des miracles non plus... Ils n'auraient jamais dû laisser les gens repartir en vacances, parce que vous voyez où on en est, là, maintenant ?! On est dans le tas encore une fois, et là on va recommencer, on se mord la queue : parce que là ils vont déconfiner pour Noël et en janvier on va remettre le couvert, on va y retourner !

Le deuxième confinement est quasi inexistant pour Yann vu qu'il est normalement requis par son travail : *« Côté travail, on a continué à travailler. Et là, le deuxième confinement, pfft ! C'est un confinement léger, qu'ils disent : on est confinés, mais on va quand même au boulot ; pour moi, ce n'est pas un confinement, ça ! »*

Quant à l'instauration du couvre-feu, elle ne change pas grand-chose à son quotidien : *« Moi, je ne suis pas trop du soir ; quand j'ai fini mon boulot, je rentre à la maison. À part aller voir mon fils de temps en temps, ou alors c'est lui qui vient ici. Pour moi, ça n'a pas trop changé. »*

S'il y a un re-confinement, je me casse

Tout en manifestant une certaine confiance en l'avenir, Yann est convaincu que *« tout ne reprendra pas comme avant »* et, sans trop en expliquer les modalités, il a pris sa décision, au cas où un autre confinement était requis, d'aller se mettre au vert...en mobile-home : *« Après, le confinement, on s'y fait, on se dit que c'est pour notre santé, pour notre bien-être à nous, on ne va pas se tuer entre nous, ce serait stupide, le vaccin va arriver, on va bien voir ce que ça va donner... Là, on ne se rend pas*

trop bien compte encore, parce qu'on est toujours dans cette idée de confinement, de ne pas pouvoir faire ceci ou cela. J'attends que tout reprenne. De toute façon, tout ne reprendra pas comme avant, ça c'est impossible ; il faudra voir toutes les répercussions pour la suite, les pertes d'emploi qu'il va y avoir, rien que ça, ça va remodeler le monde entier, parce qu'il n'y a pas que la France, c'est mondial. Tout ça va changer la perspective du monde d'après, il va falloir se remettre en question, voir ce qu'on peut faire, comment on peut le faire... C'est pour tout le monde, parce que tout va changer... Moi, ce que je sais, c'est que la prochaine fois, s'il y a un autre confinement, je me casse. Je me suis acheté un mobile-home, s'il y a un reconfinement, je ne reste pas ici, je serai dans la nature... »



14 décembre 2020

Introduction	5
Anouck	8
Sabrina et Nour Eddine	26
Quentin	44
Louise	68
Mohammed	82
Isabelle	100
Said	138
Monsieur et Madame M.	162
Brigitte	184
Yann	200

Mairie de Malakoff © 2021
Direction des Affaires culturelles
Place du 11 novembre 1918
F- 92240 MALAKOFF

ISBN : 978-2-87406-708-2
Dépôt légal : 2021/2292/06

Textes © Chantal Deltenre et @Fred Soupa
Photos © Olivier Pasquiers
Graphisme © Antoine Van Impe

Imprimé en Belgique dans la dignité
sur les presses de la Maison de la Poésie d'Amay

À la fin de l'année 2020, la ville de Malakoff a chargé trois membres du collectif La Colline* (Chantal Deltenre, ethnologue et écrivaine ; Olivier Pasquiers, photographe ; Fred Soupa, réalisateur) de collecter les témoignages de dix habitants de la ville sur les premiers mois de la pandémie due au Covid 19, et de les photographier.

Avec l'aide la Direction des Affaires Culturelles, dix personnes de profils très différents – femmes et hommes d'âges, de professions et de situations diverses – ont été approchées pour un entretien d'une heure.

Tous les participants ont accepté que cet entretien soit enregistré, transcrit et mis en forme pour composer un récit de confinement afin destiné à être publié avec une ou plusieurs photographies faisant écho aux témoignages recueillis.

L'objectif de ce projet d'action culturelle était en effet de constituer une trace écrite et illustrée de la période qui marque le premier confinement en France en mars 2020, le déconfinement de l'été et la reprise de septembre, très vite marquée par de nouvelles mesures.

*La Colline est une Association loi 1901 créée à Montreuil en 2005. Elle intervient dans les champs croisés de l'Education Artistique et Culturelle (EAC), de la création et de la pédagogie.

www.lacollinedemontreuil.com

Photos ©Olivier Pasquiers



ville de Malakoff

